This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY

ÉTRENNES

RELIGIEUSES

GENÈVE, IMPRIMERIE CH. GRUAZ,

Cité, 19.

ÉTRENNES RELIGIEUSES

QUINZIÈME ANNÉE

1864

PAR UNE RÉUNION DE PASTEURS ET DE MINISTRES
DE L'ÉGLISE DE GENÈVE.

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE.
Même maison à Paris, rue de la Monnaie, 10.

1864

ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY
CAMBRIDGE, MASS.

Period. 562.15
V. 15
1864

Quinze ans ! C'est une période déjà longue. Que de changements survenus ! Que de morts enregistrées dans notre chronique annuelle ! Que de progrès, grâce à Dieu, dans le bien, et aussi que de progrès dans le mal !

Nous venons donc, selon notre usage, dans la faible mesure de nos forces, combattre le mal et aider le bien. Les encouragements ne nous ont jamais manqué, et nous avons eu souvent la preuve que nos efforts n'étaient pas vains. Notre livre pénètre où d'autres livres religieux ne pénétreraient probablement pas. D'autre part, nous le savons attendu, chaque année, par un grand nombre de familles pieuses ; nous savons que la collection de nos volumes est complète dans beaucoup de bibliothèques, petites ou grandes, et qu'on

Pages

La société des missions de Bâle, par M. le ministre Nagel 251
Un convoi funèbre en Wurtemberg, par M. le pasteur Rœhrich. 263
Genève religieuse en 1863. 277
Personnel ecclésiastique 334
Adresses 340

LE LIVRE BLANC.

L'homme passe sa vie à chercher comment
il la passera, et demain elle sera passée.

N'avez-vous point remarqué dans votre maison, cher lecteur, un livre fort intéressant vraiment, et qui a 366 feuillets bien comptés? Cherchez avec soin; vous le trouverez. Je ne vous parle pas des anciens volumes, quoiqu'il y en ait déjà plusieurs; mais de celui qui... Eh! vraiment, il est justement tout ouvert devant vous..... Du reste vous n'y pouvez rien lire aujourd'hui, car c'est un livre blanc; il porte seulement pour titre: *l'An 186*[illegible]

Bien des choses y sont déjà écrites, cependant, mais comme avec une encre mystérieuse, de sorte que l'écriture ne devient visible que jour après jour, une page chaque soir. Là sont inscrits d'a-

vance tous les événements de votre vie pendant l'année qui commence. Ils y sont tracés par la main toute-puissante de Celui à qui toutes ses œuvres sont connues de toute éternité. Mais en vain vous efforceriez-vous d'y lire avant le temps. A vous le jour présent ; à Dieu celui de demain et l'avenir. L'astronome peut bien annoncer plusieurs années à l'avance une éclipse de soleil, ou l'apparition d'une comète ; mais nul ne peut prédire les événements du lendemain. Peut-être une de ces pages dira-t-elle une grande joie, celle-ci au contraire un grand chagrin ; telle autre une maladie, ou bien un grave accident ; celle-ci peut-être..... peut-être la mort ! Et alors, qu'y aurait-il sur les pages suivantes ?

Chacun de ces feuillets porte d'un côté le tableau des dispensations de Dieu envers vous, toutes, même les plus sévères, dispensations d'amour et de sagesse paternelle. La respiration qui entretient votre vie, le pain quotidien qui vous nourrit, les douceurs de la famille, qu'on apprécie si bien dès qu'on en est privé, sa Parole pour vous montrer le bon chemin, son secours pour vous y soutenir si vous le lui demandez, la prédication et les conseils de ses ministres, tant de

bénédictions spéciales et journalières par lesquelles Dieu vous conduit, et vous sollicite de vous laisser rendre heureux par sa grâce.

Sur le revers du feuillet il y a d'autres choses qui ne sont pas encore écrites dans ce livre, mais qui s'y écriront jour par jour, heure par heure : ce sont vos actions, vos paroles et vos plus secrètes pensées, bonnes et mauvaises. Une main véridique les y enregistre à mesure avec une encre indélébile, non pas telles que vous les embellissez pour les autres et pour vous-même, mais telles qu'elles sont réellement, telles que Dieu les voit, lui qui voit tout et qui sonde les cœurs et les reins. Comme le fil télégraphique reproduit instantanément à cent, à mille lieues de distance, ce que vous lui confiez, ainsi chacune de vos pensées, chacun de vos sentiments, sont immédiatement photographiés sur ce livre-là. Cette pensée d'orgueil, d'impureté, de révolte contre Dieu, de mauvaise foi, d'infidélité ; ce sentiment de colère, d'égoïme, de vengeance, de convoitise, — tout cela y reste imprimé à tout jamais ; et le jour viendra où ce mémorial sera étalé devant vous et devant le monde entier. Ce livre, en effet, c'est la table de votre cœur ; tous vos péchés y

sont gravés avec le burin de votre conscience. En vain les oublieriez-vous; c'est écrit. Et vous emportez avec vous au delà de la tombe le livre et le burin. (Jérémie, XVII, 1.)

Qu'allez-vous donc écrire sur ces 366 pages?

Quand un auteur compose un ouvrage, il se propose un but; il veut ou éclairer ses semblables, ou les amuser, ou gagner de l'argent, etc.

Quel est votre but en entreprenant le vôtre? Est-ce d'être utile à ceux qui vous entourent? Est-ce de glorifier Dieu, ou seulement de vous satisfaire vous-même? Y avez-vous bien réfléchi? Vous êtes-vous fait un plan raisonné? Avez-vous examiné si le but que vous vous proposez vaut la peine que vous vous donnerez? Avez-vous même un but, ou ne vous laissez-vous point aller au courant de la vie sans boussole et sans gouvernail?

Dans la plupart des publications, nous voyons au commencement une préface, un préambule, une introduction. Quelle préface apposez-vous aujourd'hui, 1er janvier, à ce livre qui commence? Y avez-vous mis quelque pensée sérieuse, quelque bonne résolution, quelque prière et quelque ac-

tion de grâce à Celui qui vous a gardé, qui vous a béni, et sans lequel vous ne pouvez rien faire? — Ou n'avez-vous songé qu'au plaisir, qu'aux cadeaux à faire ou à recevoir, qu'à toutes les affaires que le diable a accumulées sur ces jours-ci pour nous étourdir? Triste préambule!

Dieu, de son côté, a mis sa préface. Vous pouvez déjà la lire; la voici:

C'est aujourd'hui le jour de la bienveillance; c'est aujourd'hui le jour du salut. Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure où le Fils de l'homme doit venir. (2 Cor. VI, 2. Matth. XXV, 13.)

L'avez-vous lue, cette préface, ou l'avez-vous sautée sans y prendre garde? Que ferez-vous à la fin du livre, si vous avez négligé un si solennel avertissement?

Un auteur qui a des motifs de reconnaissance envers un souverain, un parent, un ami, ou qui en espère une protection efficace, lui dédie son œuvre. A qui dédiez-vous la vôtre?

Au monde? Vous a-t-il rendu bien heureux jusqu'ici? Est-ce de lui que vous attendez votre bonheur dans la suite? Ses occupations et ses joies

vous suffisent-elles? Ne vous laissent-elles aucun malaise, aucune tristesse? Vous suffiront-elles au jour du chagrin, de la maladie, de la mort? Ou n'avez-vous pas éprouvé qu'elles vous ont trompé, et ne sentez-vous pas qu'elles vous tromperont encore? Ne passez-vous pas plus ou moins votre vie à regretter le passé, à vous plaindre du présent et à trembler pour l'avenir? Au milieu de la plus grande félicité humaine, ne reste-t-il pas toujours au fond de votre cœur un désir, un vide, qui témoignent que ce qui peut le satisfaire n'est pas sur la terre?

Peut-être aussi est-ce à vous-même que vous dédiez ce livre, ne voulant travailler que pour vous, ne vous soucier que de vous, ne vivre que pour vous. — S'il en est ainsi, tant pis pour vous, car c'est le plus sûr moyen d'être toujours mécontent dans ce monde, et toujours malheureux dans l'autre.

Il y a pourtant un souverain, un ami, à qui vous devez beaucoup de reconnaissance, car c'est Lui qui vous a donné tout ce que vous avez : vie, organes, santé, facultés, talents, fortune, bien-être; et, comme si ce n'était pas assez, il a donné son Fils même pour vous sauver. Cet Etre est

encore le seul de qui vous puissiez attendre une vraie protection, le seul qui veuille votre véritable bien, le seul qui puisse vous en faire un qui dure, qui dure même après votre mort, pour l'éternité. Pourquoi ne lui consacreriez-vous pas cette année? Qui le mérite mieux?

L'heure ne serait-elle pas venue pour vous de dire avec le poëte, mais de dire avec le sérieux d'une ferme volonté:

Il est temps, ô mon Dieu, que mon cœur détrompé,
Et de ta seule image à jamais occupé,
Te consacre à toi seul ces rapides années
Par mille autres désirs si longtemps profanées.
.... Je veux tenter, Seigneur, si des jours pleins de Toi,
Dont l'étude, et l'amour de tes saintes merveilles
Jusqu'au milieu des nuits prolongeraient les veilles,
Et dont l'humble prière, en marquant les instants,
Chargerait d'un soupir chacun des pas du temps,
S'enfuiraient loin de moi d'un vol aussi rapide,
Et laisseraient mon âme aussi vaine, aussi vide,
Que ce temps, qui ne laisse en achevant son cours
Rien.... qu'un chiffre de plus au nombre de mes jours.

LAMARTINE.

Si vous consacrez cette année aux choses et aux créatures passagères et périssables, elles ne pourront vous donner qu'une récompense périssable et passagère comme elles; encore n'est-il pas sûr

qu'elles vous la donnent. Mais si vous servez le Seigneur, vous recevrez de lui la récompense de l'héritage céleste; et il n'est personne qui ait renoncé à quelque bien terrestre pour l'amour de Jésus et de son Evangile, qui n'en reçoive, dès ce siècle, cent fois autant, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. (Col. III, 24. Marc, X, 29, 30.)

A la fin du volume il y aura la *table des matières*, la récapitulation des choses que Dieu a déjà écrites et de celles que vous écrirez. Au 31 décembre prochain, on pourra feuilleter cette table. Qui le fera?.... Peut-être vous; peut-être vos héritiers..... Que de livres interrompus au moment où l'on s'y attendait le moins!

S'il vous est donné de terminer les pages que vous commencez, et d'en lire vous-même la table, que de tristes découvertes vous y ferez! A telle page où Dieu avait inscrit une bénédiction, un appel de sa grâce, vous n'aurez peut-être à lire de votre côté qu'oubli, désobéissance et révolte. Lisez plutôt les volumes précédents, et dites si je me trompe! Oh! quel humiliant contraste! Dieu toujours prêt à bénir, et nous toujours disposés à l'offenser! Dieu nous ayant tout donné, jusqu'à

son Fils, et nous lui refusant tout, et surtout notre cœur!

Mais sera-ce vous qui la lirez ici-bas, cette table? Ne sera-ce point vos parents en deuil, vos amis.... s'ils pensent encore à vous? Car, vous le savez, l'oubli croît sur les pas de celui qui s'en va, bien plus vite que la mousse sur son tombeau. Et si vous vous trouviez n'avoir vécu que pour l'opinion de ce monde qui ne peut rien pour vous, qui ne se souviendra plus de vous dès qu'il ne vous verra plus, et pour votre corps que les vers rongeront, — et n'avoir rien fait pour votre âme qui seule survivra, pour Dieu qui seul peut la satisfaire, — que vous restera-t-il?

Cette *table des matières*, que vous la relisiez ou non ici-bas, il faudra bien la relire, relire tout le livre, tous les volumes, un jour..... ailleurs. Car le jour viendra que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de l'homme et en sortiront, et ressusciteront, les uns pour la vie et les autres pour la condamnation. Tous, grands et petits, paraîtront devant Dieu, et ils seront jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui est écrit dans les livres. En ce jour-là, *les livres seront ouverts*, et les œuvres de

chacun, et les plus secrètes pensées des cœurs seront manifestées aux yeux de tous ; car il n'y a rien de secret qui ne doive être publié, et rien de caché qui ne doive être découvert et venir en évidence. Prenez donc garde ! (Jean V, 28. Luc VIII, 17. 2 Cor. V, 10. 1 Cor. III, 13. IV, 5. Apoc. XX, 12, 13, etc.)

Quand nous avons lu un ouvrage, nous voulons qu'il nous en reste quelque chose, une connaissance acquise, une pensée nouvelle, un résultat utile, en un mot, et nous faisons en quelque sorte un résumé, un inventaire de ce que nous avons retiré de notre lecture. S'il n'y a rien, nous jetons le volume aux oubliettes. Eh bien, que conserverez-vous du livre que vous venez de terminer? Que vous restera-t-il de celui que vous commencez?

Lorsqu'il se fermera pour vous, quelle page aimerez-vous à relire pour y chercher consolation et espérance ? Quand il sera fermé pour toujours, qu'est-ce que les autres y trouveront d'intéressant et d'utile, qui demeure après vous?

A la fin d'un ouvrage, il y a aussi l'*errata*, c'est-à-dire l'indication des fautes qui ont échappé

à l'auteur ou à l'imprimeur, et qui souvent dénaturent le sens d'une phrase. L'*errata* les indique, mais ne les corrige pas. Elles subsistent et déparent le livre aussi longtemps qu'il subsiste lui-même.

Oh ! quand nous arrivons à la fin de notre volume, au dernier feuillet de notre dernier volume, si vous saviez quel long, long *errata* on y trouve ! Et il faut partir ! Partir sans que ni les regrets, ni même la repentance, puissent effacer une seule de ces fautes ! Partir sans pouvoir les réparer ! Quel désespoir s'empare d'une âme qui ne voit derrière elle que des péchés, et devant elle que le terrible jugement de Dieu !

Heureux, alors, celui qui sait qu'il a un Sauveur, — celui qui, à côté, au dessus de ce livre « écrit en dedans et en dehors, et plein de lamentations, de gémissements et de malédictions » (Ezéch. II, 10), a placé le livre des promesses et des bénédictions, la Parole de Dieu, puissante pour le salut de tous ceux qui croient, — celui dont la foi peut puiser, puiser directement à la source divine ouverte pour le péché et pour la souillure, au sang de Jésus-Christ, qui purifie de toute iniquité ! (Zach. XIII, 1. 1 Jean I, 7.)

Avez-vous un tel Sauveur ?

Voilà quelques questions sérieuses, cher lecteur. Si vous les abordez sérieusement vous-même, si vous consacrez une heure de votre journée à les méditer et à les résoudre pour votre compte, cette heure sera un don précieux que vous nous devrez ; elle restera une des meilleures pages de votre livre.

Ne dites pas que si l'on pensait toujours à la mort, on deviendrait fou ; c'est bien plutôt parce qu'on est insensé qu'on n'y pense pas.

A ce don, nous voulons joindre un vœu, — mieux qu'un vœu, — une prière, que nous adressons sincèrement à Dieu pour tous nos lecteurs, en leur demandant de la faire eux-mêmes pour nous ; c'est que « Dieu nous enseigne à tous à compter nos jours de telle manière, que nous en ayons le cœur rempli de sagesse ! » (Ps. XC, 12).

H. L.

CE QUE DIT UN CHAMP DE BLÉ.

Quelle prédication plus instructive et quel sermon plus beau qu'un champ de blé!

Contemplez la moisson qui couvre la terre de ses flots dorés, et votre âme va s'élever à ce grand Dieu dont la puissance invisible se voit comme à l'œil dans le champ fécond!

Qui ne se rappelle surtout, à la vue d'un champ de blé, tant de paraboles, si profondes et si simples tout à la fois, par lesquelles Jésus cherchait à faire comprendre, au moyen des choses visibles, les invisibles mystères du royaume de Dieu!

Laissez-moi, chers lecteurs, mettre sous vos yeux une de ces paraboles.

— *Jésus leur dit: Il en est du royaume de Dieu, comme lorsqu'un homme a jeté la semence en terre. Qu'il dorme ou qu'il veille, la nuit et le jour, la semence germe et croît, sans qu'il*

sache comment. D'elle-même la terre produit d'abord l'herbe, ensuite l'épi, puis le grain tout formé dans l'épi. Et lorsque le blé est mûr, il y met aussitôt la faucille, parce que le temps de la moisson est venu (Marc IV, 26-29).

Or, cette parabole du Sauveur, n'est-ce pas la voix de Dieu qui parle dans le champ de blé?

Recueillons attentivement les trois mots qu'elle prononce : *semence, grain* et *moisson*. Et puissent ces trois mots, comme une semence féconde, germer dans notre cœur et porter des fruits, à la gloire du Maître et pour sa dernière moisson !

I

La *semence*, d'abord.

Qu'en dit le Seigneur dans la parabole?

L'homme, nous dit-il, la jette en terre; mais voilà tout. Elle germe et croît sans le travail de l'homme. *Soit qu'il dorme ou qu'il veille, la nuit et le jour, sans qu'il sache comment.*

Quel mystère !

Mystère au premier jour et aujourd'hui; mystère jusqu'à la fin !

N'en êtes-vous pas frappés chaque année ?

N'admirez-vous pas, chaque année, cet étonnant phénomène de la germination de la semence que l'on jette en terre, et n'y voyez-vous pas comme à l'œil une œuvre qui n'est pas la vôtre, — l'action d'une force invisible, continue, toute-puissante, et qui nous oblige, quelque explication que l'on cherche à ce phénomène, à remonter à Celui qui seul donne à toutes choses la vie et l'accroissement?

Dites, chers lecteurs! Comment le grain jeté dans le sillon se gonfle-t-il peu à peu et s'ouvre-t-il enfin, poussant en bas sa radicule, en haut sa tige? Comment parvient cette frêle tige à percer la terre quelquefois si dure et à se frayer passage? Et comment croît-elle régulièrement, de semaine en semaine et de jour en jour, cette plante fragile, échappant à toutes ces causes de destruction que l'homme, avec toute sa vigilance et tout son savoir, ne saurait ni empêcher ni prévenir? Comment enfin se forment, au sommet de la tige, l'épi et le grain dont nous parlerons tout à l'heure?

Il y a longtemps que l'on se les pose, ces *comment*. Le premier semeur se les posait comme vous, semeurs d'aujourd'hui. Et la meilleure, la seule

réponse à faire, malgré tous les progrès de la science, c'est celle de Jésus dans la parabole : *Cela se fait sans que l'on sache comment,* c'est-à-dire par la puissance invisible de Dieu.

Adorons-la donc cette invisible puissance, et rendons grâce à Dieu au temps béni de la moisson !

Moissonneur fatigué qui te reposes après la journée, joyeux d'avoir enfin recueilli le fruit de tes peines, n'as-tu rien à dire au Seigneur? En échange des poignées de grain que tu jetas en terre, le champ fécond t'a donné des épis et rendu des gerbes. Voilà ton pain et le pain de tes enfants; voilà l'abondance et la sécurité pour l'année; voilà le grain pour de nouvelles semailles. Qu'attends-tu, moissonneur, pour fléchir le genou et pour dire à Dieu : « Sois béni ! »

Mais la semence, prenons-y garde ! Jésus en parle, ici et ailleurs, dans un sens symbolique et spirituel. Ce n'est pas seulement un mystère du règne de Dieu dans la nature qu'il nous rappelle ; c'est un mystère du règne de Dieu dans la grâce.

La semence, c'est la substance spirituelle destinée à nourrir notre âme, comme le blé fortifie et nourrit le corps. C'est la Vérité ; c'est la Parole

de Dieu semée dans nos cœurs (Luc VIII, 2). Et ainsi que le grain de blé germe et croît par la puissance invisible de Dieu, c'est par cette même puissance que la parole de vérité germe, croît et grandit dans le monde. *Paul plante, Apollos arrose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement.*

Ne croyez pas qu'il suffise de votre travail pour donner vie et croissance à cette divine semence. En vain sèmerez-vous la vérité ; en vain chercherez-vous à l'enraciner par de sages instructions dans le cœur de vos enfants ; en vain ferez-vous effort pour avancer vous-même dans la connaissance de la vérité ; en vain écouterez-vous les plus beaux discours dans les temples, et ferez-vous de bonnes et pieuses lectures dans vos maisons. Si Dieu n'est là pour répandre sur toutes ces semailles spirituelles la bénédiction qui les vivifie, elles rendront peu ou ne rendront rien.

Priez donc Celui qui fait germer et croître la divine semence dans son vaste champ. Priez pour que le travail des prédicateurs et des missionnaires, chargés de semer près de vous ou au loin sa Parole, soit béni par sa grâce. Priez pour qu'il protége dans vos cœurs la foi, cette fragile et précieuse plante que menacent, hélas ! tant d'o-

rages. Priez pour que les rayons vivifiants de son Esprit pénètrent et réchauffent cette terre ingrate où le bon grain a tant de peine à s'enraciner. Priez pour que le germe ne soit pas desséché par le souffle brûlant de l'incrédulité, ni étouffé par l'envahissante ivraie de l'indifférence. Priez pour que l'œuvre de Dieu s'accomplisse dans toutes les Eglises, dans toutes les familles, dans toutes les âmes, en sorte que l'on entende bientôt et de toute part cette voix de louange et d'action de grâce : — O Eternel, Dieu vivant, tes semailles ont germé dans le vaste champ de ce monde ! Tu as fait par ta merveilleuse puissance ce qui est impossible à l'homme. Ta Parole a pris vie dans les âmes ; elle grandit partout, et la terre va se couvrir, à ta gloire, d'une abondante moisson !...

II

Après la semence, *le grain.*

La terre produit l'herbe d'abord, dit le Sauveur, ensuite l'épi, puis *le grain tout formé dans l'épi.* Or, si la semence symbolise la Parole de Dieu, le grain symbolise les fruits de cette Parole, les bonnes œuvres du chrétien. De même que le

grain formé dans l'épi donne seul à la plante toute sa valeur, de même aussi l'activité du chrétien donne seule de la valeur à sa foi. La foi n'est rien sans ses fruits.

Et qui dit mieux cela que le champ de blé?

Supposez que le blé ne portât pas ses grains si précieux, et que, comme tant d'autres plantes, il n'eût pour lui que sa fleur.

Prendrait-on la peine de le cultiver pour sa fleur? Serait-ce pour cette fleur insignifiante, obscure, qu'il y aurait une place choisie dans le jardin, un vase précieux dans le salon? Non; pauvre fleur inutile, à toi le bord du chemin, la lisière des bois et la lande inculte; partout ailleurs on t'arracherait sans pitié.

Mais, comme le dit à cette fleur un gracieux poëte:

Si tu n'es ni rose ni belle,
Tu crois en liberté,
Et c'est de ta manne éternelle
Que vit l'humanité.

Tu brilles dans la plaine blonde
Lorsque juin est en feu,
Achevant ton œuvre féconde
Sous le regard de Dieu.

Dans ta corolle s'élabore
Le suc puissant du grain;
Le soleil l'achève et la dore.
Nous en ferons du pain !

Eh bien, notre foi, c'est la fleur du blé.

Pour qu'elle vaille quelque chose, il faut après elle l'épi et le grain fécond dans l'épi.

N'avez-vous jamais lu cette parole : *Vous les connaîtrez à leurs fruits!* — Et encore : *Celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père entrera dans le royaume des cieux.* (Matth. VII, 16, 21.) *Ceux qui ont reçu la semence dans une bonne terre, ce sont ceux qui écoutent la Parole, qui la reçoivent et qui portent du fruit.* (Marc IV, 20.) *Mettez en pratique la Parole, et ne vous contentez pas de l'écouter. La foi sans les œuvres est morte.* (Jacq. I, 22; II, 17.)

Je ne puis tout citer. Mais arrêtons-nous sur le chemin de Jérusalem avec le Seigneur : un acte symbolique, empruntant à la solennité de l'époque une grande force, va nous faire voir ce qu'il faut penser de la stérilité de la vie, surtout chez le chrétien.

C'était la semaine de Pâques, et Jésus se rendait au temple avec ses disciples. Au bord de la route

s'étale un figuier magnifique. Rameaux vigoureux, feuillage épais, végétation luxuriante, cet arbre a tout, excepté les fruits. Alors, étendant la main à la vue de ses disciples, Jésus maudit l'arbre, et l'arbre sèche à la voix du Maître.

Chrétiens paresseux, chrétiens stériles, tremblons pour nous-mêmes.

Nous avons peut-être des convictions arrêtées et nous savons les formuler au besoin; nous raisonnons volontiers sur des sujets religieux et sur les questions controversées parmi les chrétiens de nos jours; nous nous distinguons peut-être de la masse des indifférents, pour qui l'Ecriture est un livre fermé, et nous saurions en citer de nombreux passages; nous avons aussi certaines habitudes pieuses, et notre place est rarement vide à l'église quand vient le dimanche. Plût à Dieu que l'on pût seulement en dire autant de tous ceux qui portent le nom de chrétiens! Mais, tout cela, ce n'est encore que le feuillage de l'arbre. Avons-nous les fruits?

Quel bien fais-tu, cher frère qui lis ces pages? Quelles bonnes œuvres attestent à ceux qui te connaissent, qui te voient tous les jours, la sincérité de tes convictions et la piété de ton cœur?

Quelle tentation sais-tu vaincre? Quel défaut sais-tu réprimer? Quel renoncement sais-tu t'imposer, pour être conséquent avec tes croyances et vraiment utile à ceux qui t'entourent? Quel frère, objet de ta patience et de ta charité, aidé par toi dans un moment difficile, consolé par toi dans ses peines, étonné, édifié par ta vie simple, exemplaire, par la manière dont tu sais tenir loyalement la parole donnée, même à ton préjudice, par ta promptitude à pardonner une injure, — quel frère est amené à bénir ton nom et à reconnaître que la religion que tu professes n'est pas seulement un système, mais une vie, pas un semblant, mais une vérité?

Cherche! cherche attentivement!... Que trouves-tu? Ne serais-tu point la montre sans cadran, sans aiguilles, et dont les rouages cheminent au dedans sans servir à rien? Ah! sache-le bien, celui-là seulement est en sûreté, celui-là seulement est chrétien qui sera trouvé, quand viendra le Maître, debout, veillant, et portant des fruits.

III

Quand viendra le Maître ! — Car le Maître du champ peut paraître l'abandonner pour un temps, pendant que la semence germe, croît et se développe, mais il y revient au temps de la *moisson.*

— Quand le blé est mûr, dit Jésus, on y met la faucille, parce que *le temps de la moisson est venu.*

Or, qu'est-ce que la moisson ?

Vous savez que Jésus dit positivement ailleurs : *La moisson, c'est la fin du monde !* (Matth. XIII, 39.)

Vous savez aussi que, dans un des plus remarquables chapitres de l'Apocalypse, l'apôtre saint Jean décrit la fin du monde et le retour du Maître sous l'image d'une grande moisson. Ecoutez :

— *Je regardai et je vis une nuée blanche, et sur la nuée quelqu'un assis, qui ressemblait à un fils d'homme ; il avait sur la tête une couronne d'or et à la main une faux tranchante. Et un autre ange sortit du temple, criant d'une voix éclatante à celui qui était assis sur la nuée : Sers-toi*

de la faux et moissonne, car le temps de moissonner est venu, parce que la moisson de la terre est mûre. Alors celui qui était assis sur la nuée passa sa faux sur la terre, et la terre fut moissonnée. (Apoc. XIV, 14, 16.)

Ainsi donc, la terre sera moissonnée.

Un jour, — Dieu seul en sait la date, — notre race, ayant passé par toutes ses épreuves et atteint la dernière station de son long voyage, ayant achevé de mûrir enfin sur la terre, comme les épis dans le champ de blé, sera transportée dans un milieu différent, passera dans une autre économie où l'attendent des destins nouveaux, comme l'on emporte le froment pour en faire du pain !

Au reste, ne l'oublions pas : avant cette grande moisson les épis doivent tomber un à un, chaque jour, sous le tranchant de la faux. La mort prend partout et à toute heure, çà et là, pour former sa gerbe, Et, aussi vrai que vous avez vu passer comme un rêve les rapides années de votre jeunesse, disparaître comme la nuée qui s'efface à l'horizon tant de personnes et tant de choses, qui ne sont plus pour vous qu'un lointain souvenir, — aussi vrai est-il, aussi sûr, que vous serez

fauchés à votre tour et emportés loin du champ où vous êtes placés maintenant pour mûrir sous le regard de Dieu. — *Quand le blé est mûr, on y met la faucille, parce que le temps de la moisson est venu.*

Est-ce que le Seigneur dit cela pour nous effrayer? Ah! plût à Dieu que cette pensée effrayât bien des âmes, qui n'y songent guère!

Pauvres âmes, qui vivez insouciantes et légères dans l'oubli de Dieu et du ciel, et que rien n'a pu décider encore à mûrir, ni les pluies qui vous ont arrosées d'en haut, ni les orages qui ont passé sur vous, ni les doux rayons que le Seigneur a fait luire sur vos pas, dans son amour, — pauvres âmes qui vivez comme si ce corps périssable était tout, et qui dites peut-être qu'il n'y a point de moisson, point d'avenir, point de Dieu... Oh! si vous pouviez trembler une fois, devant ces paroles: — « La moisson va venir, et le maître dira à ses serviteurs: Arrachez l'ivraie et la jetez dans le feu!... »

Mais non! Le Seigneur parle à ses disciples, à ses bien-aimés, et il veut plutôt les réjouir.

Pesez seulement le mot dont il se sert; comprenez l'image qu'il emploie, la *moisson*.

La moisson !... N'est-ce pas une heureuse époque ? N'est-ce pas un temps qu'on voit venir avec espérance et qu'on salue avec joie ? Ecoutez la voix des moissonneurs dans les champs de blé ! Tout est bonheur, allégresse ! Tout chante et se réjouit !...

Telle sera, pour les bien-aimés du Seigneur, la dernière moisson.

Oui, réjouissez-vous, âmes chrétiennes, la moisson viendra ! C'est le jour où votre destination sera remplie, votre tâche achevée, votre repos assuré ; le jour où vous serez transportés dans le champ du Maître, là où il n'y a plus d'ivraie. C'est le jour où les chants des moissonneurs, qui semaient avec larmes, retentiront joyeux dans les parvis éternels. C'est le jour où vous direz adieu à ce monde de péché et de mort, et où s'ouvrira pour vous la Sion sainte, le séjour de la vie et de la joie à jamais !

Réjouissez-vous, âmes chrétiennes : la moisson va venir ! Mais, en attendant, veillez, priez et mûrissez sous le regard de Dieu.

Et Toi, Maître souverain de ce vaste champ où nous avons tant de peine à mûrir pour le ciel et pour Toi, aide-nous par ta grâce ! Fais descendre

sur nous tes rosées et tes pluies fécondes! Fais briller ton soleil et souffler ton Esprit de vie, afin que le bon grain se forme dans l'épi, et que nos âmes parviennent à maturité, pour ta moisson qui va venir!

F. Chapuis, *pasteur*.

LES

PETITS BONHEURS QUOTIDIENS.

S'il est une chose capable, par son évidence et sa généralité, de frapper tous les esprits, c'est ce concert universel de souffrance qui s'élève de tous les points de la création, et que, dans son langage inspiré, saint Paul signale en quelques lignes aux versets 20 et 21 du chapitre VIIIe de l'Epître aux Romains; voile lugubre qui enveloppe cette terre, maudite à cause du péché, et qui suffirait pour en masquer les étincelantes beautés, si d'ailleurs elle ne portait l'inaltérable empreinte de l'auguste et puissante main du Créateur. Je viens d'associer le péché à ce sombre aspect des destinées de l'humanité; cette union est intime, en effet, et s'offre presque d'emblée au regard de la philosophie aussi bien qu'à celui de la foi. Quelque doulou-

reux, quelque humiliant qu'il soit pour l'homme de n'avoir à s'en prendre qu'à lui-même des maux dont il est la victime, il ne peut, dans la sincérité de sa conscience, se refuser à admettre que, sous l'administration d'un Dieu parfaitement saint, le bonheur, dans le sens absolu du mot, ne doive être le privilége exclusif d'un état d'innocence. Dieu ne peut se manquer à lui-même, et il cesserait d'être Dieu si les inconséquences de sa création devaient rompre l'équilibre immuable de son caractère, et imprimer à sa charité la tache d'une faiblesse ou d'une erreur.

Cependant, si partout il y a souffrance dans ce monde, parce que partout il y a péché, tout n'y est pas souffrance; la malédiction divine, plus rapprochée du châtiment d'un père que de la sentence d'un juge, a laissé subsister, dans ce naufrage du bonheur originel, de précieux débris, suffisants pour prévenir le désespoir et soutenir les faibles navigateurs sur une mer dont ils ont eux-mêmes provoqué les orages. Si le bonheur ne peut plus être l'apanage d'un monde périssable et souillé, il y est du moins remplacé par des jouissances qui en reflètent l'image, en sollicitent le désir, en soutiennent l'espérance, par cela

seul qu'elles en révèlent confusément la nature plus élevée et plus pure. Ces jouissances sont fort diverses. Elles le sont, d'abord, selon qu'elles s'adressent à l'une ou à l'autre des deux parties constituantes de l'homme, le corps ou l'esprit ; elles le sont par leur accord ou leur désaccord avec la règle morale, par leur grandeur, leur vivacité, leur importance, etc.

En première ligne, ou plutôt hors de ligne, sont les jouissances de la foi, puisées dans le sentiment religieux, dirigé, éclairé, réalisé par la révélation. Lorsque ces jouissances s'élèvent jusqu'à une communion intime et habituelle avec Dieu, ce mot de jouissance devient trop faible pour en peindre l'idée, car elles sont, de fait, une anticipation du seul et vrai bonheur.

La foi, don immédiat de Celui qui en est l'objet, fait de l'homme (suivant l'énergique expression de nos Saints Livres) une nouvelle créature, en rapport de désirs, d'aspirations et d'espérance, avec une autre vie, dont le temps présent n'est plus dès lors qu'une préparation expliquée et consolée. Viennent ensuite les jouissances intellectuelles dans la science et les arts. Elles sont grandes, exaltées quelquefois jusqu'à la passion, sou-

vent nobles et bien dignes du culte qui leur est rendu, mais à la portée du petit nombre seulement. Nous trouvons encore le sujet d'un puissant intérêt et d'un contentement plus ou moins légitime, plus ou moins profond, dans la réussite d'une entreprise importante, la réparation d'un revers de fortune, un succès inespéré, la libération d'un grand danger ou d'un cruel embarras, la satisfaction d'une passion qui a concentré sur elle la meilleure partie de notre existence, un événement politique conforme à nos vœux, etc. Toutefois, ce sont là des jouissances qu'on peut appeler d'extra, qui reviennent rarement dans une vie, qui, quelquefois même, ne s'y présentent pas du tout. Réduite à ces dédommagements qui ne sont le privilége que de quelques-uns ou de quelques moments, la condition humaine serait, tout compté, assez triste ; et comme, néanmoins, leur éclat et leur rareté absorbant l'attention et enflammant le désir, on a généralement la mauvaise habitude de compter par eux les jours heureux, il s'ensuit que ceux-ci sont en bien petit nombre, et qu'il y a beaucoup de mécontents. Les maux si nombreux et si divers, placés en regard de ce fonds de remèdes et de consolations, si parcimonieusement et

si inégalement répartis, semblent faire de la vie une injustice dont on murmure, ou une erreur dont on s'étonne.

Mais, au-dessous de ces sommités brillantes, ou en dehors de ces oasis clairsemées le long de la route, il est un terrain commun à tous les voyageurs, que chacun, l'esprit tendu sur une bonne fortune ou sur des forces qui servent mal son ambition, foulera peut-être avec indifférence, sans prendre garde aux ressources qu'il lui offre, aux fleurs qu'on peut encore y cueillir. Parce que la distraction ou l'habitude masque ou émousse le charme de sensations douces et uniformes, on s'arroge le droit de se plaindre, et d'accuser une main libérale, qu'on voudrait prodigue. C'est à la fois une injustice et un malheur, et il ne faut, pour en être convaincu, qu'arrêter un instant son attention sur ces jouissances journalières, également à la portée des pauvres et des riches, des ignorants et des savants, de l'homme simple et obscur, comme de celui qui occupe une place élevée dans l'échelle sociale; jouissances dont la multiplicité, l'universalité et la certitude, compensent la petitesse, et qui n'ont d'autre tort que de se mêler si intimement au tissu de notre

vie, qu'elles s'en font oublier. Essayons d'en esquisser rapidement le tableau. En toute situation, ce n'est pas un travail inutile que de chercher à savoir où l'on en est, et notre bilan moral n'est pas moins important, pour le bon ordre, que celui qui règle nos affaires matérielles. Il est bon de connaître ses pertes, afin de les pouvoir réparer; ses bénéfices, afin d'en jouir.

Parcourons une de vos journées, des miennes, de celles de tout le monde. Vous vous levez, rafraîchi par le sommeil, dont vous n'avez pas, il est vrai, savouré les douceurs, mais dont vous ressentez les effets bienfaisants : restauration des forces du corps et de l'esprit, qui la veille s'étaient l'un et l'autre étendus fatigués sur votre couche; vigueur des mouvements, netteté de la pensée, aptitude à agir, en un mot, renouvellement de la vie pour les exigences du jour qui commence. Pressé de répondre à cet appel, vous passez, sans y prendre garde, à côté de toutes les conditions qui vous en rendent capable, parce que ces conditions, dépendant d'une multitude d'actions internes, continues, et soustraites à l'empire de la volonté, manquent, chez l'homme sain, d'un point de comparaison qui permette de les appré-

cier; mais qu'une de ces actions vienne à être entravée ou suspendue, et vous ne tarderez pas à reconnaître tout ce que vous devez à leur intégrité mystérieuse. — Vous pensez, et vous pensez avec volonté, avec la puissance de diriger à votre gré le plus admirable des instruments, car c'est là le premier signe du réveil. L'homme qui, à vrai dire, à dire noblement, est tout entier dans la pensée, l'homme pense avant d'agir. N'avez-vous pas, quelquefois au moins, réfléchi sur cette prodigieuse faculté, compté les richesses de cet inépuisable trésor, estimé à sa juste valeur cet inviolable asile, où la liberté, fût-elle bannie de partout, trouve encore à se réfugier, où vous êtes toujours en mesure de ressaisir votre moi, que se disputent au dehors tant d'intérêts, de peines, de distractions? Quelle somme de jouissances aussi constantes que variées, et quel secours efficace ou consolant contre tant de choses! Mais, comme vous pensez toujours, vous n'y pensez pas. — Vous donnez plus ou moins libéralement à votre corps ce qu'il demande, jouissance peu relevée, j'en conviens, et qui, si elle fait l'envie de quelques-uns, ne peut faire l'orgueil de personne; mais, enfin, jouissance très-réelle, et d'autant plus appré-

ciable, qu'elle a, par dessus la plupart des autres, le caractère de la nécessité. L'habitude seule en fait disparaître l'idée sous celle de besoin ; un obstacle, un trouble quelconque, la rétablit bien vite dans ses droits. Cela fait (et c'est le plus pressé, car le corps, comme tous les tyrans subalternes, est d'autant plus exigeant que son mérite intrinsèque est moindre), cela fait, dis-je, vous n'êtes pas tellement abandonné que vous n'ayez autour de vous quelque objet que vous aimez et qui vous le rend, qui, du moins, appelé à partager votre existence, soit intéressé à y mettre sa part de facilité ou de démonstration affectueuse ; vous en recevez la bienvenue. Il y a là tout au moins quelque chose de fort agréable, quelquefois une douceur infinie, que la chaumière peut connaître tout aussi bien, pour ne pas dire mieux, que le palais.

Le spectacle des œuvres matérielles de Dieu est une source de jouissances paisibles, constantes, immuables comme leur auteur ; jouissances accessibles à tous et qui ne demandent ni la haute intelligence du philosophe, ni la sagacité du naturaliste. Mais si, de ce spectacle qui frappe l'œil le plus simple, vous passez à la contemplation ; si, épris de cette beauté qui éclate dans un brin

d'herbe aussi bien que dans les milliers de mondes parcourant avec une éternelle harmonie les régions infinies de l'espace, vous vous hasardez à faire quelques pas de plus dans ce champ sans limites, oh! alors, toutes les facultés de votre esprit, tous les sentiments de votre cœur y trouvent un aliment inépuisable de curiosité, d'admiration et d'amour. Au sein de ce magnifique séjour, donné comme un encouragement et une espérance à l'homme qui le dédaigne trop souvent ou en abuse, une simple promenade sans but, quelques moments de rêverie sous un arbre ombrageant une retraite écartée, vous berceront d'un charme qui ne vous coûte que la peine de vous y abandonner, et vous apporte en retour l'adoucissement ou l'oubli de bien des amertumes.

Vous exercez un métier, ou vous jouissez d'une fortune déjà acquise. Dans le premier cas, si, bornant vos désirs à ceux d'une ambition modeste, vous y apportez l'activité, l'assiduité, l'ordre, dont l'approbation de votre conscience vous paie déjà un précieux intérêt, vous verrez chaque jour s'accroître la somme de succès, juste indemnité pour la fatigue, les soucis, quelques revers, comparativement rares pour l'homme laborieux, humble

et honnête. Reprenez de temps en temps haleine, pour porter un regard de satisfaction sur le fruit légitime de votre travail, et envoyer à Celui qui le bénit une pensée de reconnaissance. Croyez-vous que ce regard et cette pensée resteront stériles pour la paix et la joie de votre âme? Dans le second cas, s'il n'est pas besoin de relever à vos yeux les avantages de la fortune, de l'influence, de la considération, des facilités de toute espèce que vous y trouvez, le serait-il de vous signaler le moyen de la rendre plus féconde encore en l'ennoblissant, de donner par l'emploi que vous en faites une valeur immense à ce qui en a si peu en soi? Non, sans doute; et il est bien peu d'hommes, si tant est qu'il en soit, qui ne connaissent les douceurs de la bienfaisance, même parmi ceux qui ne l'exercent que rarement et chichement; il en est peu, même de ceux qui ne croient pas à la Bible, mais qui croient au moins à leur conscience, qui n'aient éprouvé la vérité de cette parole divine qu'*il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir;* il en est peu, même de ceux qui ne songent pas à se faire un trésor dans le ciel, qui n'aient placé quelques bienfaits, comme de précieux joyaux, dans leur trésor terrestre.

Quelque humble que soit votre condition, et à plus forte raison si elle est élevée, votre vie est toute entrelacée de rapports sociaux. Vous avez quelques amis, que vous rencontrez tantôt ici, tantôt là, auxquels vous vous réunissez de temps en temps. Quelle moisson abondante de jouissances journalières, si vous apportez, dans ces rapports divers, de la bienveillance, du support, le désir d'être toujours obligeant, celui de donner ou de recevoir un bon conseil, d'obtenir la confidence d'une peine pour l'adoucir, d'une joie pour la partager. Et même en dehors des occasions qui ne sont pas de tous les jours, oseriez-vous dédaigner le sentiment de sécurité et d'abri que vous inspire, au milieu de l'indifférence universelle, l'intérêt spécial de quelques-uns de vos semblables?

Attirerai-je encore votre attention sur ces jouissances sans nom qui, semblables à une douce rosée, et fugitives comme elle, tombent à l'improviste sur le champ de votre journée pour en rafraîchir l'aridité ou en soulager le labeur? Ce sera quelque prévenance dont vous êtes l'objet, un mot aimable, un progrès inattendu chez un de vos enfants, un sourire de votre fille, heureuse

sous votre aile, et qui vous le dit sans paroles par cette expression, mélange gracieux d'intelligence et de sensibilité, qui n'a pour se traduire que le visage d'une femme. Ce sera moins encore : les caresses de votre chien, cet ami si rare, pour qui le malheur semble être une raison d'aimer mieux ; celles de votre chat, qui, tout intéressées qu'elles sont, n'en ont pas moins de grâce, n'en prouvent pas moins qu'il attend de vous un bien-être sur lequel il peut compter ; le gazouillement d'un oiseau qui se sait de la famille, et vous paie en chansons l'abondance et la propreté qui dissimulent son esclavage. Il n'est pas jusqu'au rosier, jusqu'au vase de giroflée ou de modeste basilic, verdoyant rideau de votre fenêtre de ville, qui n'aient leur note harmonique dans ce concert de douces sensations. Là aussi il y a du mouvement et de la vie, des progrès, un développement que vous épiez, que vous favorisez par vos soins assidus. Ces soins, cette protection, en font presque des amis que vous animez de votre sentiment, auxquels, à défaut de langage pour vous répondre, vous tenez compte, comme d'une bonne intention, de leur verdure et de leur parfum. Et ce n'est pas seulement par une jouissance actuelle et

fugitive, que ces êtres à la fois brillants et fragiles prennent place dans votre vie ; souvent ils font revivre le passé et raniment la poussière des tombeaux. Une fleur est un souvenir ; elle peut être tout un événement, et, dans cet événement, un portrait ; vous lui devez alors ce que votre mémoire, même celle du cœur, pensait à vous refuser. Rien n'est mort à la surface de la terre ; tout y a ou peut y prendre une voix, pour qui sait prêter l'oreille.

Je n'ai tracé qu'une esquisse ; à chacun d'y ajouter son trait particulier. En fait d'impressions personnelles, d'habitudes, de goûts, de détails intimes de la vie, les nuances sont infinies, et nul ne peut tout dire, parce que nul n'a tout senti ou n'a senti comme chacun. Toutefois, sur le fonds commun de l'humanité où ils pensent, s'agitent, s'entre-croisent en mille directions diverses, les hommes se rencontrent, se touchent par une foule de points, et peuvent s'adresser mutuellement une voix de famille, connue et comprise.

Mais j'entends déjà les objections dénigrantes, les boutades des mécontents ; et la prise ne leur manque pas. — Vous me parlez des plaisirs de

la santé, et je suis malade ou valétudinaire; de l'abri qu'on va chercher dans son for intérieur, et je n'y trouve qu'inquiétudes, alarmes, découragement; du fruit savoureux du travail, et j'en ai retiré plus de revers que de profits : tout au moins les premiers, à les supposer inférieurs en nombre, m'ont donné plus de chagrin et de dépit que les seconds ne m'ont causé de joie;—des douceurs de la bienfaisance, et je n'y ai guère trouvé, en retour de ma générosité et de mes soins, qu'ingratitude et dégoût; des joies domestiques, et ma femme est acariâtre, mes enfants sont revêches, ou bien, je suis garçon; de plus, je n'ai ni chien, ni chat, ni oiseaux; les soins qu'exigent les animaux domestiques m'excèderaient; la culture des fleurs n'a pour moi nul attrait; c'est tout au plus si j'en laisse placer un bouquet sur ma cheminée, ou si j'en aime les fruits, lorsqu'elles en donnent.... »

Vous seriez, en effet, fort malheureux si toutes les compensations aux maux de la vie vous manquaient à la fois, et pour toujours; mais cela n'est pas, et, si nul n'a tout, tous ont quelque chose. Le vrai mal, le mal qui, non-seulement est mal en lui-même, mais qui l'est encore parce qu'il masque le bien, c'est d'avoir une ambition trop

haute, de demander à ce monde plus qu'il ne peut donner. La santé est l'état habituel, la maladie est en général l'exception ; il en est de même des soucis, maladie de l'âme, qu'on peut placer en regard de celles du corps. Réserve faite pour les grandes catastrophes, qui pèsent sur tous, et qui, par cela même qu'elles sont grandes, n'éclatent qu'à de longs intervalles, il est bien rare que le résultat final d'une carrière quelconque ne soit à l'avantage de l'homme actif, honnête et laborieux ; et quant à une excessive susceptibilité pour les déconvenues auxquelles il n'est que juste de faire une part prévue, est-ce la faute du métier, ou la vôtre? Soyez de bonne foi dans la réponse à cette question, et je suis bien trompé si vous ne trouvez un tort là où vous avez cru avoir le droit de vous plaindre d'un malheur. La bienfaisance a ses difficultés, ses dégoûts même! En méconnaîtriez-vous assez le divin caractère pour l'en trouver moins belle? Mais c'est là le sceau de sa noble origine, et le secret de sa récompense. Parez-la, nettoyez-la, rendez-la brillante sous le vernis humain d'une reconnaissance humaine, et vous en faites un plaisir vulgaire, un hochet de plus peut-être pour votre vanité, un calcul de votre

intérêt bien entendu, une servilité d'imitation.— Vous êtes garçon, vieux garçon même, et, par conséquent, irrévocablement déchu de ces douceurs intimes du foyer domestique, dont l'eau vous vient à la bouche sans que vous puissiez vous y désaltérer; mais, 19 fois sur 20, cette situation est une situation de choix, une préférence donnée sur le mariage à une liberté dont on espérait mieux. Si tel est votre cas, de quoi vous plaignez-vous? En seriez-vous aux regrets? Adressez-vous alors à certains maris, qui pourront vous faire part des leurs pour calmer les vôtres. Je dirai à ceux-ci, plus fatigués peut-être de l'éternité de leur chaîne qu'accablés de son poids, que, s'il est peu de ménages parfaits, il en est peu aussi d'absolument mauvais, et qu'entre ces deux extrêmes, la grande masse a ses moments passables, ses bons moments même, en dépit de la femme, des enfants, qui ne sont pas tout ce qu'on désirerait qu'ils fussent; en dépit du mari lui-même, qui n'est pas toujours tout ce qu'il devrait être (car il est juste de faire à chacun sa part); je leur dirai qu'à tout événement, on y trouve un abri où l'on peut, avec plus de liberté que partout ailleurs, suivre à ses habitudes, à ses goûts, se détendre dans ce laisser-

aller inappréciable pour les hommes extérieurement occupés. — Quant aux chiens, chats, oiseaux, fleurs, etc., vous comprenez de reste que ce sont là de minces accessoires que je vous abandonne pour en user à votre guise, des goûts fort innocents sur lesquels la dispute n'est permise qu'aux vieilles filles, et qu'on peut échanger contre d'autres ou ne pas échanger du tout, sans en être plus malheureux.

D'ailleurs, et en résumé, je ne prétends point que la vie humaine puisse prendre, de la simplicité et du nombre des jouissances qu'elle nous offre, le caractère d'une utopie. Tout, sans exception, y est sujet à changement et à défaut, et ce qui est accessible à tous n'implique pas que tous y atteignent et en jouissent en tout temps. Néanmoins, n'est-il pas vrai qu'une sensibilité maladive, en nous préoccupant trop exclusivement des maux que nous avons à souffrir ou à craindre, que des désirs trop ambitieux, que d'inutiles raffinements, ferment souvent nos yeux aux biens plus communs et plus modestes que nous coudoyons, pour ainsi dire, à chaque pas, et semblent autoriser des plaintes qui n'ont d'autre fondement que notre inattention ou notre dédain? C'est là tout ce que

j'ai voulu dire. J'ai essayé de tirer les miettes de l'injuste oubli où les tiennent de trop gros appétits pour les gros morceaux, des préférences exclusives de grand seigneur pour les morceaux exquis. Ces miettes nourrissent comme le reste; seulement, il en faut davantage, j'en conviens; mais aussi elles sont bien plus nombreuses, et, qui plus est, terre-à-terre. Heureux ceux qui savent les apprécier, les recueillir, et s'en montrer reconnaissants!

DUPIN, *docteur*.

UNE OBJECTION.

Voici une objection facile à trouver, aisée à soutenir, permettant de faire montre d'esprit, frappant fort sans frapper juste, et à la portée de toutes les intelligences.

On accepte pour de vrais chrétiens tous ceux qui se donnent ce nom, et on observe leur conduite. Comme il arrive que la plupart de ces chrétiens de nom ne sont ni plus consciencieux, ni plus moraux, ni même plus honnêtes que les incrédules déclarés, on en conclut que l'Evangile est un système religieux semblable aux religions de fabrique humaine, utile peut-être pour donner d'agréables illusions à quelques âmes, mais n'exerçant aucune influence morale appréciable.

Cette objection n'est qu'une chicane; on ne sait pas même par où la saisir pour la combattre, tant elle est vague. Mais, si puérile qu'elle soit,

elle est fréquemment reproduite par les avocats de l'incrédulité ; elle a séduit beaucoup d'esprits, égaré beaucoup d'âmes ; elle est toujours en grand crédit auprès d'une masse de gens. Il faut donc consentir à discuter l'objection. Un apologiste n'a pas le choix de ses adversaires ; il doit les accepter du temps où il parle et du pays où il est.

Nous avons quelquefois essayé, j'en suis sûr, vous ou moi, de défendre la cause du christianisme en le représentant comme le meilleur moyen de *moralisation*, comme la principale source de toute vertu et de tout dévouement ; nous avons proclamé peut-être, en de telles occasions, qu'il n'existe aucune autre force au monde qui soit capable d'inspirer une véritable abnégation. — « Que dites-vous là ? s'est alors écriéquelqu'un, réprimant avec peine un sourire de dédain ; quoi ! nulle vertu réelle chez ceux qui n'adoptent pas les dogmes du christianisme ? Les chrétiens ont le monopole de la grandeur d'âme, de la charité, du dévouement ? Mais une foule de faits démentent votre assertion. Voyez donc les gens qui vivent de choses religieuses, qui savent mieux le chemin de l'église que celui de leur propre maison ; voyez-les, je vous prie, dans leurs relations

sociales, dans leurs affaires, dans leurs actes domestiques ou publics : ces gens-là sont-ils meilleurs que d'autres, citoyens plus dévoués, commerçants plus intègres, débiteurs plus exacts, hommes plus charitables et plus purs? Découvre-t-on en eux des vertus rares, transcendantes, inconnues ailleurs? » — Oui, grâce à Dieu, souvent; souvent, quand le monde ne voit pas les fruits de la piété dans une âme, c'est qu'il ne sait pas ou ne veut pas les voir, et qu'il est tout heureux de les nier. Mais je suppose le cas où mon interlocuteur a raison, où les fruits manquent en effet; et le voilà qui vous raconte, pour achever le développement de sa thèse, quelque fait trivial, prouvant clairement, à son avis, qu'un libertin ou une femme sans conduite ont plus de probité, d'honneur, de fidélité à leur parole, que les gens se disant chrétiens.

— C'est peu de chose encore que cela! continue un vieux militaire, qui aura attendu fort impatiemment la fin de la harangue du premier orateur. J'ai voyagé, moi qui vous parle, dans les pays les plus catholiques de l'Europe, et, ce que je vais vous dire, je l'ai vu de mes propres yeux. Figurez-vous donc un bandit des montagnes de la

Calabre, qui verse le sang comme de l'eau, et qui ne se soucie pas plus de tuer son homme par derrière, que je ne me soucierais de donner loyalement un coup de sabre, en présence de témoins, à qui m'a offensé. Eh bien ! ce bandit s'agenouille devant toutes les madones qu'il rencontre sur son chemin; il observe exactement toutes les prescriptions de l'Eglise; il se confesse même de temps en temps, et dix assassinats chargent moins sa conscience qu'une seule messe qu'il aura oublié d'entendre le dimanche. »

Je ne suivrai pas le vieux militaire dans son excursion à travers le midi de l'Europe. Mais, à mesure que ses narrations deviennent plus piquantes et plus incisives, un air de satisfaction mal déguisé se répand sur quelques visages, et l'on se retourne vers vous, pauvre avocat de la foi chrétienne, comme pour vous dire : « Vous l'entendez ! Qu'avez-vous à répondre à cela ? Quelle folie de prétendre que le réveil du christianisme nous rendrait meilleurs ! »

Le vétéran n'a pas encore épuisé son recueil d'anecdotes, que déjà un nouvel interlocuteur se saisit de la parole. C'est, je crois, un historien ; du moins, il a lu l'*Essai* de Voltaire sur les mœurs

des nations; peut-être a-t-il feuilleté quelques pages de Gibbon, ce que je n'affirmerai pourtant pas. Il prend un air grave, ainsi qu'il convient à sa science. « Si nous ouvrons, dit-il, les annales des peuples chrétiens depuis quinze cents ans, époque où l'empereur Constantin se rangea sous la bannière du Dieu de la Judée; si nous creusons l'histoire du Bas-Empire, de l'Italie, de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne, nous y trouvons un épouvantable amas de guerres civiles, de persécutions et de meurtres, dûs pour la plupart à des causes religieuses. Dès que les chrétiens furent devenus les plus forts, ils invoquèrent l'appui du pouvoir séculier pour frapper leurs adversaires, et les taches de sang laissées par les martyrs sur les échafauds furent lavées dans le sang des païens et des hérétiques. Vous parlerai-je des milliers de Saxons massacrés par ordre d'un empereur, sur la tête duquel un pape avait posé la couronne d'Occident? Faut-il vous rappeler cette affreuse lutte qui dura des siècles, la lutte des empereurs d'Allemagne contre les pontifes romains? Qui ne connaît les crimes de l'Inquisition, ses horribles cachots, ses vastes auto-da-fé, ses innombrables victimes? Est-il quelqu'un parmi vous qui ne se souvienne

des guerres de religion, de la Saint-Barthélemi et des fureurs de la Ligue? On a calculé que plusieurs millions d'hommes ont péri sur les champs de bataille ou sous la main des bourreaux, dans les querelles soulevées par le christianisme. Et, ne l'oublions pas, dans cette effroyable série d'atrocités, les plus dévots se montrèrent toujours les plus cruels. Combien de noms odieux me reviennent en ce moment : les Borgia, les Torquemada, les Philippe II !.. »

Laissons notre historien étaler à plaisir son érudition, et conclure de tout ce fatras que le christianisme est incapable de moraliser le monde.

Telle est, dans toute sa force, ou plutôt dans toute sa faiblesse, l'objection à laquelle je vais répondre en peu de mots.

Les trois adversaires que l'on vient d'entendre se laissent égarer par une seule et même erreur : ils tiennent pour chrétiens tous ceux qui se disent chrétiens. L'un voit des chrétiens dans tous ceux qui ont quelques formes de piété ; l'autre dans tous les brigands qu'il a rencontrés dans les pays de catholicisme ultramontain ; le troisième accorde avec une égale libéralité un brevet de christianisme à tous les persécuteurs et à tous les scé-

lérats qui figurent dans l'histoire de l'Eglise. Mais ces êtres vils, perfides, traîtres à leur parole, féroces, étaient-ils, sont-ils réellement chrétiens? Cette question, qu'on oublie de s'adresser, est la question fondamentale du débat, la seule qui puisse décider entre nous et nos antagonistes. Etablissez donc, par des preuves claires, que ces hommes sans mœurs et sans pitié sont de vrais membres de l'Eglise chrétienne; si vous ne le prouvez point, et que vous accusiez pourtant l'Evangile d'impuissance morale, vous faites plus que de tomber dans une erreur de raisonnement : vous êtes des calomniateurs, vous mentez sciemment aux hommes et à votre conscience. Que ne pourrait-on pas déshonorer, flétrir, avec votre manière d'argumenter? Donnez-moi l'institution la plus vénérable et la plus sainte, indiquez-moi l'idée la plus belle et la plus haute : à l'aide des mêmes sophismes que vous employez pour avilir la religion chrétienne, je vous montrerai que cette institution et cette idée sont exécrables. Sans contredit, c'est une grande chose que la liberté : l'élite du genre humain l'a cherchée, soutenue, servie; les peuples n'ont jamais cru la payer trop cher. Malheur, dites-vous, à qui ne sentirait pas

dans son cœur l'amour de la liberté ! Et si je vous répondais que l'amour de la liberté est un principe funeste, une source intarissable de crimes et d'horreurs, que les hommes qui veulent être libres sont des monstres ? Vous vous révoltez ; vous criez au blasphème. Pourquoi donc ? N'ai-je pas d'épouvantables récits à vous faire, de hideux tableaux à vous mettre sous les yeux ? N'ai-je pas à vous citer des noms chargés de l'exécration du genre humain ? Ne puis-je pas évoquer ici des milliers de proscrits lâchement égorgés dans leurs maisons, dans les rues ou sur les échafauds, par les amis de la liberté ? Ne vous souvient-il plus de Marius et de Sylla, des triumvirs de Rome et des bourreaux de la Convention ?

Vous m'empêchez de poursuivre ; vous répliquez avec indignation que les auteurs de ces assassinats n'étaient pas des amis de la liberté. — Ils le disaient pourtant ! — Eh ! suffit-il de le dire ? Leurs actions n'ont-elles pas démenti leurs paroles ? Accuserez-vous la liberté des crimes de ceux qui le prostituaient, ce nom sacré, à leurs viles passions ? Quelle ignorance ou quelle mauvaise foi ! — A la bonne heure ! Vous savez bien distinguer maintenant entre les vrais amis de la

liberté et ceux qui ne le sont pas, entre la chose et le nom, entre les actions et les discours, entre les réalités et les apparences ; je vous en félicite et partage entièrement votre avis. Mais d'où vient, je vous le demande, que vous ne faites pas la même distinction pour le christianisme? Est-il loyal d'employer deux poids et deux mesures, de changer de logique en changeant de question, et de combattre la foi chrétienne par des arguments qui vous paraissent ineptes quand il s'agit de la liberté ?

C'est aussi une noble et généreuse conviction que celle qui croit au progrès du genre humain, à sa marche graduelle dans l'affranchissement des classes inférieures, dans le perfectionnement des sciences et des lois. Combien d'individus, cependant, qui se disent hommes de progrès, hommes d'avenir, et qui se livrent aux plus abjectes passions, aux excès les plus coupables! Dois-je en conclure que l'idée du progrès est une opinion fausse et vaine, que la foi au perfectionnement de l'humanité n'est qu'une chimère, une sorte de superstition politique, ou un masque dont se couvre l'hypocrisie pour assouvir son égoïsme? Non, sans doute ; vous réclameriez avec énergie contre une

pareille conclusion; vous refusez d'admettre parmi les véritables hommes de progrès ceux qui ne se distinguent des hommes du passé que par leur corruption. Fort bien; mais ce qui vous semble juste dans un débat politique, cesse-t-il d'être juste dans une question religieuse? Et si l'on doit séparer le vrai du faux, la chose du nom, quand il s'agit de la doctrine du progrès, ne le doit-on pas faire également quand il s'agit de la religion chrétienne?

Rien n'est plus commode que de juger d'une idée, d'une école, d'une religion, par les hommes qui s'en déclarent les sectateurs; mais aussi rien n'est moins concluant. Eussiez-vous encore vingt fois plus de faits scandaleux, de crimes atroces, de meurtres, de guerres sanglantes à reprocher aux hommes que vous nommez chrétiens, quelle conséquence logique en pourriez-vous tirer contre le christianisme lui-même? Vous réussiriez seulement à établir qu'il y a eu, dans tous les temps et chez tous les peuples, beaucoup de faux chrétiens, de gens superstitieux ou fanatiques, de méprisables intrigants qui se sont enveloppés des dehors de la foi pour tromper les hommes, et, s'il était possible, leur propre conscience. Or, qui vous con-

teste cela? Ce ne sont point les défenseurs de l'Evangile, à coup sûr. Notre divin Maître n'a pas craint de démasquer, en face de toute la Judée, les hypocrites de son siècle, qui paraissaient blancs au dehors, mais qui étaient pleins de rapine, d'intempérance et de corruption au dedans; le plâtre tombait du visage des Pharisiens, et leurs traits apparaissaient dans leur hideuse nudité. A l'exemple du Maître, les disciples ne reculeront pas devant une tâche pénible, mais nécessaire. Adversaires de la foi, nous le proclamerons à voix aussi haute que la vôtre : il y a un nombre immense d'êtres vicieux, dépravés, profondément corrompus parmi ceux qui portent le nom de chrétiens; quelquefois même, hélas! parmi ceux qui semblent avoir de la piété, qui fréquentent les assemblées religieuses, qui ne négligent aucune des formes extérieures de l'Eglise. Mais nous nous gardons bien de confondre avec le christianisme les hypocrites qui le déshonorent, ou les violents qui le défigurent; nous distinguons entre la doctrine et ceux qui prétendent l'enseigner ou la recevoir, tandis qu'ils la foulent aux pieds; nous faisons pour l'Evangile ce que vous faites vous-mêmes pour les écoles des philosophes, pour les

partis politiques, pour tout ce qui est matière d'opinion. Est-ce trop attendre de votre probité que de vouloir être jugé par vous comme vous désirez être jugés par vos adversaires? Point de faveur, point de privilége pour la religion chrétienne : elle n'en a pas besoin; mais équité, mais justice! Justice au nom des maximes d'honneur et de conscience que vous invoquez sans cesse!

Il s'offre ici encore une question importante à examiner.

Pourquoi, à toutes les époques, parmi ceux qui portent le nom de chrétiens, s'est-il trouvé si peu de véritables chrétiens? Ne peut-on pas tirer de ce fait une conséquence défavorable au christianisme lui-même? Et n'est-il pas naturel de supposer que, là où il y a tant de chrétiens indignes, la religion autorise ou du moins tolère ce trafic des choses sacrées?

Que telle ou telle Eglise ait donné lieu à cette accusation, qu'elle se soit contentée des formes, qu'elle ait attaché un grand prix aux dehors de la foi, et une valeur comparativement médiocre à la conversion opérée par le Saint-Esprit; que les membres de cette Eglise aient été conduits à penser qu'il suffisait d'accomplir les rites extérieurs,

et qu'ils étaient assez religieux pourvu qu'ils ne manquassent point aux prescriptions cérémonielles, — c'est ce que je m'abstiendrai de discuter. Mais ce qui importe beaucoup, c'est de prouver que le christianisme, loin d'autoriser en aucune manière cette substitution des apparences aux réalités, la combat par les plus énergiques avertissements.

Pour obtenir sur ce point une entière certitude, qu'on ouvre la Bible, et l'on verra que la Bible tout entière est une solennelle protestation contre l'hypocrisie, contre le pharisaïsme, contre tout ce qui tend à remplacer la foi réelle par le simulacre de la foi. Dans l'Ancien Testament, Dieu déclare, à plusieurs reprises, que c'est au cœur qu'il regarde, qu'on l'honore en vain en ne s'approchant de lui que des lèvres. Dans le Nouveau Testament, les récits des Evangélistes nous montrent que Jésus-Christ n'a cessé de combattre la fausse piété des Pharisiens, et qu'il a annoncé les plus terribles châtiments à ceux qui nettoient les dehors tandis qu'au dedans ils sont pleins de rapine et d'intempérance.

Il faut donc absoudre l'Evangile de tout accommodement avec le pharisaïsme qui a régné et rè-

gne encore dans les communions chrétiennes. L'Evangile ne transige pas sur ce vice, même dans les conséquences les plus éloignées ou les plus invisibles à l'œil humain ; il n'accepte l'hypocrisie sous aucun prétexte, dans aucun sens quelconque ; il ne laisse jamais supposer que le formalisme puisse avoir le moindre mérite devant Dieu ; au contraire, il le poursuit dans ses derniers retranchements, il le frappe de toute la puissance de sa parole et de ses menaces. Jésus-Christ, si doux, si humble de cœur, ainsi qu'il le dit lui-même, lui qui trouvait des consolations pour les plus grands pécheurs et qui ne repoussait ni les péagers ni les femmes de mauvaise vie, Jésus-Christ attaque les Pharisiens, et seulement les Pharisiens, c'est-à-dire les hypocrites de son temps, avec la plus profonde indignation ; il prononce contre eux surtout ce mot si terrible dans sa bouche : « Malheur ! malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! »

Si tant d'hypocrites ont déshonoré l'Eglise chrétienne dont ils prétendaient faire partie, s'ils ont pris le manteau de l'Evangile pour s'en couvrir, malgré les déclarations les plus positives de la Bible, on explique aisément ce fait par l'igno-

rance des uns et par l'intérêt des autres. N'enfermons pas tous les faux chrétiens dans la même catégorie; la justice ordonne de les séparer en deux classes. Plusieurs, la plupart peut-être, aux époques où l'Eglise était couverte d'épaisses ténèbres, se sont arrêtés aux formes sans se douter qu'il y eût quelque chose au delà. Leurs guides spirituels, dont quelques-uns étaient séduits eux-mêmes par l'erreur commune, ne leur avaient appris qu'à remplir les prescriptions ecclésiastiques, et, en suivant cette voie, ils croyaient plaire à Dieu. Il est résulté de là que les cérémonies ont usurpé la place de la piété, et que la flamme de la vie chrétienne a été comme ensevelie sous les cendres des rites extérieurs. On rencontre, dans certains pays, beaucoup de dévots qui n'ont qu'une dévotion apparente, qui joignent les honteux priviléges de l'immoralité ou du crime au vénérable titre de chrétien, parce que l'ignorance, en matière de religion, est là généralement répandue, parce qu'on ne lit pas la Bible, et que des commandements d'hommes sont mieux écoutés que les commandements de Dieu.

D'autres ont été faux chrétiens par calcul, ont réclamé le nom sans avoir la chose, conservé le

titre sans pratiquer les devoirs qui y sont attachés; ils n'y voyaient qu'un moyen de fortune, de réputation ou de puissance. Dans les premiers siècles de l'Eglise, cette espèce d'hypocrisie était fort rare; les égoïstes et les ambitieux ne se hâtaient point de courber le genou devant la croix de Christ, quand il n'y avait qu'un pas de cette croix à l'échafaud. Mais, dès que Constantin eut revêtu l'Evangile de la pourpre impériale, et que les distinctions, les honneurs, les charges publiques furent accordées à ceux qui faisaient profession de croire au Sauveur, le nombre de ces faux chrétiens dut prodigieusement s'accroître. La religion devint une route commode pour arriver au terme que l'on voulait atteindre; le monde se rua sur l'Eglise et l'envahit, non en cessant d'être le monde, mais en transformant l'Eglise elle-même à son image. Dès lors, il ne faut plus demander : Pourquoi tant de faux chrétiens parmi ceux qui portent le nom de chrétiens? Car cette question n'est pas autre que celle-ci : Pourquoi voit-on parmi les hommes tant d'égoïstes, d'ambitieux, d'intrigants, d'avares? La réponse à cette question est dans la nature humaine, telle que le péché l'a faite; elle est dans votre cœur et dans le

mien. Certes, le christianisme n'est pas responsable des mauvais penchants de notre nature déchue, car il les condamne alors même qu'il ne les corrige pas.

En résumé, que l'on prenne un à un tous les faux chrétiens dont on relève la conduite pour s'en faire une arme contre l'Evangile, et l'on se convaincra que l'ignorance explique l'hypocrisie des uns et l'égoïsme celle des autres. Au-dessus de ces deux causes de pharisaïsme, la Parole de Dieu en indique la cause première, savoir l'éloignement de la créature humaine pour son Créateur. L'homme n'aime pas Dieu ; il n'aime que le monde. Aussi longtemps qu'il n'a pas été changé par l'influence de l'Esprit-Saint, il se détourne avec une secrète répugnance de l'Etre infiniment parfait : ses inclinations dépravées lui font haïr la sainteté de la loi. Cependant il éprouve le besoin de se rattacher à Celui que le sentiment intime lui révèle, et de préserver son avenir du jugement qu'il redoute. Placé entre ces deux forces contraires, quelle voie choisit-il ? L'homme donne à Dieu tout ce qu'il peut lui donner sans trop d'efforts ; il lui donne des cérémonies, des pratiques, des formes ; il lui donnera, s'il est nécessaire, du sang, et

même son propre sang; mais l'amour, mais l'obéissance, mais la communion avec Dieu, il n'y consent que lorsque son cœur naturel a été remplacé par un cœur nouveau.

RAROTONGA.

Le missionnaire Williams, établi depuis quelques années dans l'île de Raïatéa (groupe des *Navigateurs*), où son ministère était abondamment béni, avait quelquefois entendu nommer celle de Rarotonga. Cette île ne se trouvait sur aucune carte; Cook et ses successeurs ne la mentionnaient point, mais Williams ne pouvait douter de son existence, et se sentait un secret désir de la découvrir lui-même.

Un jour, la tempête jette demi-morts sur la côte deux pauvres naufragés. C'étaient des insulaires de Rarotonga. Williams vit là un appel de Dieu, et, après de longs mois de correspondance, pendant lesquels ces hommes apprirent la langue de Raïatéa et devinrent chrétiens, il obtint enfin de Botany-Bay un navire pour aller à la recherche de Rarotonga.

Effrayés par la réputation de férocité des insulaires, ses amis cherchèrent vainement à le détourner de ce dessein. Il partit accompagné de quelques Raïatéens, qui s'étaient offerts avec leurs familles pour évangéliser la nouvelle contrée. La navigation fut longue et périlleuse. Les deux Rarotongs donnaient de leur mieux des indications d'après les étoiles ; mais l'île semblait s'échapper, comme ces terres enchantées des Mille et une Nuits. Le capitaine du navire ne dissimulait plus son impatience.

Qui n'a lu ou entendu le récit des derniers jours si dramatiques de la traversée de Colomb? L'équipage découragé se révolte. Colomb demande encore trois jours. Son œil d'aigle plonge sans cesse dans l'espace.... Les trois jours sont finis. Tout à coup, au travers de la brume du matin, apparaît la côte de San-Salvador.

Williams aussi, sûr d'atteindre une fois cette île mystérieuse, suppliait le capitaine de ne pas se laisser décourager; mais les jours succèdent aux jours, les nuits aux nuits, et point de Rarotonga ! Le dernier, le tout dernier répit qu'il avait obtenu allait être écoulé, lorsque l'épaisse vapeur qui bornait la vue se dissipe comme par enchante-

ment. « Rarotonga ! Rarotonga ! » s'écrient les deux hommes, car ils reconnaissent leur patrie. Et l'île, d'un ravissant aspect, s'étalait aux regards avides.

Hélas ! la joie de Williams fut courte. Les abominables traitements que subirent les Raïatéens et leurs femmes, sitôt qu'ils eurent touché le rivage, l'obligea à les reprendre à bord, et à tourner sa proue vers l'occident. Il repartait, le deuil dans l'âme, quand l'un de ces hommes, Papeiha, lui déclare qu'il ne peut se décider à renoncer ainsi à l'entreprise, qu'il se sent pressé de se dévouer pour ces pauvres aveugles. Les deux Rarotongs chrétiens seront son appui, et le Dieu de Jacob sa haute retraite. Embrassant Williams, peut-être pour la dernière fois, il se fait descendre dans un canot, et le navire s'éloigne ramenant vers Raïatéa nos voyageurs attristés.

Je pourrais maintenant suivre Williams, et rapporter quelques traits touchants de cette vie si dévouée, si bénie ; mais je ne veux pas, dans ce récit, sortir de Rarotonga. Nous allons donc voir ce qui advint du courageux Papeiha, et les commencements de cette mission qui devait plus tard combler de gratitude le cœur de Williams.

Entouré, menacé, Papeiha fut conduit avec violence vers la demeure du chef le plus voisin. Celui-ci, après s'être exactement informé de l'objet de sa visite, ordonna, contre toute attente, qu'il ne lui fût fait aucun mal. Notre ami commença simplement à tenir, matin et soir, un culte domestique avec les Rarotongs convertis. Au bout de huit jours, vingt personnes s'étaient déjà jointes à eux, et, dans le nombre, le fils même du roi. Les progrès furent tellement rapides que, six mois après, se passa la scène suivante, qui s'est renouvelée à peu près de la même manière dans toutes les îles de cet archipel.

Un prêtre vint à Papeiha, tenant par la main son jeune fils, âgé de dix ans. Il était, dit-il, décidé à brûler l'idole qu'il avait jusque-là servie, mais il voulait auparavant mettre son enfant en sûreté sous la protection du Dieu de Papeiha ; il redoutait le courroux du sien sur le pauvre innocent. Le lendemain matin, il revenait courbé sous le faix d'une monstrueuse idole, et suivi d'une cohue qui lui prodiguait les épithètes qu'à Rarotonga, comme ailleurs, on donne aux hommes indépendants qui osent attaquer un préjugé universel.

Muni d'une scie, Papeiha se mit en devoir de séparer le monstre en plusieurs morceaux. Au premier coup, la foule effrayée s'enfuit de tous côtés, et les nouveaux convertis avec elle. Mais, voyant que rien d'extraordinaire n'advenait, ils revinrent peu à peu, et une multitude immense entourait Papeiha lorsqu'il livra aux flammes la divinité mutilée.

Ayant pris ensuite quelques bananes, il les fit rôtir sur les charbons, et en mangea avec le prêtre. Le peuple regardait plein d'anxiété, et aurait mieux aimé mourir de faim que de goûter d'une telle nourriture. Cependant, comme les Maltais avec Paul piqué par une vipère, « lorsqu'ils eurent longtemps attendu, et qu'ils eurent vu qu'il ne leur en arrivait aucun mal, ils changèrent de langage. » La contagion gagna, et, l'impuissance des idoles une fois constatée, chacun voulait brûler la sienne. Papeiha les engagea à garder les plus remarquables pour les offrir à Williams.

Deux ans en effet étaient à peine écoulés, que le missionnaire revenait. Il revenait plein d'espoir. Il avait senti en son cœur comme une assurance que ses prières pour Rarotonga étaient exaucées. Les naturels, dès qu'ils eurent appris son arrivée,

vinrent en foule déposer leurs idoles à ses pieds. Williams en expédia plus tard une partie aux musées d'Angleterre ; malheureusement, les douaniers craignirent que ces étranges figures ne recélassent de la contrebande, et elles sortirent de leurs mains fort maltraitées.

Vous comprenez le bonheur du missionnaire en voyant réalisées ses espérances sur cette île, île vraiment privilégiée, puisque les premiers chrétiens qu'elle a connus lui ont apporté, non pas l'esclavage, non pas des liqueurs enivrantes, mais l'Evangile, mais la bonne nouvelle du salut, mais les eaux jaillissantes en vie éternelle.

Williams fut ému de l'accueil des Rarotongs. Chacun venait lui serrer cordialement la main à la manière anglaise. Ils font grand cas de ce témoignage d'amitié ; mais ils s'en acquittent avec une telle vigueur, qu'à la fin du jour le pauvre Williams ne pouvait plus remuer le bras. Ai-je besoin d'ajouter qu'il n'eût pas donné pour beaucoup cette douleur passagère ?

Tout lui plaisait tellement à Rarotonga, qu'il résolut de s'y établir pour plusieurs mois avec sa femme et ses enfants. Il eut bientôt construit une maison dans le goût de celle de Raïatéa. J'en ai

sous les yeux le dessin ; c'est un charmant *cottage*, tel qu'on en voit répandus dans les vastes campagnes d'Angleterre. Les Rarotongs s'empressèrent d'imiter cette construction. Williams leur enseignait à se procurer de la chaux en calcinant le corail, et il savait, pour peindre les parois, tirer diverses couleurs des coquillages et des végétaux. D'une obligeance infatigable, il était toujours prêt à venir à leur aide en toutes choses. Avec lui, ce n'était jamais « Allez ! » mais « Allons ! » Communicatif, bon, serein, il appelait leur confiance, il avait toujours du temps pour répondre à leurs questions et combattre leurs préjugés. Pendant qu'il faisait, pour les instruire, le maçon ou le charpentier, ses lèvres, également actives, leur donnaient de plus précieux enseignements. Le soir, une foule remplissait sa maison, souvent jusqu'après minuit, ne se lassant pas de l'entendre. Son débit avait un charme auquel ces Rarotongs se montraient fort sensibles. Dans ses lettres, Williams plaisante sur ses grands et petits *levers*, honorés quelquefois par plus de cent visiteurs. Il exigeait qu'on y vînt en habit de cour, c'est-à-dire vêtu un peu autrement que d'une couche d'ocre et d'huile, et c'était encore une leçon de civilisation.

Au milieu de cette ravissante nature, de ce peuple rendu par le christianisme singulièrement aimable, Williams jouissait profondément. Une route ombragée de palmiers, d'arbres à pain, faisait, en suivant la mer, le tour de l'île. Les maisons, bâties à quelques toises en arrière, communiquaient chacune avec le chemin par un joli sentier que son épaisse verdure protégeait du soleil ardent des tropiques. A l'endroit où le sentier rejoignait la route, se trouvait un banc de pierre rudement taillé, et vénéré des habitants de la maison. Là, le père, l'aïeul, là, tous les ancêtres s'étaient assis. C'était pour eux ce qu'est pour nous le foyer. A la fraîcheur du soir, on voyait les familles, descendant le sentier, venir s'asseoir sur l'antique pierre, pour causer avec les passants des affaires du jour, des nouvelles de ce petit univers. Williams allait volontiers d'un groupe à l'autre, élevant leurs pensées vers le monde invisible.

Cependant le temps s'écoulait, et le vaisseau qui devait venir prendre Williams et sa famille pour les reconduire à Raïatéa, n'arrivait pas. Après plusieurs mois d'attente, Williams, craignant qu'on ne l'eût oublié, conçut l'idée la plus

étrange, et, en apparence la plus inexécutable, celle de construire lui-même un vaisseau. Il n'avait pourtant avec lui qu'une très-petite quantité de fer, à peine ce qu'il fallait pour forger les outils essentiels.

Il fallait commencer par l'indispensable soufflet. Quatre pauvres chèvres, les seules qu'il y eût dans l'île, furent condamnées à fournir leurs peaux. L'une d'elles, cependant, obtint grâce, en faveur d'un peu de lait qu'elle donnait. Le soufflet fut achevé; mais, hélas! lorsque le lendemain Williams vint, plein d'ardeur, continuer son ouvrage, il ne trouva plus de son instrument que le bois inutile. La peau tout entière, jusqu'à la moindre trace, avait disparu sous la dent d'implacables ennemis, contre lesquels sa prévoyance accoutumée lui avait fait défaut. Les rats pullulent à Rarotonga. Leur nombre, leur importunité, dépassent toute idée. Pendant la prière, ils venaient courir sur les mains, sur la tête des gens. Ceux-ci ne s'en inquiétaient pas plus que nous ne faisons des mouches; mais Williams et sa femme ne s'y pouvaient habituer. Aux repas, ils venaient hardiment s'emparer de leur portion, et les naturels, sans se troubler, se contentaient de les saisir par la queue et de les jeter à quelques pas.

Le désappointement de Williams en face de ce désastre se peut aisément concevoir. Il n'y avait plus de chèvres pour lui donner leur peau. Cependant, il ne se découragea point. Songeant qu'une pompe, de la même manière qu'elle fournit de l'eau, doit pouvoir aussi fournir de l'air, il fabriqua avec succès un soufflet sur ce nouveau principe. Son esprit inventif lui fit trouver d'ingénieux équivalents pour les clous, le goudron, les cordages et les voiles. Au bout de trois mois, ce vaisseau, baptisé « le Messager de Paix, » était lancé aux acclamations de tout Rarotonga.

Avant de s'y confier pour un si long voyage, Williams en voulut faire l'essai, et se rendit avec quelques naturels dans une île déjà connue de lui, à soixante lieues au nord.

Le « Messager de Paix » ayant été construit près de sa maison, il en était résulté un grand désordre. Foulé en tous sens, le jardin était devenu une succursale du chantier, et les plus beaux arbres n'existaient plus. Mais à peine le vaisseau avait-il quitté le rivage, que ces braves gens, animés d'une même pensée, se mirent à l'ouvrage pour qu'à son retour leur cher missionnaire trouvât toutes choses en ordre auprès de sa demeure.

Les palissades furent établies. Des arbres fruitiers que, dans cet heureux climat, on peut transplanter tout en fleurs, dessinèrent les allées du jardin. Il n'y eut pas jusqu'au sentier qu'ils pavèrent de corail blanc, y entremêlant, non sans élégance, de petits cailloux noirs.

Lorsqu'après trois mois d'absence il revint avec le *Messager de paix*, Williams fut singulièrement touché de cette aimable attention. Lui aussi avait pensé à rapporter à ses Rarotongs quelque chose d'utile, et, frappé de la perte de son soufflet de forge, il n'avait rien trouvé de mieux que de prendre dans l'île, but de son excursion, une cargaison de chats.

L'introduction de ces animaux, véritable bienfait pour Rarotonga, donna lieu à une singulière affaire. Un chat effarouché avait fui vers les montagnes. Un vieux prêtre, amené tardivement à l'Evangile, s'était décidé ce jour-là à brûler son idole. Craintive dans sa foi, inquiète sur les conséquences d'un tel acte, sa femme ne pouvait trouver le sommeil. Tout à coup elle aperçoit, du côté de la porte, comme deux yeux flamboyants, et entend un gémissement lamentable. « Oh ! s'écrie-t-elle, Tiaki, Tiaki ! qu'as tu fait, Tiaki ! Je

pensais bien qu'il nous en arriverait du mal. Lève-toi et prie ! Regarde là-bas ! » Réveillé en sursaut, Tiaki est frappé de cette même voix étrange, et les yeux de feu le jettent dans la terreur. Le pauvre homme est encore bien novice dans son christianisme ; il ignore comment on s'adresse à Dieu. Il ne sait aucune prière ; mais il a commencé à apprendre à lire. Il se met donc, faute de mieux, à réciter son A B C, et d'une voix si énergique, que le chat, plus effrayé que lui, prend la fuite, laissant ces bonnes gens stupéfaits de l'efficacité de leur prière.

Cependant Williams, toujours plus attaché au peuple de Rarotonga, ne se sentait pas le courage de partir. Une touchante rencontre vint lui montrer combien de trésors cachés il avait encore à découvrir. Un soir, comme il se promenait sur la route animée dont nous avons parlé, il vit venir à lui un pauvre impotent qui se traînait sur ses genoux, et qui s'écria : « Salut, serviteur de Dieu, qui avez apporté la lumière dans ce pays de ténèbres ! » Williams rendit affectueusement son salut à ce malheureux, dont les mains et les pieds étaient en proie à un mal dévorant ; puis il le questionna sur ce qu'il savait de cette lumière

apportée. La précision de ses réponses, sa connaissance de la Bible, surprirent Williams. « Mais, mon brave homme, lui dit-il, d'où savez-vous toutes ces choses? Je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu à la chapelle. » — « C'est vrai; mais, voyez, ma place est ici au bord du chemin, et, quand les gens reviennent du service, je demande à chacun de me raconter quelques mots. L'un me dit un peu plus, l'autre un peu moins; l'un ceci, l'autre cela. Je recueille tous ces débris dans mon cœur; puis, quand je me retrouve seul, j'y réfléchis. Je prie Dieu de les bénir pour moi, et, comme cela, je suis arrivé à connaître un peu l'Evangile. »

Un missionnaire étant enfin venu pour le remplacer, Williams crut d'autant moins devoir retarder son départ que, cette année même, il voulait encore se rendre en Angleterre; le jour en fut définitivement fixé pour le mois suivant.

Dès que cette résolution fut connue, une impression de douleur se répandit dans toute la station. On voyait, vers le soir, les habitants se former en petits groupes, et chanter, d'une voix mélancolique, les stances qu'ils avaient composées sur le départ de leur ami. Une réunion d'adieux

fut tenue à la chapelle. Williams avait souvent été frappé de l'à propos, de l'éloquence naturelle des indigènes; il le fut particulièrement à cette occasion. Quelques-uns cherchaient encore à le retenir. « Paul, disaient-ils, écrivait aux Philippiens : *Je suis pressé des deux côtés. Mon désir tendrait bien à déloger pour être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur; mais il est plus nécessaire pour vous que je demeure en la chair.* Nous comprenons bien, poursuivaient-ils, qu'après une si longue absence tu désires revoir ton pays et tes bien-aimés; mais puisque Paul renonçait volontiers au bonheur d'aller au Ciel, pour faire du bien aux chrétiens de Philippes, ne voudras-tu pas aussi renoncer au plaisir d'aller en Angleterre, pour demeurer avec nous et nous faire du bien? »

— Mais, leur répondit Williams tout ému, vous avez maintenant avec vous M. Sitmann, qui me remplacera. — Oh! s'écria alors un second en citant le passage aux Corinthiens : *Quand nous aurions dix mille maîtres en Christ, nous n'aurions pourtant pas plusieurs pères; car c'est toi qui nous as engendrés en Jésus-Christ par l'Evangile.* »

Au jour fixé, une foule immense encombrait le lieu d'embarquement. Chacun voulait obtenir encore un serrement de main, au moins un regard. Williams dut faire effort pour monter dans le canot prêt à le conduire au vaisseau. Dès qu'il eut quitté le rivage, les Rarotongs commencèrent d'une voix émue leur chant avec ce doux refrain : « Oh ! bien aimés, soyez bénis ! Sur l'eau profonde, oh ! bien aimés, soyez bénis ! »

« La lune, dit Williams, éclairait cette scène. Ce son mélancolique apporté par les eaux, interrompu seulement par le bruit cadencé des rames, et qui venait mourir à nos oreilles, tout cela nous saisit profondément, ma bonne Marie et moi, et nous nous prîmes à pleurer. Mais, en même temps, nos cœurs s'élevaient à Dieu avec gratitude. Ce rivage que nous quittions avec tant de regret, c'était celui qui nous avait repoussés quatre ans auparavant. Ces mêmes hommes dont la voix pénétrait notre cœur, c'étaient ceux qui chantaient alors d'abominables rondes autour de leurs repas de cannibales. »

Revenu d'Angleterre, Williams dut séjourner longtemps à Samoa et à Raïatéa, où son absence s'était fait vivement sentir. Quand tout eut été ra-

mené dans l'ordre, il laissa sa femme et ses enfants, et fit voile vers Rarotonga, son île de prédilection. C'était en 1838. Il fut reçu comme vous pouvez le penser. Le chagrin du départ avait d'avance donné la mesure de la joie du retour. Seulement, chacun le gronda affectueusement de n'avoir pas amené sa famille. Il apportait deux mille exemplaires du Nouveau-Testament, imprimés à Londres en Rarotong. Ils ne l'avaient pas encore possédé dans leur langue; aussi c'étaient des transports de joie. Ils le baisaient, le serraient sur leur cœur. Comme il n'y en avait pas pour tous, Williams n'en accordait point à ceux qui ne savaient pas lire. « Oh ! maître, lui disait-on, c'est vrai, je ne sais pas lire; mais mon fils commence, et je le comprendrai très-bien. » Rien, écrivait Williams, ne saurait, dans nos pays, donner une idée de cette scène. Ajoutons que les Testaments n'étaient pas donnés, mais vendus, au profit des missions, contre des bananes, des noix de coco, de l'huile de palme, etc.

Pendant son premier séjour, lorsque Williams était occupé à la construction du *Messager de Paix*, l'équerre vint à lui manquer. Ramassant une coquille plate, il y trace quelques mots au

charbon, et appelle un jeune ouvrier. — « Tiens, prends ceci, et cours chez Mme Williams. — Et que lui dirai-je? — Rien; la coquille parlera d'elle-même. » A peine Mme Williams y eut-elle jeté les yeux, qu'elle alla prendre l'équerre demandée. Le jeune homme était ébahi. — « Mais, mère, comment as-tu su que c'est de cela que le maître a besoin? — Que veux-tu dire? Ne viens-tu pas de m'apporter cette coquille? — C'est vrai, et j'ai bien écouté, mais je ne lui ai rien entendu dire! — Un jour, mon enfant, tu comprendras ce mystère. Pour le moment, retourne vite vers le maître qui t'attend. » Tout en courant, il élevait en l'air la savante coquille, et criait à tout venant: « La sagesse des Anglais! La sagesse des Anglais! Ils font parler les coquilles! » Williams chercha à lui expliquer la chose; mais c'était encore trop compliqué pour lui. Il suspendit le coquillage à son cou et le porta longtemps, se plaisant à en raconter les merveilles.

Mais, au retour de Williams, les Rarotongs n'en étaient déjà plus là. Il trouva les écoles dans un état florissant, et fréquentées par près de deux mille élèves. Il leur apportait des ardoises, mais en nombre bien insuffisant. Après les avoir exa-

minées, ils se concertèrent entr'eux, et, un beau matin, dix des plus grands se dirigent vers les montagnes. Là, après avoir gravi à une assez grande hauteur, ils détachent avec soin certaines pierres qui se divisaient par lames ; les apportant ensuite au bord de la mer, ils les polissent avec du sable fin. Le suc d'une certaine plante leur donne la couleur voulue. Restaient les crayons ; mais ces braves gens ne demeurèrent pas court. Les piquants d'un oursin leur en tinrent parfaitement bien lieu, surtout quand ils eurent imaginé d'en brûler légèrment la pointe pour l'amollir.

Williams logeait chez le chef Maka, qu'il aimait comme un ancien ami ; il était là l'objet de toutes sortes d'attentions délicates de la part de chacun des membres de la famille. Quand on pense à ce qu'était ce chef peu d'années auparavant, il vaut la peine d'entrer dans les détails. Quelque vulgaires qu'ils puissent paraître, ils montrent à quel point la civilisation avait pénétré à Rarotonga.

Haute de deux étages, la maison de Makea renfermait dix chambres, outre une grande salle d'entrée. « Lits, chaises, tables, tout, écrivait Williams, est de fabrique indigène. Pendant mon séjour là, j'ai été soigné aussi confortablement que

dans une bonne auberge d'Angleterre. J'avais à ma disposition tous les ustensiles de toilette dont nous faisons usage; et lorsque j'avais déposé une paire de bas ou toute autre pièce de vêtement, j'étais sûr de la trouver, le lendemain, lavée, repassée et pliée avec soin. »

Pendant son court séjour à Raratonga, Williams y créa un utile établissement pour lequel il avait reçu des fonds, — un séminaire d'évangélistes et de maîtres d'école indigènes, où ils devaient se former en même temps à nos principaux arts manufacturiers.

Après avoir laissé à M. Sitmann deux nouveaux collègues, Williams repartit au bout de six semaines. Il ne devait plus revoir ces rivages. L'année d'après, le 20 novembre 1839, il expirait sous la massue d'un sauvage d'Erromanga. Mais l'œuvre de l'apôtre de la Polynésie n'a pas péri avec lui. Tous ces archipels, les Samoa, les Tonga, la Société, les Hervey, sont les plus brillants joyaux de la couronne missionnaire de notre siècle. C'est la transformation de ces îles par l'Evangile qui a attiré l'attention des publicistes, et leur a fait, dans des journaux tels que les *Débats* et la *Revue des Deux-Mondes*, rendre un éclatant hommage aux missions évangéliques.

La bénédiction de Dieu a reposé d'une manière particulière sur l'une des dernières institutions de Williams, le séminaire de Rarotonga. Cette île, depuis plusieurs années, est entièrement chrétienne, et les progrès de la civilisation n'y ont pas amené, au moins jusqu'à ce moment, les conséquences fâcheuses signalées souvent dans d'autres contrées.

Un zèle missionnaire extraordinaire s'est emparé de cette population, et les résultats dépassent même de beaucoup ce que nous avons appris à admirer en Wurtemberg. Le nombre des candidats au séminaire est habituellement le double de celui des admissions possibles ; de cette île, d'environ 5,000 âmes, sont déjà sortis plus de deux cents évangélistes, dont plusieurs ont scellé de leur sang leur dévouement à Jésus-Christ.

Les Rarotongs et les Samoains semblent se disputer l'honneur de marcher à l'avant-garde. Ce sont eux qui abordent les îles encore idolâtres, y proclament la bonne nouvelle du salut, y jettent les premières semences de l'Evangile, et fraient ainsi le chemin aux missionnaires que l'Angleterre envoie à leur demande. Quand on apprit le meurtre de Williams, ce furent deux Rarotongs, Vaa et

Na Akatangi, qui voulurent porter la lumière de la vérité à ces pauvres aveugles d'Erromanga. Ils avaient avec eux un Erromang, Mana, qui, à la suite d'un naufrage, avait vécu parmi eux et appris leur langue. Voici quelques extraits d'une lettre écrite dans le temps par Na Akatangi :

« ..... Dès que nous eûmes mis le pied sur le rivage, une multitude nous entoura, avec de grands cris, demandant à Mana qui nous étions et ce que nous venions faire chez eux. — Ils viennent, répondit Mana, vous faire connaître les paroles de la vie éternelle de la part du Dieu qui vit à toujours. — Où est-il, votre Dieu? Montrez-nous votre Dieu ! — Je fis répondre : Dieu est dans les cieux, et la terre est toute remplie de sa gloire. — Mais eux, regardant le ciel et se moquant : Nous ne voyons pas de Dieu de ce côté. » Cependant un chef nous conduisit dans sa maison, et nous donna à manger. Nous bénîmes le Seigneur de cet accueil encourageant. Le soir vint. Nous chantâmes un cantique dans notre langue, et je fis une prière, mais sans fermer les yeux. Je les tenais fixés sur les Erromangs qui avaient peu à peu rempli la maison, et nous entouraient. Mais j'avais tort de craindre. Bientôt tous s'agenouillè-

rent et gardèrent en silence la tête pen
le sol. Quand j'eus fini, ils se relevèrent
sant : « C'est une bonne chose ! » — Alors, prenant courage, nous nous mîmes à leur annoncer la bonne parole de Dieu. Mana interprétait. Ils écoutèrent sans impatience et sans colère. Le lendemain matin, Vaa et moi nous rendîmes grâces de la protection dont Dieu nous avait entourés pendant la nuit. Puis nous retournâmes au navire pour amener notre bagage à terre. »

Sa femme et ses enfants étant tombés gravement malades, Na Akatangi dut quitter Erromanga et se transporter dans l'île de Lifu, dont le climat ne tarda pas à les rétablir. Là, son ami Paoo avait déjà commencé à évangéliser. « Nous travaillâmes ensemble, écrit-il ; nous ouvrîmes des écoles, et nous passâmes nos journées à y enseigner grands et petits. Les grands se réunissaient de bonne heure, et les enfants venaient lorsqu'ils étaient partis. Nous organisâmes aussi, pour l'explication de la Parole de Dieu, dix-sept classes, chacune de trente personnes ; il y en avait neuf pour les hommes, huit pour les femmes. Par qui donc avez-vous été instruits, nous demande-t-on, vous autres gens de Rarotonga, pour avoir

appris tout cela, et tant d'autres choses que vous faites de vos mains ? — Ce sont, répondons-nous, nos pères de l'Angleterre qui nous ont enseigné ces choses. — Alors ils nous demandent s'il ne viendra jamais à Lifu quelqu'un d'Angleterre pour être aussi leur père. Et je réponds que j'espère de la bonté de Dieu que cela leur sera aussi accordé.

» Un jour, je me sentis poussé à visiter une portion de l'île qui s'était fortement opposée à l'Evangile. « Il faut, me dis-je, aller au milieu de ces gens. Si je dois être tué, eh bien ! je serai tué. Si je dois vivre, je vivrai. Dieu veillera sur moi et me protégera. » Quand j'arrivai chez ces sauvages, ils me regardèrent avec des yeux de colère. Je restai parmi eux tout un jour sans que personne osât s'approcher de moi. Le lendemain, il y eut une assemblée générale du peuple pour délibérer si l'on me chasserait du village. Je m'y présentai et leur dis : « Ne me chassez pas ! Il faut que je reste ici au milieu de vous, pour servir de témoin entre Dieu et vous ! » — Non ; non ; allez-vous-en ! Retournez dans votre pays ! — Je ne pense pas devoir m'en aller ; ma compassion envers vous est grande, parce que vous ne connaissez pas le nom de Jésus-Christ.

» Après quelques débats, ils ne dirent plus rien, et je n'eus à souffrir aucune vexation de leur part. Aujourd'hui, dans ce village, le règne de Dieu va croissant. Il y a à peu près quatre-vingts personnes, hommes ou femmes, qui professent être attachées à Jésus-Christ. Je vous envoie l'idole du chef. Ce morceau de pierre était leur Dieu. On mettait devant lui de grandes quantités d'aliments. Ces pauvres gens croyaient qu'ils obtiendraient ainsi de belles récoltes dans leurs champs. Quand la Parole de Dieu sera pleinement établie, j'irai dans quelqu'autre district pour la faire connaître à mes compagnons d'immortalité..... »

Peu de mois après cette lettre, deux missionnaires anglais arrivaient à Lifu. Na Akatangi n'a pas hésité à leur offrir et leur a fait accepter la maison qu'il s'était bâtie ; il s'est mis entièrement sous leur direction.

Si nous avions eu entre les mains des lettres d'autres évangélistes de Rarotonga, nous y aurions vu, sans doute, les mêmes choses que dans celles de Na Akatangi, cet homme de foi, ce frère en Jésus-Christ auquel il serait à souhaiter que ressemblassent beaucoup de ses aînés d'Europe, et

dont nous pouvons bien chercher à nous rappeler le nom.

Dans les admissions au séminaire de Rarotonga, les directeurs donnent la préférence aux candidats mariés. La femme, en effet, participe nécessairement à l'instruction que reçoit son mari, et devient propre à l'aider utilement dans sa tâche.

Le séminaire de Rarotonga ne coûte à la Société de Londres (non plus que celui de Samoa) que l'entretien du bâtiment et le traitement des directeurs. Les élèves se suffisent à eux-mêmes; ils ont chacun un lot de terrain à cultiver, et ce lot passe à leur successeur lorsqu'ils quittent la maison. Ils commencent la journée par y travailler; à huit heures ils se baignent et déjeûnent, puis entrent en classe jusqu'à quatre heures. C'est le moment du second repas (il n'y en a pas d'autres), après lequel ils retournent aux champs jusqu'à la nuit. La soirée s'écoule librement en lectures et causeries. A neuf heures et demie, après le culte en commun, chacun se retire.

C'est à Rarotonga que les choses se passent ainsi. Rarotonga, je le répète en terminant, est une île d'environ 5,000 âmes, inconnue au monde jusqu'en 1830, et qui a eu le rare et insigne bon-

heur d'être découverte, non par le premier navigateur venu, mais par un serviteur du Dieu vivant, un des hommes vraiment grands de notre siècle, John Williams.

J.-L. Micheli.

L'INCRÉDULE ET SON DIEU.

(FRAGMENT.)

Supposons, si l'on veut, et contrairement à ce que je viens de montrer, que l'incrédule parvienne à étouffer toute crainte à l'égard du Dieu de l'Evangile. Je dis encore qu'il n'aura pas la paix devant son tombeau, parce qu'il n'est pas sûr de trouver au-delà le Dieu qu'il imagine.

Ce qui donne, avons-nous vu, à cette vie future, dans laquelle chacun de nous va bientôt entrer, son redoutable caractère, c'est le jugement qui nous y attend et ses conséquences. Pour être sans frayeur devant la sentence divine, il faut avoir, ou une vie sans reproche, ou un juge qui pardonne. Il n'y a pas de moyen terme : le salut doit venir de l'homme ou il doit venir de Dieu.

Est-ce que les incrédules se disent sans reproche? Quelquefois, quand il s'agit de fermer

la bouche aux chrétiens. Il en est même quelques-uns qui, à la faveur d'une profonde ignorance, semblent le dire de bonne foi ; et vous les entendrez peut-être, du sein d'une vie déplorable, connue de tous, parler encore de leur vertu, et se poser même comme meilleurs que les autres. Laissons ces hommes. — Quant aux incrédules raisonnables, pour peu qu'on les presse, ils conviendront volontiers qu'ils sont loin d'être parfaits. Arrêtons-nous là, et demandons-leur comment ils pensent dès lors échapper à la condamnation et mériter le salut.

Ils parleront sans doute, d'abord, d'une balance à établir entre leurs bonnes et leurs mauvaises actions, entre leurs vices et leurs vertus, se faisant ainsi la plus étrange idée de la sainteté et de la justice divines : comme si la vie morale de l'homme responsable devait se solder par *doit et avoir !* Et où prendra-t-il son *avoir*, lui qui *doit* constamment l'obéissance à Dieu ? — Mais passons, leur dirai-je. Avez-vous au moins dressé votre compte, et quel résultat donne-t-il ? Voyons-le. J'aperçois bien de ce côté une longue colonne où s'inscrivent sans relâche, dès votre jeunesse, des oublis de Dieu, des né-

gligences du devoir, des sentiments et des actes contraires à la loi morale, et où je lis sans cesse : égoïsme, orgueil, mensonge, impureté ; mais montrez-moi maintenant la liste de vos vertus, de vos sacrifices, de vos dévouements à votre Dieu et à vos semblables, en un mot, de tout ce qui doit compenser, selon vous, la longue série des péchés de votre vie. Hélas ! quel solde est le vôtre !...

Devant un tel résultat, l'incrédule consciencieux se rejettera peut-être sur le changement qu'il compte faire subir à son cœur et à sa vie avant de mourir. Comment ce changement pourrait-il le sauver, et sur quoi fonde-t-il cette opinion, que quelques années de sainteté supposée doivent effacer plusieurs années de péchés effectifs, c'est ce qu'il serait, je crois, fort embarrassé de dire. Mais je n'insisterai pas sur ce point avec lui, car cette conversion dont il parle a un autre défaut : c'est qu'elle est toujours future, jamais présente.... En attendant, les années marchent, sa vie s'écoule, et, les approches de la mort le trouvant toujours le même, il faut bien qu'il reconnaisse enfin que ce n'est pas sur sa vertu qu'il peut s'appuyer pour échapper à la condamnation.

— Au fond, ce n'est pas là, en effet, qu'est le véritable recours de l'incrédule raisonnable. La vertu de l'homme, c'est bon pour en parler; elle figure très-bien dans les livres, elle y fournit des pages belles et fières; mais, quand il s'agit sérieusement de son avenir éternel et qu'on se trouve en face de soi-même et du tombeau, on sent bien alors que c'est de Dieu seul que le salut peut venir. Mais l'on y compte. — Pourquoi? — Ne le savez-vous pas? A cause de sa grande bonté!

Ici j'entends tous les philosophes, les incrédules et les déistes me dire : « Eh bien, oui, « cela est vrai : notre confiance et notre paix sont « fondées sur ce que notre Dieu est bon. Notre « Dieu, il ne ressemble pas au vôtre! Notre « Dieu, il n'est pas dur, exigeant, sans pitié, con- « damnant toute faiblesse, prescrivant des de- « voirs impossibles; et après avoir entouré « l'homme de tentations de tout genre, il ne « vient pas le menacer de peines épouvantables « pour quelques erreurs, quelques fautes qu'il « aura commises, pour quelques plaisirs qu'il « se sera donnés dans cette courte et misérable « vie! »

Je comprends : c'est un Dieu philosophe et qui ne regarde pas de très-près à la morale. Soit. Mais enfin il y a des bornes, je suppose, à sa tolérance ? Vous n'entendez pas sans doute qu'il supportera tous les désordres, tous les crimes même, et que les hommes, quoi qu'ils fassent, seront traités tous de la même manière par lui ? Si cela était, il n'y aurait donc ni vice ni vertu pour votre Dieu ! Non, ce n'est pas là votre idée, je le sais. Mais, puisqu'il y a pour lui aussi des limites, où sont-elles, de grâce ? car il est important de le savoir. Voyons, consultez-vous, réunissez les avis, faites-nous connaître ce qui ne sera pas puni, ce qui (quoique mal en soi) n'entraînera pourtant pas la damnation dans le ciel. Ecoutons.

« Mille petites choses ; de l'orgueil,... de l'a-
« varice,... la dissipation,... le mensonge... » —
Est-ce tout ? — « Quelques *finesses* dans le com-
« merce ou les affaires... quelques relations (mau-
« vaises sans doute !) mais où l'entraînement des
« sens... » — J'entends, c'est de l'adultère dont vous voulez parler ? Il y a le meurtre encore ! Car vous ne damnez pas, j'imagine, pour un duel, ou un mouvement de colère, ou un entraî-

nement politique?... Avez-vous fini? Avez-vous assez façonné votre Dieu suivant votre caprice, et peut-être suivant les plaies secrètes de votre conscience? Est-il bien tel enfin qu'il le faut pour que l'avenir soit sans menaces pour vous? Eh bien, il ne reste plus qu'à répondre à une seule question sur votre Dieu : D'où savez-vous qu'il est ainsi? Vous l'a-t-il dit?... — Ah! voilà, voilà par où pèchent tous vos systèmes : c'est que vous en êtes seuls les auteurs, c'est qu'ils viennent de vous et non du ciel. Vous vous créez un Dieu, vous le formez et le déformez à votre idée; puis, lançant dans l'espace cette docile image de vous-mêmes, vous lui criez : Sois notre Dieu secourable! Vous vous appuyez sur votre ombre pour ne pas tomber!...

Certes, il est un Dieu pour le philosophe et l'incrédule; mais c'est *un Dieu inconnu*[1], qui ne parle pas, qui cache ses desseins à sa créature. Doit-il inspirer l'amour ou l'épouvante, c'est un problème. Ignorez-vous que vos devanciers, dont plusieurs vous surpassaient en génie, ont cru qu'il prenait le sang des hommes en paiement? Qui vous a dit que cela n'est pas? Vous rappelez ses

1. Actes XVII, 23.

bienfaits dans la nature, ses fleurs, ses fruits et ses moissons ; mais il y a aussi ses tempêtes, ses bouleversements, ses fléaux, ses ravages parmi les hommes ; et nul de vous ne peut affirmer qu'en traversant le tombeau, il ne rencontrera pas devant lui un Être terrible, impitoyable. — Mais c'est un Dieu juste, un Dieu saint, dites-vous. — Alors vous vous condamnez vous-mêmes, et cette morale dont vous parliez tout à l'heure, ce n'est pas la sienne, c'est la vôtre. Oui, un voile couvre souvent à nos yeux la bonté du Dieu de la nature ; mais sa sainteté, sa redoutable justice, voilà ce que vous ne pouvez arracher du fond de votre conscience, et ainsi, la frayeur de ses jugements, voilà votre inévitable partage en face de la mort.

C'est aussi le vôtre, répondra l'incrédulité. Vous n'êtes que des pécheurs comme nous, et, devant la Justice divine, qu'avez-vous donc de plus que nous ? — Je vais vous le dire : UN SAUVEUR. *Christ est mort, lui juste, pour nous injustes, afin qu'aucun de ceux qui croient en lui ne périsse, mais qu'ils aient tous la vie éternelle*[1]. C'est Dieu qui me l'a dit, et c'est assez pour que,

1. 1 Pierre, III, 18. Jean, III, 14, 15, etc.

malgré mes misères, je demeure en paix devant la mort.

Oui, je puis me sentir un misérable pécheur; je puis m'avancer vers ma fin honteux de moi-même, tout chargé du souvenir de mes résolutions vaines, de mes rechutes, de mes faiblesses et de mes fautes; et cependant, je le sais, couché sur le bord du sépulcre, j'élèverai encore avec confiance ma tête et ma voix vers le ciel; je crierai à mon Dieu, je le sommerai de ses promesses, je me couvrirai du sang de la croix.... et c'est avec paix que j'entrerai dans l'éternité, parce que *mon Rédempteur est vivant*[1] et qu'il ne m'abandonnera jamais!

J. Martin, pasteur.

1. Job, xix, 25.

LE PROFESSEUR CELLÉRIER.

La paroisse de Satigny, dont le nom est intimement lié avec celui de Cellérier, fait partie d'un district célèbre d'ancienne date dans l'histoire du territoire genevois, sous le nom de *Mandement*. Du temps où les chemins de fer ne sillonnaient pas notre pays, elle paraissait d'un accès difficile vu la distance. Ce n'était guère de ce côté que les voyageurs avides des beautés de la nature ou les promeneurs endimanchés songeaient à diriger leurs pas. Satigny n'offre en effet que des beautés agrestes; bien qu'on y ait, d'une part, la vue lointaine de la chaîne des Alpes, de l'autre, la vue rapprochée des flancs dénudés du Jura français, on y trouve moins d'aliments à la contemplation et à l'admiration que sur les rives fastueuses du lac de Genève. On y respire, en revanche, plus à l'aise la paix, le calme de la vie des champs : les riches

villas feraient disparate avec la simplicité et le pittoresque du paysage ; les pentes successives par lesquelles le côteau de Satigny s'abaisse jusqu'aux rives encaissées du Rhône ne se parent en été que des teintes uniformes propres aux pays de vignobles. Cinq hameaux florissants composent la paroisse de Satigny, et se détachent en plaques blanchâtres sur les ondulations du terrain, conservant chacun une physionomie particulière qui se retrouve dans le caractère des habitants. Ce fut dans ce paisible séjour, au milieu de ces sites riants, que naquit, le 12 décembre 1785, le digne chrétien dont l'Eglise de Genève déplore la perte.

Son père, le premier qui ait illustré le nom de Cellérier, et cela à son corps défendant en digne devancier d'un fils ennemi de toute bruyante renommée, son père, dis-je, dirigeait et édifiait les paroissiens de Satigny depuis deux ans. C'était le temps de ses débuts dans le ministère : le public, toujours à l'affût de noms nouveaux, n'avait pas encore découvert dans sa modeste retraite l'humble apôtre des champs. Aussi put-il, à côté de ses fonctions pastorales, surveiller pendant les quinze premières années l'éducation de son fils. Celui-ci ne quitta l'école tutélaire du presbytère qu'en

1800, lorsqu'il eut atteint l'âge ordinairement voué à de solides études. On se souvient d'avoir vu arriver aux auditoires de Genève le jeune Cellérier, en costume de campagnard, peu rompu aux mœurs policées des villes. Des indices précoces dénotèrent chez lui une vocation pour le saint ministère; son père lui avait ouvert une voie dans laquelle il semblait qu'il n'eût qu'à marcher, en obéissant à l'impulsion reçue. Les temps étaient durs; on était au plus fort des guerres détestées de l'empire; on n'avait ni loisirs ni souci pour les recherches savantes. Aussi les études théologiques, à Genève comme dans toute l'Europe, avaient souffert de la rigueur des temps. Un discours inaugural que M. Cellérier adressa plus tard à ses étudiants, lors de sa nomination à une chaire de professeur, fait connaître avec évidence les déficits qui s'étaient glissés dans l'organisation des études, probablement sous l'empire du découragement national et sous le contre-coup des profondes perturbations sociales causées par la révolution française.

L'école où le jeune Cellérier recueillit ses plus pures impressions et goûta les plus douces joies de la piété fut celle du toit paternel. Sati-

gny était le lieu béni où il se consolait des sécheresses de l'enseignement, où il venait retremper son courage et sa foi. Ses études terminées, il fut convenu que, pour utiliser les années de stage par lesquelles les ministres consacrés doivent passer avant d'aspirer au pastorat, et en outre par ménagement pour sa santé naturellement délicate, M. Cellérier accepterait des fonctions d'instituteur dans une famille suisse; il visita en cette qualité le nord et le centre de l'Italie, dans le cours de l'année 1813. Notons en passant que ce voyage fut à peu près le seul que M. Cellérier se soit jamais accordé; bien des années devaient s'écouler avant qu'il vît, je ne dis pas Paris, le centre de tant de rêves, mais, ce qui paraît plus étrange, Chamonix et ses splendeurs, situé aux portes de Genève. Je ne sais si l'influence de sa première éducation, jointe à des considérations de santé, ne se faisait point sentir dans cette répugnance au édplacement et dans cet amour excessif du chez soi, auquel nous le verrons revenir de plus en plus, à mesure qu'il avance dans sa carrière. Ces habitudes sédentaires pourraient-elles expliquer, en quelque mesure, l'intérêt secondaire qu'il portait aux mouvements religieux ou théologiques

dont quelques-unes des Eglises étrangères étaient le théâtre? S'il goûtait et comprenait le monde théologique de l'Allemagne, il n'en était pas tout à fait de même de la vie religieuse de ce pays, qu'il identifiait trop avec les destinées de certaines personnalités marquantes et dont les courants populaires lui échappaient; bien moins encore se rendait-il compte de l'énergie, de l'activité et de la puissance de foi déployées par les chrétiens d'Angleterre et d'Amérique. C'était à quelques faits égrenés, plutôt qu'aux productions religieuses des meilleures plumes de ces pays et qu'aux œuvres missionnaires entreprises par leurs chrétiens d'élite, qu'il jugeait de la vitalité ou des dissensions intestines de leurs Eglises. Peut-être se laissait-il trop dominer par ses préventions de citoyen genevois et de professeur genevois; il ignorait, comme beaucoup d'autres à cette époque, que les écrivains religieux de l'Angleterre systématiquement hostiles aux Eglises non confessionnelles, ne représentaient qu'une fraction de l'opinion chrétienne de ce pays. Un séjour de quelque durée à l'étranger, des absences plus fréquentes auraient sans doute élargi l'horizon de cet esprit naturellement si ouvert et de ce cœur si sympathique.

M. Cellérier était beaucoup plus qu'on ne se le figurait au dehors l'homme de la solitude, du cabinet, le chrétien de sentiment que les dissensions et les luttes faisaient souffrir; un instinct particulier le portait à se dérober au souffle orageux du dehors pour se replier en lui-même et saisir sur le vif de sa propre personne les vraies manifestations de la piété.

Je reviens à sa jeunesse. Bientôt de retour au pays où l'appelaient la sollicitude de son père et la douce tendresse de sa mère, M. Cellérier fit d'une chaire de professeur l'objet de ses visées. Il sentait que les études étaient à relever ; il discernait l'excessive importance qu'il y avait à placer à l'entrée de la carrière pastorale un enseignement solide et sérieux. D'autre part, la prédication, les fatigues du ministère semblaient dépasser ses forces, et il trouvait dans les conseils, dans les encouragements particuliers de sa mère, un écho de ses propres vœux. Cependant il s'en fallut de très-peu que le jeune candidat au professorat ne vît ses prétentions ajournées et ses plans d'avenir modifiés par la volonté divine. Le père avait atteint sa trentième année de pastorat, et succombait sous la fatigue additionnelle que lui causait une seconde

paroisse toute volontaire qu'il s'était formée à la ville par ses prédications et par l'autorité de sa vie chrétienne. Sans être un des champions avoués du réveil et sans en épouser tous les intérêts, M. Cellérier le père était, dans son Eglise, le représentant le plus distingué de l'antique doctrine évangélique qui avait fait la gloire de Genève. Aussi les cœurs travaillés de besoins profonds s'adressaient-ils à lui; nul ne possédait plus que lui les dons propres au médecin des âmes : correspondances, confidences, conseils, c'était un surcroît de travaux qui menaçait de l'accabler. Devait-il se séparer d'une paroisse à laquelle tant de liens d'affection le rattachaient? Ce parti coûtait trop à sa sensibilité. Son fils, témoin et confident de ses perplexités, justement inquiet de l'affaiblissement d'une santé si précieuse, le pressait d'accepter ses services et de conserver le titre de pasteur, tout en se déchargeant sur de plus jeunes épaules des soins les plus ardus. Mais le pasteur de Satigny résistait; il savait que, tout en dissimulant ses soupirs, son fils ne sacrifiait pas sans regret ses études favorites. Un jour enfin, à la suite d'une longue conversation, il déclara qu'au lieu d'adopter son fils pour suffragant, il lui cèderait sa place

et continuerait auprès de lui et sous lui celles de ses fonctions qui l'éprouveraient le moins. Cet arrangement reçut, grâce à un concours de cicons-tances providentielles, la sanction des corps ecclésiastiques, et, en 1814, le jeune Cellérier était installé par son père pasteur de Satigny, dans la même église où il avait été présenté au baptême, et au milieu d'une foule de paroissiens émus, dont plusieurs se souvenaient d'avoir partagé les jeux de leur futur conducteur. Ce bonheur dura peu. Une vacance survint à la chaire d'hébreu ; le nouveau pasteur de Satigny, entraîné par sa vocation et soumis à l'influence d'une mère qui avait été pour beaucoup dans le développement de sa piété, et le croyait appelé à servir Dieu dans la science, se mit sur les rangs pour la place en question ; il fut nommé à la suite d'un brillant concours, après avoir passé seulement un peu plus d'une année dans la cure qui lui rappelait de si chers souvenirs. Son vénérable père n'avait pas voulu s'éloigner de son ancien troupeau ; il continua à passer l'été à Satigny, mais vint passer l'hiver à la ville sous le toit de son fils. Ce n'était plus la vie pratique ; c'était la science avec toutes ses exigences, ses épines, ses aridités, qui allait désormais

remplir tous les instants du jeune professeur.

Rien de moins encourageant que les circonstances dans lesquelles M. Cellérier se trouvait appelé à l'enseignement de la langue hébraïque. Déjà peu attrayante par elle-même pour des étudiants insouciants et légers, cette étude était tombée en véritable discrédit. On s'en riait comme d'un hors d'œuvre, d'un luxe superflu, d'un débris du moyen-âge. Des vices d'organisation contribuaient à la rendre rebutante aux commençants, en les obligeant à suivre, après une dizaine de leçons de grammaire, les cours destinés aux élèves plus avancés. M. Cellérier constata avec douleur l'abandon de cette branche de la science théologique : il se plaignait, non sans quelque amertume, du dédain dont l'avait frappée l'opinion des étudiants. De plus, les instruments manquaient ; on raconte que ce fut par l'entremise des hébraïsants allemands que M. Cellérier fut mis sur la piste de la dernière grammaire hébraïque publiée à l'usage des étudiants des académies suisses et françaises, tellement on avait perdu jusqu'à la trace de la littérature du sujet. C'étaient aussi les Allemands qui avaient fait preuve d'initiative dans l'introduction de méthodes grammaticales plus rationnelles, plus

à la hauteur du progrès de la philologie. Une langueur non moins déplorable avait atteint les études critiques. On ignorait les services éminents rendus par l'Allemagne dans l'histoire des livres saints et du texte sacré ; on ne se doutait pas non plus des ravages exercés dans le domaine de la foi par des docteurs allemands de la couleur rationaliste la plus foncée. Si l'ignorance du danger préservait l'Eglise de Genève des pires conséquences de la critique destructive, on pouvait craindre que l'irruption, la soudaine découverte de ces vues radicales, n'entraînassent un affreux cataclysme. Ainsi, tout en avertissant ses étudiants du chemin qu'avaient fait les Allemands pendant que la science sommeillait à Genève, M. Cellérier les prémunit-il contre le prestige de la nouveauté et l'entraînement de la destruction. Nous constatons, dès ses premiers pas dans la carrière semée d'écueils du professorat, la timidité pieuse qui distingua de tout temps M. Cellérier. Admirateur sincère de ces hardis pionniers de la théologie, le professeur entourait d'éloquentes réserves l'adoption de leurs principes et de leurs conclusions. « Armés, dit-il, du flambeau de l'érudition, et l'agitant au hasard, ils ont embrasé l'édifice en vou-

lant l'éclairer. » Tout le long de sa carrière active, M. Cellérier garda son attitude de paix armée, de neutralité ombrageuse. Ce fut même le tourment de sa conscience de ne savoir pas toujours concilier les exigences d'une science décidée à atteindre le vrai, et les traditions indéracinables de la foi et de la piété chrétiennes. Bien moins commodes que ne sont les positions tranchées où l'on se défend d'arrache-pied, ces tendances éclectiques, ces essais de médiation, purent compromettre notre professeur dans l'estime des hommes à vues systématiques.

Cherchons à reconnaître et à définir ici la place que ses opinions firent à M. Cellérier au sein de l'Eglise de Genève et des corps qui la dirigeaient. Si son père n'avait pas fait de tout point cause commune avec les hommes du réveil, lui, son fils, se tint encore plus sur la réserve, en face de ces chrétiens aux allures si pétulantes. On voyait en général de mauvais œil à Genève l'ingérence d'étrangers dans les affaires religieuses du pays, et le ton magistral et dédaigneux qu'ils affectèrent dès l'abord indisposa bien des âmes pieuses. M. Cellérier fut du nombre : d'ailleurs, il avait encore les illusions de la jeunesse, et, ayant abon-

damment respiré l'air de son époque, il croyait volontiers à la puissance de l'homme et à ses capacités régénératrices. C'était l'exubérance de la vie, la joie de se sentir utile, qui donnaient le ton à sa piété. Son cœur sensible, doué d'une tendresse non exempte de mélancolie, répugnait aux doctrines âpres et rectilignes des premiers hommes du réveil. Il lui fallait plus d'action et de liberté; sa conscience eût souffert des entraves dogmatiques qu'on voulait imposer au clergé genevois au nom de son passé et de son antique réputation de gardien du calvinisme. M. Cellérier ne comprit jamais le rôle de la formule dans l'Eglise et dans la vie chrétienne ; telles et telles émotions lui paraissaient, et à juste titre, échapper complétement aux définitions étroites des docteurs ; c'était la liberté seule, le pieux essor de toutes ses facultés et ses aspirations, qui pouvaient assurer le calme de sa foi. Jusqu'à ses derniers moments, il protesta contre l'emploi de la formule; je ne sais même pas s'il n'avait pas fini par s'en créer une sorte de fantôme dont la moindre apparition le troublait. Ainsi, bien des chrétiens de Genève le virent avec regret s'abstenir de prendre une part active, et de donner l'appui de son nom vénéré aux séances de l'Alliance

Evangélique en 1861. Ceux qui le virent à cette époque savent bien que ce n'était pas défaut d'intérêt, et que, du fond de son cabinet où la maladie le retenait déjà, il suivait avec l'attention la plus soutenue la marche de l'Assemblée. Cette peur de la formule, qui éclatait à l'occasion en vives dénonciations, reparaissait dans son enseignement, et l'inclinait trop favorablement envers les écrivains ou les théologiens du sentiment pur. Schleiermacher et Néander commandaient sa confiance au plus haut degré. On ne peut s'expliquer sa prédilection marquée pour le premier de ces noms que par un instinct de réaction contre l'ancienne théologie pétrifiée. Ses étudiants se souviennent de l'avoir entendu parler avec enthousiasme, avec émotion même, de l'illustre élève des Moraves, qui sonna le réveil des consciences à l'entrée de ce siècle, et jeta ensuite sur la Faculté de théologie de Berlin un si vif éclat. Schleiermacher avait réhabilité la notion religieuse proprement dite : sur les ruines de la vieille orthodoxie luthérienne et du plat rationalisme des Paulus, il avait rétabli le règne du mysticisme chrétien ; — mais à quel prix ? C'est ce que M. Cellérier semble n'avoir pas aimé s'avouer, et ce que

devaient manifester plus tard les écarts de l'école qui proclame la souveraineté absolue de la conscience (autre mot pour dire le sentiment) en face des doctrines révélées. A supposer qu'il eût vécu plus longtemps, qui sait si ces formules, impitoyablement poursuivies par le professeur de Genève, n'auraient pas repris à ses yeux leur valeur légitime, et, moyennant de légères modifications, obtenu son entière adhésion ? Associées dans son esprit à plus d'un douloureux souvenir, monument de dissensions qui, dans les temps modernes comme dans les siècles primitifs, ont déchiré l'Eglise, elles lui paraissaient entraver la marche des idées libérales et rétrécir la piété; il ne se rendait pas compte de l'utilité qu'elles pouvaient avoir comme garde-fous, pour empêcher les téméraires de courir aux précipices. Sur la fin de sa vie, il ne put s'empêcher d'exprimer le trouble où le jetait la proposition d'abaisser toutes les barrières devant les libres penseurs, et d'accommoder les doctrines de l'Eglise aux scrupules, véritables ou simulés, des savants du dehors. Un libéralisme pareil soulevait son indignation, et cependant ce n'était que l'application de ses principes sur une plus vaste échelle. M. Cellérier devait justifier la

définition si juste qu'il avait donnée de lui-même, d'*homme de transition*.

S'il cherchait péniblement son équilibre entre les systèmes dogmatiques extrêmes, il eut aussi à garder une attitude d'inquiète expectative, à tenir délicatement la balance entre le trop et le trop peu de liberté dans son enseignement de la critique sacrée. Nous avons retracé ses débuts. Bien que le ciel ne fût chargé alors, au moins en France et dans la Suisse française, d'aucun nuage menaçant, M. Cellérier frémissait à la pensée des conséquences que l'on pourrait tirer des principes qu'il exposait dans ses cours. Aussi ne marchait-il qu'à pas comptés, de crainte que la glace ne rompît sous ses pieds. Dès l'abord, il se déclara contre les vues théopneustiques auxquelles son successeur à Satigny, le fils adoptif de son père, M. Gaussen, prêtait le crédit de son nom, de son talent et de sa piété. Placer toutes les paroles des livres sacrés sous l'égale protection d'une inspiration indifférente à leur contenu, lui semblait aller à l'encontre des faits bibliques, et compromettre la vérité au profit d'une théorie. Son bon sens exquis et son inaltérable respect pour les Ecritures lui signalaient, d'autre part, un danger non moins re-

doutable dans les doctrines relâchées dont l'Allemagne était infestée. Couper, retrancher, transposer, démembrer, recomposer à plaisir les récits sacrés, changer capricieusement les dates les plus accréditées de la composition des documents de la foi, c'étaient autant de façons de faire qui froissaient ses instincts scientifiques et religieux. Son souci dominant fut de trouver et d'observer la ligne du juste milieu, de défendre les droits du libre examen contre les champions de la lettre, et d'arrêter d'une main jalouse les bras téméraires levés contre le dépôt sacré. Ce rôle, pour lequel M. Cellérier était si bien préparé de nature, ne laissait pas que d'avoir ses embarras. C'était s'exposer aux attaques et aux défiances des deux partis extrêmes, peu enclins, d'ordinaire, à pardonner aux neutres. M. Cellérier encourut, en effet, le déplaisir des théologiens allemands, acharnés à disséquer les cinq livres de Moïse, par la publication de sa *Législation mosaïque*. Cet ouvrage, qui date des premiers temps de son professorat, avait été le fruit de dix ans de patientes études. M. Cellérier avouait lui-même qu'il avait fondé sur ce livre de chères espérances, qu'il y avait consacré ses veilles les plus précieuses. Cependant le succès en fut

fort limité : on haussa les épaules en Allemagne, tant il paraissait incroyable, arriéré, de songer à soutenir l'authenticité du Pentateuque. On considérait comme fait acquis à la science que les cinq livres de la loi n'étaient pas de Moïse, et portaient les traces d'une rédaction fort postérieure. Aussi le silence se fit-il autour de ce livre, imbu, au dire des critiques, de préjugés antiques. Quelque défavorable que pût être le verdict des contemporains de jeunesse de M. Cellérier, nous recommandons chaudement la lecture de ces deux volumes aux amis des Ecritures ; ils y trouveront rassemblés une foule de faits disséminés dans les cinq livres de Moïse ; ils apprécieront mieux, après l'avoir parcouru, les traits caractéristiques de ce code de lois moitié civil, moitié religieux ; ils y gagneront un respect et une admiration croissants pour les premiers monuments de la Révélation, et ils trouveront, dans la simplicité et la facilité du style, dans l'onction charmante qui le pénètre, un encouragement à ne poser le livre qu'après l'avoir lu jusqu'à la dernière page.

Un autre ouvrage d'une portée plus considérable, qui se rattache à ce côté de la vie et des opinions de M. Cellérier, mais qui est de date plu

récente, est son *Herméneutique*. Elle parut au plus fort de la controverse soulevée par M. Scherer au sein de l'Ecole de théologie libre de Genève sur la nature de l'inspiration et le degré d'autorité des livres saints. M. Cellérier ne voyait que trop ses appréhensions réalisées et l'excès de dogmatisme châtié par l'invasion du scepticisme; mais il ne visait point à un mesquin succès d'amour-propre. Ce n'était d'ailleurs pas le moment d'applaudir à sa propre prudence, car il s'apercevait bien que l'ennemi n'en voulait pas seulement aux ouvrages extérieurs, mais que ses coups frappaient au cœur même de la place. C'était sous des apparences de modération, en dépit des réserves stipulées, un scepticisme non équivoque qui sapait les bases mêmes de la foi. M. Cellérier comprit qu'il devait se mettre à la brèche, et il fit connaître sous une forme plus complète le cours qu'il donnait aux étudiants sur les principes d'interprétation des livres saints. Sa position était d'une extrême délicatesse : l'homme de transition craignait à la fois de trop concéder ou de trop refuser; ses principes étaient conséquemment entourés de minutieuses réserves. Quand il touchait en particulier à ce qu'il appelait le caractère d'individualité, d'occasionnalité, et

tout spécialement d'accommodation qu'il reconnaissait dans les Ecritures, il ne s'exprimait qu'avec défiance et modestie. J'ai la conviction, en rassemblant de vagues souvenirs d'étudiant, que les leçons consacrées à ces objets coûtaient à M. Cellérier de longues souffrances spirituelles, car l'idée seule d'égarer ou d'ébranler, dès leur entrée dans la carrière, les futurs pasteurs de l'Eglise de Christ, devait inquiéter ce noble caractère ; sa piété s'effarouchait de hardiesses que l'étude lui suggérait.

M. Cellérier redoutait en outre les débats des journalistes religieux et des professeurs des facultés étrangères. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait préféré dégager sa responsabilité personnelle, laisser ses idées faire leur chemin toutes seules, échouer ou réussir, sans se couvrir lui-même de la poussière du combat. Peu d'hommes reculaient plus que lui, par tempérament et par choix, devant les hostilités théologiques. Son autorité scientifique, le crédit dont il jouissait comme chrétien, lui fournirent au contraire plus d'une fois l'occasion d'apaiser les amours-propres, et d'imaginer des moyens de franche conciliation entre des opinions divergentes.

La carrière de M. Cellérier comme professeur subit quelques interruptions dans les dix premières années ; il dut même renoncer à son enseignement pendant deux ans entiers, à la suite d'une grave et longue maladie, et lorsqu'il reprit ses fonctions, en 1828, ce fut à la condition de ne conserver plus que la critique sacrée et l'exégèse du Nouveau-Testament, et de se décharger sur un autre professeur de l'hébreu et de l'exégèse de l'Ancien-Testament. Si diminuée qu'elle fût, la part qui lui restait encore était belle. Ses cours de critique et son petit cours d'archéologie reflétaient le mieux le genre de son talent. Ses leçons d'exégèse, préparées avec un soin consciencieux, brillaient peu par l'originalité et par l'abondance des idées ; la part faite à la discussion des interprétations proposées par les divers commentateurs sur les passages en litige offrait peut-être quelque disproportion avec l'étendue du cours. Une lecture plus cursive des auteurs du Nouveau-Testament aurait excité plus d'intérêt, et obligé les étudiants à un travail plus assidu. Quoi qu'il en soit, M. Cellérier avait assez d'autres charmes dans sa personne pour qu'il fût aisé d'oublier le léger déficit de ses cours d'exégèse. Comme membre du Comité de

surveillance des étudiants en théologie français; comme professeur chargé de critiquer les essais de prédication des proposants, comme ami et père de ses jeunes élèves, le digne professeur était continuellement mis en rapport avec ses auditeurs. Ceux-ci lui rendaient la sollicitude dont il les honorait, ou, s'ils ne sentaient pas pendant leur séjour à Genève toute la valeur de l'homme qui leur avait ouvert les portes de la science biblique, il était rare qu'une fois à leur poste, éloignés de la ville qui les avait reçus dans son sein hospitalier, ils ne se ressouvinssent avec émotion de leur ancien professeur et ne crussent entendre sa voix si sympathique, ou assister, autour de sa table de famille, à son culte du soir. M. Cellérier était un de ces hommes qui ne perdent rien à revivre par le souvenir dans le cœur de ceux qui les ont connus. C'était d'année en année l'intérêt croissant de sa vie que de suivre par la pensée ses élèves dans les divers lieux où le Seigneur les appelait, préoccupation tantôt amère, tantôt bien douce : amère, lorsqu'elle lui rappelait des espérances déçues et des positions compromises; douce, lorsqu'elle lui montrait ses étudiants d'autrefois devenus des hommes de Dieu actifs, dé-

voués, cultivés; il se sentait alors béni lui-même dans la personne du serviteur que son Dieu bénissait. M. Cellérier a connu les soucis et les joies de cette paternité volontaire qu'il avait acceptée de tout son cœur; il en était récompensé en recevant les témoignages et les salutations de ses anciens étudiants; sa maison de Malagnou voyait souvent arriver des visiteurs, venus à Genève pour retremper leurs souvenirs de jeunesse et renouer d'anciens rapports avec leur professeur. Ces occupations, ces inquiétudes usèrent pourtant à la longue les forces de M. Cellérier. Ses leçons, nous disait-il vers la fin de son professorat, lui coûtaient des heures de préparation et de préparation douloureuse, à laquelle son esprit se prêtait difficilement. Maintes fois il avait parlé de résigner ses fonctions, mais les instances de ses collègues le faisaient toujours renoncer à ce projet. Accomplir ce sacrifice aurait été déclarer sa carrière terminée, rompre avec des intérêts dont il ne pouvait pas se passer. Ce ne fut que dans l'été de 1853 qu'il se décida à quitter son poste. L'affaiblissement de sa santé eut moins de part dans cette résolution qu'un scrupule de conscience. M. Cellérier estimait qu'un professeur ne doit pas vieillir

dans sa charge au point de laisser son enseignement tomber au-dessous des exigences de la situation ; la violente crise par laquelle passait alors et passe encore aujourd'hui la théologie de langue française, redoublait à ses yeux le poids de cette considération. Vainement les étudiants lui adressèrent-ils une pétition pour l'engager à revenir de sa décision ; son parti était fermement pris, et il consentit seulement, ou plutôt il s'offrit de lui-même, à continuer son enseignement facultativement pendant un semestre. Ces dernières leçons devaient être consacrées à l'étude de l'harmonie des Evangiles, et la tâche devait se partager entre les étudiants, qui prépareraient un travail soigné sur les morceaux indiqués, et le professeur, qui les jugerait et les corrigerait. M. Cellérier parut jouir de ces séances d'adieu, par lesquelles il s'accoutuma insensiblement à lâcher les rênes et à suivre le mouvement de la pensée d'autrui. Vint enfin l'heure fatale, au printemps de 1854, où la séparation dut se consommer. Ceux qui eurent le privilége d'assister à cette dernière leçon en conserveront toute leur vie un édifiant souvenir. On avait traité de la transfiguration du Seigneur et comparé à cette occasion les récits des

trois synoptiques. Quand la leçon fut terminée, le préteur de l'Auditoire se leva et remit au professeur, en l'accompagnant de quelques paroles d'adieu, une adresse signée des étudiants et renfermant l'expression sentie de leurs regrets. Ce témoignage alla droit au cœur du maître vénérable : je l'entends encore adresser à son tour à ses élèves l'adieu d'un professeur chrétien, d'un père qui a eu charge d'âmes et qui se sépare malgré lui de ses enfants. Ses yeux mouillés de larmes semblaient chercher en haut l'expression de sa pensée ; sa voix, toujours si douce, vibrait de cet accent de joie intime et pénétrée que communique au serviteur fidèle la puissance des convictions. S'emparant du récit biblique qui venait d'être médité, il nous renvoyait, il nous adressait à Celui dans la contemplation duquel il vivait si assidûment ; il nous faisait entendre la recommandation qui descendait d'en haut : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. » On aurait dit que le témoignage du Père éternel rendait seul la plénitude d'amour, de confiance, de bonheur, dont il se sentait déborder, et qu'au moment de se retirer dans le silence de la vie privée, il eût besoin de certifier à ses succes-

seurs que le Maître qu'il avait servi était digne de toute affection. Jamais M. Cellérier n'avait été plus grand de simplicité et d'émotion : si le professeur rentrait dans l'ombre, c'était pour laisser resplendir plus vivement la beauté du chrétien. Il entrait avec les apôtres dans la nuée, mais dans la nuée lumineuse. On ne pouvait passer plus noblement du ministère de la parole au ministère de l'exemple et de la vie cachée en Dieu avec Christ. Je laisse à penser l'impression que firent sur l'auditoire la vue de ce vieillard en larmes et l'ouïe de ces paroles si éloquentes. Ces derniers moments valaient bien des cours ; M. Cellérier justifiait sa devise favorite, empruntée, si je ne me trompe, à Neander : « *Pectus facit theologum,* » c'est le cœur qui fait le théologien.

Nous devrions, pour être complet et épuiser la liste des services qu'il rendit dans le domaine de la science ou des lettres, mentionner encore ses deux volumes d'*Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament*, son *Commentaire sur l'épître de St. Jacques* et ses discours aux étudiants. Obligé de nous restreindre, nous dirons de préférence quelques mots de l'activité ecclésiastique de M. Cellérier. Qu'il nous soit permis, à titre d'an-

cien élève, et de membre d'une génération postérieure aux débats dont l'Eglise de Genève fut le théâtre, de ne pas raviver, même indirectement, des souvenirs pénibles qui couvent encore dans plus d'une mémoire. Quoique ami de la conciliation, M. Cellérier n'en vota pas moins avec la majorité de la Compagnie des pasteurs dans la plupart des questions qui agitèrent ce corps de 1825 à 1835. Son attachement de fait et de principe à l'Eglise nationale demeura inébranlable. On sait la part active qu'il prit à la célébration du jubilé de 1835, à l'occasion duquel il publia un charmant petit volume à l'usage de la jeunesse, intitulé : *Histoires d'autrefois*. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il fut un des principaux rédacteurs du *Protestant*. Ces temps de discussions acrimonieuses et de pénibles déchirements ne donnèrent pas à notre professeur assez de loisir pour mûrir à l'aise dans la retraite du cabinet, et consacrer ses soins à l'édification directe de l'Eglise. Une prudence excessive lui faisait accueillir avec défiance les innovations proposées dans le culte ou dans les moyens d'évangélisation. C'est ainsi qu'aux environs de l'année 1835, deux pasteurs du faubourg de Saint-Gervais ayant déclaré

qu'il ne leur était pas possible d'attirer leurs paroissiens au culte sans l'institution des services du soir, M. Cellérier se traîna tout malade à la Compagnie pour voter contre une mesure si suspecte de séparatisme. Des circonstances nouvelles devaient trouver plus tard M. Cellérier animé de vues diamétralement différentes. Signalons, avant de rappeler ces événements, une date importante dans la vie de notre professeur. On était en août 1846 : depuis 23 ans, M. Cellérier avait renoncé à la prédication par motif de santé ; dès lors, il avait cru être peu propre à cet office, et, dans son esprit, le sacrifice était irrévocable. Un jour pourtant, pressé par un ancien élève de se charger d'une prédication dans le temple des Eaux-Vives à laquelle il semblait impossible de pourvoir, M. Cellérier se décida, non sans s'être fortement récrié, non sans avoir allégué son incapacité, à prêcher un de ses vieux sermons qu'il croyait destiné à un éternel oubli. Cette tentative ayant été bénie, et les auditeurs ayant été édifiés par sa parole si profondément évangélique, le désir lui vint de renouveler son essai, et, pendant quelques années, il consentit à remplacer éventuellement les pasteurs de la Compagnie dans leurs fonctions du

dimanche. Ce sont ces prédications de l'arrière-saison qui ont fourni la matière d'un volume de sermons publié sous le titre de *Vie intérieure*. On chercherait vainement dans ce recueil des morceaux brillants ou des déploiements oratoires ; ce n'est ni l'éclat de l'imagination, ni l'originalité de la pensée qui le rehausse. Sans avoir de parti pris contre l'éloquence de la chaire, M. Cellérier visait directement à l'édification pratique ; c'était des rapports intimes et cachés de l'âme avec Dieu, de ses combats, de ses espérances, qu'il voulait surtout entretenir ses auditeurs. Sa parole, nourrie du suc des Ecritures, claire, vivante, devait la moitié de son charme à sa personne et à l'émotion qui le gagnait promptement, lorsqu'il traitait des crises douloureuses ou des élans de joie et d'amour de l'âme chrétienne. Si elle ne remuait pas, elle pénétrait, elle coulait limpide et pure sur ceux qui l'écoutaient, et il est hors de doute que la vie spirituelle de M. Cellérier a dû beaucoup gagner, d'abord à se formuler intérieurement à propos de ses prédications, puis à s'épancher dans une action publique. Une nature aussi riche, aussi aimante, devait souffrir d'accumuler en elle-même tant d'idées et de sentiments, et de n'avoir pas de débouchés par où les répandre.

On peut constater en lui ce besoin d'expansion à l'occasion d'autres services d'un genre plus familier et moins fatigant, dont M. Cellérier fut un des premiers promoteurs. Une nouvelle constitution ecclésiastique, décrétée par le gouvernement issu de la révolution de 1846, venait de dépouiller la Compagnie des pasteurs de la plupart de ses priviléges. C'était au peuple que devait appartenir l'élection des pasteurs, demeurée jusque-là l'apanage du clergé et d'un consistoire mélangé d'éléments laïques. On comprit heureusement que le temps des récriminations stériles était passé, et qu'à soupirer après le retour des institutions abolies, on perdrait son courage et son reste d'influence. Ce qu'il fallait faire en présence des envahissements et de la jalousie ombrageuse de l'autorité, c'était d'organiser l'activité missionnaire et de se créer des ressources morales. Il fut donc décidé de diviser la Compagnie en un certain nombre de commissions non-officielles, lesquelles s'adjoindraient les jeunes ministres, au fur et à mesure de leur consécration, et rappelleraient dans leur sein les pasteurs émérites : commissions dites *de littérature religieuse, des Eglises étrangères; de la traduction de la Bible, de la vie*

religieuse. Comme la pluralité des fonctions n'était pas interdite en si modeste lieu, M. Cellérier siégea dans la première et dans la dernière de ces commissions ; s'il apporta à celle-là le concours de ses connaissances et de son intérêt de professeur, il réserva à la dernière sa tendresse. Ses collègues de la *Vie religieuse* l'ayant désigné d'une commune voix pour la présidence, il l'accepta, la prit au sérieux, dirigea avec un admirable savoir-faire les discussions dans le sens des œuvres pratiques, et la nécessité de services du soir ayant été de nouveau représentée, un lieu de culte fut ouvert en novembre 1850, où M. Cellérier voulut officier lui-même à plusieurs reprises. Ces services familiers répondaient parfaitement à ses goûts et à ses aptitudes ; il déplorait l'absence d'une exégèse populaire des livres saints, et il profita de la circonstance pour expliquer et développer simplement quelques passages des deux épîtres aux Corinthiens devant un auditoire très mélangé. Ces méditations furent reprises par lui dans une salle mise à la disposition des protestants en séjour à Mornex, petit village de Savoie, où il organisa un culte du dimanche, continué, sous sa surveillance, d'été en été.

Comme membre de cette même commission, M. Cellérier encouragea la fondation d'un journal religieux, *la Semaine religieuse*, coopéra à la fondation d'écoles fondées sur des principes de piété, en opposition aux écoles explicitement indifférentes du gouvernement. Il participa encore à l'établissement des conférences d'hommes qui, commencées dans un local modeste et suivies à l'origine par un cercle assez restreint d'auditeurs, furent transportées plus tard dans des salles plus vastes, attirèrent un nombreux concours d'auditeurs et passèrent à l'état d'institution reçue. Cette commission, dont M. Cellérier fut le président, n'aurait rendu d'autre service que d'avoir pris l'initiative de ces cours spéciaux et d'avoir fait donner des séances sur des sujets d'un ordre religieux ou philosophique par des hommes tels que MM. Secrétan, Ernest Naville, de Pressensé, Coquerel fils, Bersier, qu'elle aurait déjà bien mérité du public chrétien de Genève. Ceux qui virent M. Cellérier à l'œuvre, au sein de cette commission, disent que rarement il émettait le premier des idées nouvelles; il écoutait de préférence et recueillait les avis, démêlait les propositions qui lui paraissaient susceptibles de réalisa-

tion de celles qui n'avaient que l'attrait de l'apparence. Jamais il ne figura parmi les hommes hostiles de parti pris aux innovations; sa vieillesse fut exempte de la disposition morbide à ne pas croire à d'autres formes du bien, à d'autres moyens de le propager que ceux du passé. Ce fut au contraire l'époque de sa vie où il suivit le plus fidèlement le précepte de l'apôtre de faire l'œuvre d'un évangéliste; lui, l'homme accablé de travail, usé par la maladie, retrouvait ses forces lorsqu'il s'agissait de donner l'exemple de l'énergie ou de combiner les efforts de frères plus jeunes. Son homme extérieur se détruisait; cependant il ne se relâchait point, et l'homme intérieur se renouvelait en lui de jour en jour. Ses forces le trahissaient pourtant d'année en année. Il quitta la présidence de la *Vie religieuse* en 1856; absent de corps, il était encore présent par son esprit de charité et d'humilité. Son influence dans les grands corps directeurs de l'Eglise ne différa point de celle qu'il exerçait dans les petits cercles: il connaissait à un moindre degré que bien des hommes de parti le fâcheux divorce qui règne fréquemment entre la douceur du pasteur chrétien et les emportements de l'homme d'Église qui

sacrifie à l'esprit de coterie. Si M. Cellérier appréhendait l'empire de la formule, il faut lui rendre cette justice que ce n'était pas pour substituer et imposer ses propres formules, sous prétexte de tolérance ; au contraire, il recommandait chaudement par son exemple la largeur du cœur et la bienveillance des procédés. Sa seule présence refoulait les propos acerbes et donnait des assurances d'impartialité et d'équité aux opinions les plus divergentes. Un de ses plus grands mérites, une des choses qui peignent le plus l'ardeur de sa foi, fut d'avoir prêté son nom, comme mot de ralliement, aux hommes de l'avenir et du mouvement évangélique. Aussi ces derniers le saluaient-ils du titre de *général des jeunes*, et l'entouraient-ils de leur sincère vénération.

D'autres diront ce que fit M. Cellérier comme archéologue, comme écrivain, comme citoyen ; achevons de tracer, bien que d'une main trop inexpérimentée, le portrait du chrétien. Ce que nous avons dit de lui a déjà pu faire entrevoir les richesses de conviction, d'amour, de soumission qui le distinguaient. Ses débuts pouvaient avoir été marqués par trop de confiance en lui-même, par cette propre justice qui était dans l'air de son

époque. La misère de l'homme naturel n'alarmant pas les consciences, le besoin de la grâce et la soif de rédemption ne pouvaient plus saisir l'attention. Ce fut par ces côtés-là spécialement que la doctrine de M. le professeur Cellérier gagna en netteté d'expression d'année en année. Ses vues modifiées ne lui vinrent pas du dehors, mais du dedans : comme il cheminait dans la vie, comme il poursuivait ses recherches sur lui-même, armé du flambeau de la divine Parole, il reconnut et sonda d'un regard ému l'abîme au fond duquel la nature humaine déchue se consume en vains soupirs dans l'espoir d'une délivrance. Christ et sa grâce lui apparurent alors, se révélant à son cœur sous des traits toujours plus vivants. Christ fut littéralement enfanté en lui, et cela au prix de longues et intimes douleurs. Ceux qui ne voyaient M. Cellérier qu'à de longs intervalles, et qui n'avaient pas été admis dans ses confidences, ne connaissaient de lui que sa parfaite sérénité et son accent de conviction. Ces dehors ne reflétaient pourtant qu'imparfaitement les luttes auxquelles il était en proie ; il avait retrouvé à son usage et citait avec le bonheur d'une âme acquiesçante la célèbre parole de Luther : *Meditatio, oratio, ten-*

tatio, *faciunt theologum*, méditation, prière, tentation, voilà ce qui fait le théologien; et M. Cellérier était sans exagération l'homme de la méditation, de la prière et de la tentation. J'avais naguère sous les yeux l'article qu'il inséra en 1856 dans un journal d'édification, la *Seule chose nécessaire*, sur le combat par la foi à propos des ravissements de St. Paul et de l'écharde plantée dans sa chair. Me suis-je trompé? Mais il m'a semblé distinguer un écho des propres expériences de M. Cellérier dans ces lignes que j'en extrais, lignes que, du reste, il était fort loin de s'appliquer à lui-même, car nul n'était plus éloigné de la pensée de se mettre au rang des âmes d'élite. « Il y a des âmes d'élite avides de tout ce qui est grand, noble et saint, que cependant une simple douleur physique, irritante et continue, fatigue, trouble, écrase ou égare, leur ôtant la netteté de la pensée, la capacité des grandes choses, la force de conception, et les repliant toujours malgré elles sur elles-mêmes et sur leurs égoïstes et pauvres souffrances! Il y a des chrétiens entourés de respect et d'amour pour le bien qu'ils font ou qu'ils cherchent à faire, pour la sainteté de leur vie, la ferveur de leur piété, leur

zèle pour la gloire de Jésus-Christ... des hommes ardents et dévoués, qui pourtant, vaincus dans la lutte, s'épuisent à combattre et laissent peu à peu échapper de leurs mains affaiblies la paix de l'âme et les joies de la foi avec les palmes de la victoire. Echardes en la chair, douleurs cachées du corps ou du péché, de la position ou de l'esprit, sources secrètes de fautes graves ou de faiblesses, anges de Satan contre lesquels tous les efforts semblent demeurer inutiles et toutes les forces échouer. » Aussi, à l'exemple de St. Paul, recourait-il sans cesse, contre ces malices spirituelles, à l'arme de la prière. Son cabinet lui faisait littéralement besoin, et pourtant jamais homme ne parla moins de ses combats et ne chercha moins à poser devant le monde en victime. Son humilité redoutait les parades d'humilité. « Toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage, afin qu'il ne paraisse point *aux hommes* que tu jeûnes, mais à *ton Père*, qui est présent dans ton lieu secret. » Cette humilité fut la dernière passion de sa vie : je dis passion à dessein, car M. Cellérier redoublait de précautions contre lui-même, de peur de se laisser séduire par une humilité d'apparence ou de mot. Ses prières n'étaient plus que l'expression de son

néant, l'aveu senti de son infidélité, le cri du pécheur sollicitant sa grâce et plaçant en Christ sa suprême espérance. Ce sentiment passait de ses prières dans sa vie. M. Cellérier se faisait, se croyait volontiers petit, serviteur des serviteurs de Dieu ; sa longue expérience, ses services passés ne l'enflaient d'aucune présomption. Abdiquer dans des mains plus habiles les fonctions qui le mettaient en vue, s'ensevelir dans la retraite pour converser avec son Dieu, devenait le résumé de ses vœux. Du reste, le Seigneur lui avait ménagé une retraite bénie que bien des pères lui auraient enviée ; sans sortir de sa demeure, M. Cellérier rencontrait, sous la forme la plus simple et dans la mesure qui lui convenait, la sympathie chrétienne dont il n'aurait pu se passer, parée de tous les charmes de la piété filiale. Un rayon d'en haut éclaira les derniers jours de l'humble vieillard : il s'éteignit le 17 novembre 1862.

Nous voudrions transcrire ici les dernières instructions de M. Cellérier à sa famille : c'est le testament de l'humilité... Je m'incline devant les vœux de ce maître entré dans son repos, et me tais.

Louis Choisy, *pasteur*.

LE JEUNE MINISTRE.

(FRAGMENT D'UN SERMON DE CONSÉCRATION.)

..... Nous traversons une phase critique ; le démontrer serait facile, mais nous mènerait loin, et sans nécessité. Qui de nous, en effet, dort en paix sur la situation de l'Eglise ? Et, s'il n'y a pas lieu de crier encore, comme les disciples surpris par la tempête : « Maître, nous périssons, » qui ne sent que la navigation est difficile, que la mer est houleuse, et que les vents qui soufflent pourraient mettre notre barque en péril ?

Partant de là, mes frères, voici probablement les réflexions que vous faites : Après un noviciat aussi court que celui de ces jeunes lévites, peut-on raisonnablement espérer qu'ils aient acquis, au degré que les temps rendent nécessaire, les aptitudes exigées pour l'état auquel ils aspirent ?

Est-ce à l'entrée de la vie que le jugement est assez solide, la conviction assez ferme, la foi assez enracinée dans le cœur, la connaissance des hommes assez juste et assez avancée, pour inspirer de la sécurité sur un ministère commencé si tôt? Sauront-ils enseigner aux autres à repousser les assauts du péché, à vaincre en chrétiens dans les tentations et dans les luttes de la vie, à en aimer, à en remplir religieusement tous les devoirs, ceux qui sont si peu rompus, jusqu'ici, au *train de guerre* de la vie, et qui ne connaissent que les noms de plusieurs de ses devoirs et de ses luttes? Nous avons, ajoutez-vous, la plus haute idée de ce ministère; mais c'est précisément sur son excellence que nous mesurons sa difficulté. Au nom du Dieu de sainteté et de miséricorde *annoncer son conseil* du haut de la chaire chrétienne; reprendre, exhorter, consoler, troubler la fausse paix de l'impénitent; rendre le calme aux consciences inquiètes, ramener la concorde dans les familles divisées; émouvoir le riche en faveur du pauvre, réconcilier le pauvre avec sa dépendance; tenir tête, au sein de la société, à toute mauvaise passion qui la corrompt ou qui la trouble; résister aux attaques de l'incrédulité savante en ayant

plus de science qu'elle, et à celles de l'incrédulité railleuse en se tenant plus haut que ses sarcasmes....; c'est une mission magnifique...., mais, quelle tâche ! Que de prudence et de délicatesse il y faut ! Que de sens et de connaissance, que d'abnégation et de cœur ! En un mot, que de qualités réunies cette tâche suppose chez ceux qui l'acceptent !... N'y faut-il pas, dès lors, avec les qualités requises, un long apprentissage, et est-ce en commençant à vivre qu'on peut la remplir à souhait ?...

Mes frères, je n'entends rien rabattre d'une appréciation de notre sainte charge qui la fait si belle et si difficile, si sublime et si écrasante à la fois. Je n'entends pas contester davantage qu'un pasteur vieilli sous la robe ne soit, à bien des égards, moins impropre à plusieurs de ses exigences que celui qui l'aborde, si bien doué soit-il, avec l'inexpérience de la jeunesse.

Et, cependant, j'espère vous réconcilier avec celle de nos chers disciples.

Et d'abord, je rappelle qu'on ne naît pas, mais qu'on devient prédicateur et pasteur ; que, si le ministère est d'intention divine et s'il exige des dons spéciaux, les ministres se forment, peu à

peu, sous la double influence de la pratique et de la responsabilité. Et puisque l'apprentissage leur est nécessaire, il vaut mieux le faire tôt que tard. Il en est des médecins de l'âme comme des médecins du corps ; c'est au contact de leurs clients que leur tact médical, leur dévouement et leur autorité, leur zèle et leur génie, s'ils en ont le germe, ont bonne chance de se développer et de grandir ; plus ils auront soigné d'infirmes, plus ils seront capables d'en guérir.

J'ajoute, en second lieu, que, si la jeunesse n'a pas l'expérience, elle a des qualités qui aident à l'attendre, qui la hâtent souvent, et qui sont, même sans cela, d'un grand prix pour l'exercice du saint ministère. Autrement, pourquoi, quand ils sont parvenus à la moitié de leur carrière, et, plus encore, quand ils commencent à en entrevoir le terme, presque tous les pasteurs en regrettent-ils le début ? Ah ! c'est qu'ils se rappellent la fraîcheur de leur jeune foi, la plénitude de leur renoncement, la vivacité de leurs espérances, des pressentiments de succès nourris par l'ambition la plus avouable, et, qu'avec le secours de Dieu, leur généreuse volonté devait, leur semblait-il, réaliser certainement un jour.

La jeunesse!.... Ah! ne l'encensons pas imprudemment! Gardons-nous de flatter son penchant à la présomption et à l'indépendance! Mais évitons aussi de médire d'elle et de comprimer ses élans! Voyez, au soleil du printemps, sur cet arbuste placé dans des conditions favorables d'air, de lumière et de culture, ces premiers jets hardis qui promettent des fruits savoureux : c'est l'image du jeune serviteur de Jésus-Christ, imbu de son esprit et joyeux de sa consécration. Ne vous défiez pas de sa jeunesse!... D'ordinaire on fait bien ce qu'on fait avec allégresse, d'élan, sans arrière-pensée ; on réussit dans ce qu'on entreprend avec amour ; on atteint le but qu'on poursuit avec enthousiasme ; on tient en ses mains la victoire, quand on est porté sur les ailes de la foi et de la charité.... Or, ces nobles et saintes choses, la joie, l'amour, la foi, l'enthousiasme, sont des apanages de la jeunesse; ce sont les grâces d'état de cet âge, chez ceux, au moins, et il en est, qui, préservés des souillures du monde, purs de cœur et régénérés à l'école de l'Evangile, ont sérieusement résolu de *suivre* le Sauveur et de lui consacrer leurs forces, leurs talents et leur vie.

Or, tels sont, croyons-nous, ceux qui atten-

dent, au pied de cette chaire, que nous leur imposions les mains en signe de leur consécration.

Je ne l'ignore pas, Dieu seul connaît *ceux qui sont siens*... Et si tu les jugeais, Seigneur, ou incapables, ou indignes de t'appartenir, ne me laisse pas achever ! Mais, si la confiance que nous avons en eux est légitime, fais-la partager à ceux qui nous écoutent, et que l'assentiment de cette assemblée nous devienne le gage du tien !

Ils ont été, tous trois, nourris dès leur enfance du lait de la Parole sainte, et conduits aux pieds de Jésus longtemps avant d'avoir l'idée d'être un jour ses ministres : c'est peu à peu, sans qu'ils en eussent conscience, que cette idée a pénétré et s'est développée dans leur âme, sous de saines et religieuses influences. Initiés de bonne heure, comme Timothée par son aïeule, à la connaissance des saintes lettres, ils apprirent, plus tard, au foyer domestique, ce qu'une piété sincère donne au chrétien, selon les circonstances, de paix et d'énergie pour le bien, de force et de consolation dans les épreuves. Bientôt, membres assidus de nos assemblées, admis à la table sainte, et impressionnés, tour à tour, par la simple grandeur de notre culte réformé et par le puissant

ascendant de la prédication sur les âmes, ils s'émurent, un jour, à la pensée d'en être les organes ; ils subirent l'attrait d'une carrière où l'on rend gloire à Dieu « *en mettant sa vie pour ses frères,* » et, depuis ce moment, la perspective des travaux et des sacrifices, au prix desquels s'acquiert ce privilége, n'effraya pas leur jeune ambition. Dès lors, leur résolution fut fixée, et leur vocation se révéla, graduellement, à des signes qui ne nous permirent plus d'en douter. Dès lors, le sérieux de leurs occupations et de leurs goûts, le choix de leurs amis, la direction de leurs études, leur ardeur croissante au travail, marchant de pair avec leurs habitudes de retraite, leurs progrès, enfin, dans la piété et le développement personnel de leur foi, avec les fruits de sagesse et de charité que cette foi produit toujours, voilà les gages qu'ils nous ont donnés de la réalité de leur vocation ; voilà les garanties que nous pouvons offrir de leur aptitude.... Mes frères, n'est-ce pas de quoi leur faire pardonner leur jeunesse ?

Et n'ont-ils rien de plus à vous offrir pour que vous n'en soyez pas offusqués? A Dieu ne plaise! S'ils prenaient la parole pour vous rassurer, ce

n'est ni d'eux, ni de leurs intentions, ni de leur zèle qu'ils argueraient ; ils ont l'impression qu'à ces divers égards j'en ai plutôt trop dit que pas assez. Ils vous diraient : Si nous devions être seuls dans la lice, nous refuserions d'y descendre, convaincus que nous sommes de notre propre insuffisance pour vaincre dans un pareil combat. Si c'était notre propre message que nous dussions porter au monde, vous seriez trop fondés à vous prévaloir contre nous de notre jeunesse, et nous aurions garde de vous en donner sujet. Ce serait, de notre part, une présomption téméraire, ce serait une hardiesse méprisable ; mais loin de nous l'idée de nous prêcher nous-mêmes ! Notre soin sera bien plutôt de nous effacer. La mission que nous sollicitons engage, sans doute, notre loyauté, et suppose que notre langage sera toujours d'accord avec notre pensée ; mais nous y porterons, avec sincérité, un message qui n'est pas le nôtre, et que nous nous ferons un devoir de n'étendre ni n'amoindrir. Nous serons, dans cette mission, les hérauts et les interprètes de la « Bonne-Nouvelle » que notre divin Maître a scellée de son sang, et qu'il a confirmée par sa résurrection d'entre les morts. Là est la source, là est aussi le

vrai motif de notre confiance, et, si nous avons quelque espoir pour les fruits de notre ministère, cet espoir tient, avant tout, à la promesse que le Seigneur a faite « *d'être toujours avec ses serviteurs.* »

Chrétiens, quand on parle et qu'on pense ainsi, importe-t-il beaucoup que les cheveux blanchissent ou qu'un sang jeune circule dans les veines, pour que le dessein de Dieu s'accomplisse par le ministère de ses envoyés ? L'essentiel, est-ce leur âge, leur talent, leur expérience? N'est-ce pas, plus encore, leur conscience et leur fidélité ? Les Apôtres étaient encore jeunes quand le Sauveur les envoya vers les brebis perdues de la maison d'Israël ; ils étaient jeunes quand, au moment d'être enlevé à leurs regards, il les chargea d'aller instruire tous les peuples ; ils étaient jeunes, ignorants, sans lettres et sans apparence ; Tite, Timothée étaient jeunes, quand Paul les préposa à la tête de ses jeunes Églises : mais « *tous gardèrent fidèlement le dépôt* » qu'ils avaient reçu ; mais le *vase de terre* conserva et transmit intact le trésor céleste que Dieu y avait déposé ; mais le sarment, indissolublement greffé sur le cep divin, ne cessa d'y puiser sa sève et il porta les fruits

que vous savez... Oh ! mes amis, greffez-vous sur le même cep, et le fait de votre jeunesse, qui passera, d'ailleurs, plus rapide que l'aigle, ne sera, dans votre carrière, ni un obstacle, ni un motif de répugnance pour personne, mais sera, au contraire, un attrait, et, dans vos mains, un levier de plus.

D. Munier, *recteur de l'Académie.*

FAVALE.

Le village de Favale, à quelques lieues de Gênes, dans la pittoresque vallée de Fontanabuona, n'est guère connu dans l'histoire du monde, pas plus que la nombreuse parenté des Cereghini, qui forme une partie considérable de sa population. Situé au milieu de montagnes à l'aspect sauvage, entouré de précipices, il faut, pour y arriver, toute une journée fatigante ; aussi, de tous les habitants de Gênes, peu y vont pour affaires et moins encore pour leur plaisir. Sans la foire qui, une fois par an, y attire des montagnes les vendeurs de bétail, et, des ports de mer, les acheteurs, il n'y aurait pas plus de variété dans la vie des Favaliens que dans le murmure des cascades qui descendent de leurs rochers.

Là, de temps immémorial, les prêtres avaient paisiblement chanté la messe et célébré toutes

les autres pratiques de leur culte. Qu'il y eût d'autres choses capables de plaire à Dieu, c'est ce qui n'était jamais venu à l'esprit des bonnes gens de l'endroit. Encore moins savaient-ils qu'il existât une chose telle que la Parole de Dieu, écrite dans un livre, livre ou ils pourraient lire que des images taillées sont en abomination à l'Eternel, et que la vierge Marie a eu besoin d'un Sauveur tout autant que quelque créature humaine que ce fût. Ils avaient quelquefois entendu dire, il est vrai, que loin, bien loin, dans la région de l'ombre de la mort, vivaient quelques misérables nommés *protestants*, et assez audacieux pour prétendre au titre de chrétiens; mais ils s'étaient accoutumés à les entendre mettre sur la même ligne que les Turcs, ou pis encore, et, à leurs yeux, avoir affaire avec de pareilles gens, c'eût été absolument la même chose que d'avoir affaire avec leur père, le Diable. Des histoires étranges, horribles, se racontaient sur ces maudits hérétiques autour du foyer de la maison ou de la table du cabaret. Les protestants, par exemple, aux jours de communion, allaient à la table sainte avec une bouteille dans une main et un pâté gras dans l'autre. A Noël, ils dansaient autour d'un arbre embrasé,

où rôtissait un petit enfant. Et les Favaliens, à ce récit, frémissaient. Bref, heureux leur semblait Favale, leur cher village, où jamais ne s'était vu un seul de ces monstres, et où pas même un chien n'avait jamais remué sa langue contre le Pape et la Sainte Mère Eglise.

Quand Dieu veut amener un peuple des ténèbres à la lumière, c'est ordinairement en envoyant, du lieu de la lumière, des messagers dans ces ténèbres. Mais quand, pour une raison ou pour une autre, le siége des ténèbres est inaccessible ou inconnu, alors c'est de ce lieu même qu'il suscite le messager.

Les gens de Favale sont, à peu d'exceptions près, fort pauvres. Pendant l'été, leurs montagnes leur fournissent juste assez de quoi vivre au jour le jour, eux et leur bétail ; mais, avec l'hiver, viennent des jours bien plus durs. Une ou deux fabriques fournissent de l'ouvrage à un certain nombre de jeunes gens ; mais la plupart, l'hiver venu, n'ont absolument rien à faire. Ils peuvent bien jouer du matin au soir, ou même du soir au matin, de la flûte ou du violon, instruments qui leur sont à tous familiers et qui leur aident à tuer le temps, durant l'été, dans les hauts pâturages où

paissent leurs troupeaux ; mais la musique a beau charmer les oreilles : elle ne remplit pas l'estomac. Ils iront donc, la flûte ou le violon à la main, jouer par les campagnes et les villes, réjouir paysans et citadins par leurs vieux et originaux airs des montagnes. A peine la neige a-t-elle confiné le bétail dans les étables, que les voilà partis pour courir toute l'Italie. Connus partout, ils sont partout bien reçus. On ne les considère point comme des mendiants, mais comme des membres pauvres du noble corps des musiciens. En fait, beaucoup d'entr'eux possèdent un talent assez remarquable.

Un de ces musiciens errants était le jeune Stefano, garçon de dix-sept ans. Fils d'un Cereghini fort honnête homme, mais fort pauvre, il avait quitté un beau jour frères et sœurs, oncles et tantes, et, comme tant d'autres, le violon sous le bras, il avait commencé, à peu près au hasard, son tour de Piémont et d'Italie. Ainsi arriva-t-il à Pignerol, à l'entrée des vallées vaudoises. Là, il entendit dire que ces vallées étaient habitées par des hérétiques, par des protestants. Etait-ce possible? Jamais il ne s'était figuré qu'il pût y avoir des protestants si près de Favale. Sa curiosité, mêlée

de peur, était vivement excitée. Quelle tournure avaient ces êtres étranges? S'il s'aventurait dans leurs vallées, lui feraient-ils du mal? — Mais en voilà justement un qui passe, dit l'aubergiste à qui Stefano communiquait son désir et ses craintes.

Stefano ouvrit précipitamment la fenêtre pour mieux voir. Le protestant n'avait rien du tout d'extraordinaire; il avait même l'air d'un fort brave homme. Stefano se décida à affronter l'atmosphère hérétique, et aussi ce que pourrait dire le prêtre quand il se confesserait ensuite. Il prit son violon, et se rendit droit à La Tour.

Il s'arrêta à l'entrée de la ville, devant une maison sur le seuil de laquelle était une vieille femme dont l'air bienveillant lui plut. Il accorda son violon, et bientôt sa voix, fort belle, se joignit aux sons de l'instrument. Les gens firent cercle autour de lui; la femme surtout paraissait charmée. Elle l'invita à entrer et à manger un morceau. Il entra donc, et, avec une satisfaction qui n'était pas sans quelque mélange d'effroi, il ne douta pas qu'il ne fût sous un toit protestant.

La conversation s'engagea, et ne tarda pas à tourner du côté de la religion. Stefano s'attendait à des blasphèmes, ou, tout au moins, à des choses qui lui

paraîtraient fausses, absurdes; mais il eut beau écouter, beau chercher, il ne trouva rien de pareil. Le langage de la femme lui était nouveau, sans doute, étrangement nouveau; mais, au lieu d'en être choqué, il sentait que cela allait à son cœur et répondait à de secrets besoins dont il ne s'était jamais rendu compte. La femme vit bientôt à qui elle avait à faire. Elle aborda de plus en plus franchement la grande question du salut, et, sans faire de controverse, elle amena le jeune homme à l'aborder lui-même avec une sérieuse anxiété. Il demanda alors à être mis en relation avec les pasteurs de La Tour. Ils le reçurent avec bonté, lui donnèrent toutes les informations et toutes les directions dont il avait besoin, lui firent cadeau d'une Bible, et eurent la joie de lui voir faire, en peu de jours, de rapides progrès dans la connaissance du Saint Livre.

Mais le plus joyeux, c'était lui. L'avide chercheur d'or qui découvre, dans la mine, des filons de plus en plus riches, n'est pas plus heureux que ne l'était le pauvre musicien en s'enrichissant, chaque jour, de quelque nouvelle découverte dans cette inépuisable mine de la Parole de Dieu. Un jour, enfin, sans songer à se demander si ses pa-

rents comprendraient ce qu'il voulait dire : « J'ai trouvé la Bible ! écrivit-il à son père. J'ai trouvé la parole de Dieu ! Il faut que vous la lisiez aussi. Je l'apporterai. Nous la lirons ensemble. » Ces paroles furent d'abord une énigme pour ceux à qui elles étaient écrites. On alla au curé. Le curé comprit et fit comprendre. Alors ce fut comme si la foudre venait de tomber sur le village. Un Cereghini hérétique ! Un Cereghini devenu la proie de Satan, et parlant de rapporter à Favale ce livre dont tant de papes ont déclaré la lecture funeste, empoisonnée ! Les pauvres gens imaginèrent de dire chacun trois *pater* par jour pour l'âme de Stefano.

A son retour, il vit que les uns le considéraient comme un monstre, et les autres, les plus charitables, comme un fou ; tous le fuyaient comme s'il eût eu la peste. Lui, il pensa sagement que le mieux était de ne rien dire jusqu'à ce que sa conduite eût prouvé qu'il n'était au moins devenu ni un meurtrier ni un voleur. On fut bientôt obligé de remarquer, non seulement qu'il n'avait rien perdu de ses bonnes qualités d'auparavant, mais qu'il en avait acquis de nouvelles. On se rapprocha de lui. Sans faire plus de controverse que la bonne

femme de La Tour, il se mit à leur raconter de temps en temps, tout simplement, quelques-unes des histoires de la Bible. Ces histoires les intéressèrent vivement. Peu à peu, au lieu de les raconter lui-même, il se mit à les leur lire, et grand fut leur étonnement en apprenant que c'était là le livre dont le curé leur avait parlé avec horreur. Ces lectures prirent enfin une certaine régularité. C'était le soir, dans l'humble maison de son père. Tout le monde savait l'heure, et, tantôt l'un, tantôt l'autre, bien des gens vinrent écouter.

Mais d'autres se montrèrent de plus en plus hostiles, et plusieurs des Cereghini trouvaient l'honneur de leur race profondément atteint par ces allures hérétiques de quelques-unes des familles qui en faisaient partie. Le clergé défendit les assemblées, et ordonna que le livre hérétique lui fût remis pour être brûlé. On garda le livre, et on continua les assemblées. Alors le clergé eut recours à la police, et deux ou trois chefs de famille furent mis en prison.

Mais cette victoire allait bientôt se changer en défaite. Tout le monde voulut savoir un peu mieux pourquoi ces gens étaient emprisonnés, et cette espèce d'enquête populaire ne pouvait qu'être fa-

vorable à la cause de l'Evangile. Quoi ! se disait-on, pour avoir lu ou entendu lire de si belles histoires sur Jésus, sur sa mère et ses saints apôtres, en prison ! En même temps, d'actives démarches étaient faites auprès du gouvernement, et il fut facile de montrer que les hérétiques de Favale n'avaient rien fait qui ne fût permis par la constitution actuelle du Piémont. Les ennemis de la Bible durent lâcher leur proie.

La lumière avait donc vaincu les ténèbres. Les lectures de la Bible furent reprises, non plus en secret, mais ouvertement. Tous les Cereghini, ou peu s'en faut, devinrent les auditeurs assidus de leur jeune parent. La Bible faisait son œuvre ; les yeux s'ouvraient ; les erreurs romaines tombaient d'elles-mêmes, l'une après l'autre, devant l'enseignement évangélique. Une fois arrivés à bien comprendre qu'ils n'étaient plus et ne pouvaient plus être catholiques, nos nouveaux protestants désirèrent avoir un culte qui répondît à leurs convictions nouvelles. Ils s'adressèrent à un évangéliste vaudois, en résidence à Gênes, et on convint qu'il viendrait, une fois par mois, faire un service à Favale. Stefano fut envoyé à La Tour, et entra au collége vaudois. Après trois années d'é-

tudes, il retourna dans son village avec un brevet d'instituteur, ce qui assurait sa position du côté du gouvernement, et lui permettait d'exercer en toute liberté ses fonctions d'évangéliste. On se procura de quoi bâtir une petite chapelle, une école, un logement pour l'instituteur. L'Eglise compta bientôt cinquante communiants, presque tous du nom de Cereghini.

Ainsi s'est formé et fixé, au milieu des montagnes du Piémont, ce petit point lumineux qui sera, nous l'espérons, un des flambeaux de l'Italie.

LE COMPTE DE NOS JOURS

SERMON

Prêché le 1er Janvier 1858, au Temple de la Madeleine

PAR

M. le Pasteur OLTRAMARE.

Apprends-nous à bien compter nos jours et à en recevoir un cœur sage.
Ps. XC.

MES BIEN-AIMÉS FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST, NOTRE SEIGNEUR !

I. — Saint-Paul nous dit quelque part dans sa première épitre aux Corinthiens : « *Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant.* » Ce changement qu'il constate dans sa

vie, et que chacun de nous doit retrouver dans la sienne, n'est nulle par plus apparent ni plus sensible que dans la manière dont nous accueillons un renouvellement d'année. A mesure que nous avançons en âge, une transformation s'opère et devient une métamorphose si complète, que les sentiments qui nous animaient enfants, comparés à ceux qui nous saisissent dans l'âge mûr, présentent la différence de ton la plus accentuée et le contraste le plus frappant qu'on puisse signaler peut-être dans un même individu.

Quel indicible charme le renouvellement de l'année a pour l'enfance! Il possède à ses yeux quelque chose d'enchanteur et de féerique qui agite, jusqu'au trouble, sa petite existence, et lui ôterait le sommeil, si le sommeil pouvait être jamais ravi à ses jeunes paupières. L'enfant y pense un mois à l'avance, suppute les jours de son arrivée avec une impatience visible et toujours croissante; il l'attend les bras ouverts pour recevoir tout ce qu'il doit apporter avec lui; son petit cœur bondit de joie. Il se sépare de l'année qui s'en va sans plus de regrets qu'elle n'en éprouve à le quitter, pour sourire à l'année qui vient et lui sourit elle-même dans ses premiers jours. Il n'y a dans

ce fait qu'insouciance enfantine, joie innocente du premier âge qui compte avec bonheur un an de plus, et ne met pas en doute la félicité des jours à venir.

Trente ans plus tard, quel contraste! Comme tout a changé d'aspect! Comme on se détache difficilement de l'année qui nous quitte! Avec quelle froideur on reçoit l'année nouvelle! De quel œil de défiance on en scrute toutes les profondeurs pour deviner si c'est une amie ou une ennemie qui nous aborde! Avec quelle réserve on répond à ses premiers sourires! Plus l'âge accumule les ans sur notre tête, plus notre accueil devient glacial. Que l'homme ressemble peu à l'enfant!

Il nous serait doux de ne voir dans ce contraste que l'expression d'un point de vue qui a changé, qu'une manière plus sérieuse d'envisager la vie. En effet, à mesure que nous grandissons, l'horizon s'agrandit, la vue s'étend, le regard embrasse les objets qui sont au loin et qui lui échappaient précédemment, le coup-d'œil se rectifie, et l'on considère les choses de plus haut. La vie change ainsi d'aspect avec l'âge, se produit sous d'autres couleurs, et, quand le changement s'est accompli par un développement normal, on peut dire avec la

même satisfaction que St.-Paul : « *Quand j'étais enfant, je parlais, je pensais, je sentais en enfant; mais quand je suis devenu homme, je me suis défait de ce qui tenait de l'enfant.* »

Peut-être ces sentiments sont-ils le propre de plusieurs de vous, mes bien-aimés frères, qui avez trouvé dans les convictions sérieuses et profondes de la piété, une rectitude de vue sur la vie, en même temps qu'une modération dans les désirs et un détachement terrestre qui ont toujours mis votre cœur à la hauteur de ces phases successives. Je vous en félicite sincèrement.

Ce fait est rare. Bien peu atteignent à cet idéal, et, pour l'ordinaire, nous ne nous sentons pas seulement changés : nous nous sentons plutôt désillusionnés et déçus. Ce n'est pas une satisfaction qu'atteste l'accueil si contrastant que nous faisons à la nouvelle année ; c'est plutôt une douloureuse impression qu'il révèle et un sentiment d'amertume qu'il trahit. Sa venue nous attriste presque toujours, parce que notre cœur n'a pas toute la sagesse qu'il devrait avoir pour la saluer avec joie, et qu'en manquant de sagesse, il s'est préparé pour cette heure de pénibles déceptions.

II. – En général, ce qui nous attriste, c'est le sentiment instinctif de la brièveté de la vie. Cette première impression, que provoque infailliblement en nous la venue de l'année nouvelle, nous est pénible, parce qu'elle renferme au fond un désenchantement, une déception. Nous avions cru la vie longue, et, plus nous avançons en âge, plus nous la trouvons courte en réalité.

Enfants, une heure était pour nous un long espace, une journée nous paraissait quelque chose d'interminable, un an était une éternité. Adolescents, nous sentions le temps marcher trop lentement au gré de nos désirs; nous aurions voulu pousser les années pour leur faire hâter le pas. Nous les aurions volontiers jetées sans compter, pour toucher plus vite à cette époque de plénitude de forces qui nous semblait la plénitude de la vie. Nous saluions chaque année nouvelle comme une conquête faite avec bonheur. Le nombre de celles qui nous attendaient était si grand, que l'idée de regretter quelqu'une de celles que nous avions passées, ne nous abordait pas. L'avenir était devant nous, et nous nous y précipitions sans arrière pensée.

Maintenant le but est atteint; plusieurs de nous

ments, et ne peut manquer de rendre notre cœur sage.

Il nous fait toucher au doigt combien nous sommes petits dans notre grandeur. Il évoque en nous le sentiment que nous sommes des êtres éphémères que le temps emporte plus rapidement que le vent emporte la nuée du ciel, et cela est bon pour abattre cet *orgueil de la vie* qui trop souvent nous enfle, et nous fait parler ou agir comme si nous étions des dieux immortels. Il fait éprouver à notre cœur cette impression que la parole de Dieu cherche souvent, mais en vain, à y produire, que *nous ne sommes ici bas que des étrangers et des voyageurs*, et vous conviendrez que rien n'est plus propre à purifier nos attachements, à nous enseigner à *user de toutes choses* avec réserve *comme n'en usant pas*, à modifier nos idées sur la possession, pour nous apprendre à n'être que des dispensateurs responsables, à calmer enfin cet amour fiévreux de la terre, où tous aspirent à se bâtir des demeures fixes comme s'ils devaient y vivre toujours. Il éclaire les yeux de notre intelligence en nous montrant la vanité de tant d'intérêts qui nous agitent et se disputent les heures de notre vie, pour nous faire distinguer clairement

qu'il y a des intérêts éternels et des œuvres nécessaires qui seules nous suivront au-delà du sépulcre. Il nous élève quelques instants au-dessus du temps qui passe, pour nous mettre en face de cette éternité dont nous approchons..... et qui n'est peut-être qu'à trois ou quatre jours de nous. Il adresse à notre conscience un de ces appels qui ne remuent pas seulement, mais qui ébranlent, qui effraient, parce qu'ils sont comme un interrogatoire sommaire et anticipé du compte qu'il faudra rendre. Il sort enfin de ce spectacle comme une voix secrète mais éloquente, silencieuse mais pénétrante, qui nous crie que le temps s'envole, qu'il nous entraîne irrésistiblement, que nous en avons assez perdu, qu'il faut se hâter de le *racheter*, que nous ne sommes pas sûrs du jour de demain.

Telle est la face sérieuse que présente à nos réflexions une année écoulée. Malheureusement dans le contraste que nous avons signalé et dans l'accueil que nous faisons à l'année nouvelle, ce n'est pas ce sentiment qui domine et que nous exprimons d'ordinaire. Il semble, à y regarder de près, que nous soyons moins saisis par le sérieux de ces pensées, que troublés par la tristesse qu'elles répandent dans nos âmes. C'est une som-

vous trouverez que nos jours ne sont qu'un canevas sur lequel le Seigneur brode alternativement des joies et des peines, et toujours des épreuves ou des labeurs. Les grands changements, surtout à un certain âge, sont toujours causés par des ruines. Combien de douces relations qui existaient lorsque l'année s'est ouverte, et qui n'existent plus quand elle s'est close ! Combien de noms qui désignaient alors des vivants ne désignent plus aujourd'hui que des morts, et sont gravés sur le marbre des tombeaux !

Je ne veux pourtant pas assombrir la vie par de noires couleurs, ni méconnaître les bénédictions dont notre Père céleste sait la parsemer. Parmi ces changements qui sont survenus, il y en a eu d'heureux. Bien des craintes que nous avions conçues se sont dissipées ; maint souhait que nous avions formé a été rempli : ici, c'est une santé raffermie qui a porté la joie dans une famille ; là, c'est une entreprise réussie, un travail béni, la prospérité dans les affaires ; ailleurs, c'est une alliance heureusement contractée. Il y a eu, dans le courant de l'année, des jours, des semaines peut-être tout entières, passées dans la paix ou dans la jouissance d'un bonheur longtemps poursuivi et

finalement atteint. Mais, hélas! que les réalités se sont trouvées pâles et froides auprès de ce que notre imagination se promettait! Comme nos désirs incessants les décolorent, et comme elles sont éphémères pour nos besoins toujours inassouvis et toujours renaissants! Le bonheur lui-même, quand il nous demeure fidèle, perd ses charmes par la possession même; il n'est plus aujourd'hui ce qu'il était hier, et le premier jour que nous l'avons goûté est toujours celui qui nous est le plus cher.

S'il y a déjà de la déception dans nos joies, que dirons-nous des peines? L'année qui vient de s'écouler n'en a pas été avare. Tous nous avons traîné presque constamment après nous une longue chaîne de préoccupations, d'inquiétudes ou de soucis, qui nous ont bien gâté la vie. Ce sont peut-être des peines de cœur, souffrances intimes, mystérieuses, secrètes souvent et incommuniquées. Ce sont peut-être des soucis d'argent; l'indigence ou la dure nécessité nous a talonnés, le manque de travail s'est fait sentir, ou bien la maladie nous a visités, un revers nous a frappés, et, durant de longues nuits, nous avons perdu le sommeil. Ce sont peut-être des chagrins

plus irréparables encore : une santé compromise, une atteinte sérieuse de l'âge, un deuil, une mort. Vous avez perdu un de ces êtres à qui *notre* vie est si intimement liée qu'on ne peut s'empêcher de dire adieu au bonheur en *leur* fermant les yeux ; ou, si la mort ne vous a pas fait une blessure aussi profonde, ce sont des déchirements cruels qu'elle vous a fait connaître. Ne vois-je pas au milieu de vous bien des vêtements de deuil qui me disent combien de larmes ont été versées ? — Était-ce là ce que vous rêviez il y a un an ? N'aviez-vous pas de tout autres pensées et une bien meilleure attente ? Pensiez-vous que cette année serait *un train de guerre continuel*, une fatigue, quelquefois un combat ? Êtes-vous charmés et satisfaits ? — Non ; je vois à la tristesse qui vous assiége que vous êtes désillusionnés et déçus.

Déçus !... Ah ! oui, déçus, c'est bien le vrai mot. Désillusionnés !.. Non, pas tout à fait. Nous nous reprenons si facilement à l'hameçon de l'espérance, et nous nous réconcilions si volontiers avec la vie ! Dieu l'a voulu sans doute ainsi, car ce serait inexplicable autrement. Il a gravé si profondément en nous la foi au bonheur, nous sentons avec tant d'énergie que c'est là, après tout,

notre vocation, que ce serait douter de Lui et douter de nous que de n'y pas croire. Aussi nous ne déposons pas si tôt nos illusions. L'année nouvelle nous fascine longtemps de ses promesses. Ce n'est qu'après plusieurs années de déceptions successives que nous apprenons à nous défier... tout en nous confiant toujours... et toujours, jusqu'à la fin, les réalités fâcheuses nous apparaissent comme des trahisons.

C'est pénible, nous n'en disconvenons pas, mais cela est, et nous ne craignons pas d'affirmer que cette année n'a fait pour la plupart d'entre nous que fortifier par son témoignage notre allégation. C'est une déception de plus à enregistrer.

IV. – Il y a dans cette double déception – déception sur la longueur de la vie et déception sur le bonheur espéré – qui attriste la fin d'une année et porte le trouble dans les joies que nous présente l'année suivante à son début, une grave leçon que Dieu nous donne, car la persistance avec laquelle cette déception se reproduit lui ôte tout ce qu'elle pourrait avoir d'accidentel, et l'énergie croissante qu'elle revêt ne saurait s'expliquer que

par un appel, d'autant plus sérieusement adressé à notre conscience que nous avançons davantage dans la vie.

Vous n'en douterez pas, mes Frères, quand, écartant de nos mains le voile qui recouvre d'autres illusions, nous vous aurons convaincus, s'il plaît à Dieu, que tout cela est par notre faute, et qu'ainsi nous vous aurons mis en face d'une déception nouvelle que nous devons signaler et vous faire reconnaître, bien qu'elle soit, sans contredit, la plus pénible.

Nous nous disons chrétiens et nous le sommes. Non pas, bien entendu, parce que nous avons été baptisés, non pas parce que nous avons été reçus publiquement dans l'Église, non pas parce que nous assistons plus ou moins régulièrement au culte et que nous célébrons les fêtes religieuses, non pas même parce que nous venons plusieurs fois l'an prendre la Cène à la table du Seigneur. Tout cela est bien, très-bien de la part d'un chrétien; mais tout cela n'est pas l'essentiel chez le chrétien. Nous sommes chrétiens parce que nous avons foi en Christ, parce que notre cœur a répondu à son cri de pardon et d'amour, parce qu'il a ressenti l'influence régénératrice de l'Esprit-

Saint, et que nous donnons gloire à Dieu par une vie nouvelle, une vie sanctifiée et religieuse.

Vous avez éprouvé ces choses, mes Frères; donc vous êtes chrétiens.

Mais l'êtes-vous autant que vous vous imaginez l'être ? Voilà pour nous la question ; et notre sentiment très-positif à cet égard, c'est que nous le sommes beaucoup moins que nous ne le pensons, c'est que la foi n'a pas suffisamment saisi les profondeurs de notre conscience, et que, dans le mouvement religieux qui se produit, la part de chacun de nous est bien plus petite que nous ne serions tentés de le croire à première vue.

Pour vous en convaincre, je laisse de côté les paroles afin d'envisager les faits. Le langage est si trompeur : c'est si facile de dire, si difficile de faire; entre paraître et être il y a tant de ressemblance, et pourtant une si grande distance quelquefois ! On dit : « Je crois », et, en un certain sens, on croit, mais c'est de la tête, non du cœur ; l'intelligence est gagnée et l'âme n'est pas touchée. Croire ainsi, en fait, c'est ne pas croire, au sens du moins de l'Évangile qui dit qu'il faut « *croire de cœur* », et au sens de Dieu qui demande « *notre cœur* ». On a un langage pieux ; des mots bibli-

ques s'échappent des lèvres ; on parle de grâce, de foi, du Sauveur Jésus, et l'on s'imagine que « *le cœur abonde de ce qui remplit la bouche.* » Illusion ! illusion ! Laissons les mots ; voyons les choses.

Nous jugerons beaucoup plus judicieusement de notre état véritable en descendant directement dans notre cœur. C'est en effet dans le cœur que la foi réside, que la régénération s'opère, que l'Esprit de Dieu agit, que l'amour de Jésus doit avoir sa place. Chacun a le secret de son cœur et peut y descendre avec Dieu. Toutefois, ici encore il faut prendre garde, car la méprise s'y glisse facilement. Dans ce monde tout intérieur, les bonnes intentions et les désirs nous apparaissent souvent comme des réalités, et pourtant l'expérience nous apprend à quelle distance l'intention est encore de l'acte, et comment le divorce entre eux s'opère aisément. C'est ce qui vous explique nos faux jugements sur notre propre christianisme, sur son degré et sa valeur réelle.

Si nous voulons reconnaître avec exactitude où nous en sommes, apprécions notre foi, nos sentiments et nos paroles, à la clarté de nos actes et de notre vie. C'est la sûre méthode, celle que

Jésus réclame quand il dit : « *Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront tous dans le Royaume de Dieu* », c'est celle que Saint-Paul indique : « *Le Royaume des Cieux ne consiste pas en paroles, mais en vertus* », celle que Saint-Jacques réclame quand il s'écrie : « *La foi sans les œuvres est morte* », la seule que l'expérience de tous les jours nous recommande.

Eh bien ! je fais appel à votre conscience, mes Frères.

Envisagés à cette lumière, pouvons-nous nous rendre le témoignage que nous sommes chrétiens au degré où nous pensons l'être? La foi a-t-elle si réellement pénétré dans les profondeurs de notre âme, qu'elle ait produit en nous un progrès religieux, et non pas simplement une agitation superficielle qui, tout en prenant intérêt aux évènements religieux et en cherchant l'avancement du règne de Dieu, laisse pourtant le fond de notre vie intact et immobile, comme le fond des eaux dont le vent ne remue que la surface? Ne nous faisons-nous point d'illusion sur la réalité de nos sentiments pieux, et l'année qui vient de s'écouler nous autorise-t-elle à le croire? Voyons, sondons notre cœur, mettons à nu ce qui s'y cache, et prononçons.

L'amour de Dieu qui nous a créés, et la reconnaissance pour Jésus qui nous a sauvés, forment nécessairement le pivot de la vie chrétienne.— Est-ce que ces sentiments sont réellement le point central de la vôtre ? Éprouvez-vous une joie intime et douce à élever vos pensées à Celui dont la main providentielle s'étend sur vous chaque jour, et aimez-vous, en toute occurence, à reposer en Lui votre cœur? Jésus est-il devenu votre ami, un ami à la vie et à la mort? Vous le reconnaîtrez aisément à la place qu'ils occupent dans votre cœur, à l'ardeur de vos prières, à la part que vous leur donnez dans tous les événements de votre vie, aux sacrifices que vous avez accomplis pour leur plaire, au besoin que vous ressentez de leur approbation, à la manière dont vous recherchez leur gloire, à l'influence, en un mot, que leur pensée toujours présente exerce sur votre vie.

Cette influence s'est-elle fait sentir dans vos rapports avec vos frères?— Avez-vous pour eux un véritable amour, car, la charité, ce n'est pas le don seulement, c'est l'amour ? Voyez : on sent qu'elle brûlait le cœur de Saint-Paul et qu'il en puisait les traits au fond de son âme quand il s'écriait : « *La charité est patiente, elle est pleine de bonté;*

elle n'est point envieuse, elle n'est point vaine, insolente; elle ne s'enfle point d'orgueil. Elle ne fait rien de malhonnête, elle ne cherche point son intérêt particulier, elle ne s'irrite point, elle ne soupçonne point le mal; elle se plaît à la droiture, elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout ». Vous sentez-vous embrasé de cette sainte flamme, ou tout au moins en apercevez-vous les traces au-dedans de vous? Inspire-t-elle vos paroles? Adoucit-elle vos jugements? Vous dicte-t-elle des supports et des pardons? Ouvre-t-elle généreusement au pauvre votre cœur et vos mains? Vous a-t-elle fait compâtir à ses maux et subir quelque privation pour lui venir en aide?

Enfin, jusqu'où cette communion de Dieu et de Jésus vous a-t-elle changé et amélioré? — Ressentez-vous un repentir sincère de vos fautes et de vos misères, et un renouvellement dans votre cœur? Pouvez-vous dire que vous avez fait des efforts, et des efforts couronnés de succès, pour dominer votre humeur et votre caractère, pour soumettre ces inclinations qui ont fait le tourment de votre vie et de ceux qui vous entourent? Vous êtes-vous sensiblement modifié à l'égard de cette

préoccupation constante de vous-mêmes, de vos intérêts, de vos aises, de vos jouissances, de votre moi enfin, qui se mêlait à tout, se recherchait en tout, et venait partout jouer un rôle? L'année qui se clôt vous trouve-t-elle plus affranchi de vos passions, plus dévoué au devoir, plus près de Dieu, en un mot, et plus uni à Jésus, que vous ne l'étiez en la commençant?

Mes Frères, mettez-vous bien en face de ces questions, et voyez ce que répond votre conscience. Écoutez si elle vous dit un oui clair, net, bien accentué, ou si elle hésite, si elle vous reprend. Laissez-la parler en toute liberté, n'étouffez pas sa voix, et voyez si c'est au devant de ses félicitations que vous vous avancez, ou si c'est encore une déception qui vous attend, si elle vient ajouter à la tristesse que vous ressentez une tristesse plus juste et plus profonde, en vous montrant que ce feu sacré que vous croyiez flamboyant au dedans de vous n'est qu'une petite flamme luisant en un lieu obscur. Si elle vous dit : « Alors que tout change et se modifie, que tu es peu changé! Que tu marches à pas lents quand les jours, les semaines, les mois s'envolent! Le bout de l'année te retrouve comme le commencement, tiède,

au fond du cœur, un peu à Dieu, beaucoup au monde, toujours à toi presque tout entier. Et pourtant quels pas tu aurais faits si tu avais déployé, pour le salut de ton âme et pour ton avancement spirituel, la dixième, que dis-je? la centième, la millième partie de l'intérêt que tu as prodigué aux affaires de ce monde!.... »

Que dit votre conscience, mes Frères? Approuve-t-elle ou reprend-elle?

V. – Et qu'ai-je besoin de vous le demander? Le contraste entre les sentiments avec lesquels nous accueillons aujourd'hui la nouvelle année et ceux qui nous animaient dans notre enfance, ne renferme-t-il pas une réponse assez catégorique et assez claire? Ce sentiment amer de la brièveté de la vie et de l'inanité de ses promesses que nous éprouvons à cette heure, n'a pas d'autre cause que l'imperfection de notre foi, et laisse voir avec évidence que les choses éternelles et invisibles n'ont pas saisi le fond même de nos attachements, et ne colorent de leur reflet que la surface de nos cœurs. Ces déceptions sur la vie, qui répandent sur ce jour leur teinte triste et mélancolique, sont les moyens dont Dieu se sert pour nous ramener du

monde sur nous-mêmes, afin de nous faire sentir, par le vide même de nos espérances déçues, que notre cœur n'a pas saisi les véritables objets de son amour. Ce sont des voix bien plus éloquentes que la nôtre, qui vous crient intérieurement que la vie qui passe, que le bonheur de ce monde toujours illusoire doivent nous apprendre à *bien compter nos jours, afin d'en recevoir un cœur sage.*

Ne le sentez-vous pas, mes Frères?

Quand l'amour pour le Seigneur ne s'est pas assez fortement emparé de notre cœur pour que nous ayons mis notre trésor là-haut, et que, tout en aimant la vie, nous aimions mieux encore Celui qui l'a donnée, son ciel et son bonheur; quand *notre cœur est partagé*, et que, sans vouloir renoncer à l'attente des félicités éternelles, il leur préfère au fond et en réalité les félicités terrestres, comment voulez-vous qu'en face d'une année pour jamais passée et d'un bonheur vainement espéré, nous n'éprouvions pas une rude secousse et un cruel désappointement? En peut-il être autrement? Le monde ne renferme pas de quoi satisfaire ces besoins indicibles de paix, d'amour et de bonheur, qui travaillent notre âme. Il ne peut pas lui four-

nir un aliment digne d'elle. La vie, le temps qui s'écoule, ne peut avec ses soixante-dix ou quatre-vingts ans combler notre besoin d'immortalité. Pourquoi donc vouloir toujours chercher ici-bas ce que Dieu n'y a pas mis, et s'obstiner à demander à la vie terrestre ce qu'elle est dans l'impuissance de donner? C'est se préparer à soi-même des déceptions. Singuliers êtres que nous sommes! Combien nous savons peu reconnaître les voies de Dieu et en comprendre les bénédictions! Au lieu d'aspirer au ciel avec l'ardeur d'une âme qui a besoin d'échapper à cette puissance désastreuse du temps, en unissant sa vie à Celui qui est éternel, et en réchauffant notre cœur à l'amour vivifiant du Père et du Fils, nous le laissons glacer et s'éteindre dans l'amour des biens terrestres et leur vaine possession! Nous nous sentons tous travaillés au dedans de nous par la brièveté de nos jours : ce temps qui nous échappe nous effraie; nous avons besoin de vie, nous en avons soif, nous voudrions l'aspirer par tous les pores, la boire pour ainsi dire à la coupe.... et au lieu de savoir regarder où elle est véritablement, où elle nous est donnée avec cette plénitude à laquelle aspire notre cœur, avec cette énergie d'impressions, de sentiments et de

pensées, qui en fait la joie et le prix, nous nous obstinons à la demander à cette terre qui ne se meut que dans l'instabilité, et à arrêter nos regards aux portes du tombeau, comme si c'était le terme final et qu'il n'y eût pour nous rien au-delà ! Le Seigneur qui est le *Prince de la vie* nous a dit : « *Je vous donnerai la vie éternelle* », et nous, qui nous glorifions du titre de chrétiens et prétendons lui appartenir par la foi, nous semblons avoir mis en oubli ses promesses, nous ne tournons pas nos cœurs en haut pour les rafraîchir par la vue des horizons infinis que la foi ouvre à nos yeux, et où la vie ne connaît pas de limites. Nous sommes sourds à ces chants de triomphe qu'ont entonnés les Saints de tous les temps, qui voyaient avec joie s'écouler les années de leur pèlerinage, et appelaient de leurs vœux et de leurs prières la venue de l'éternité, en s'écriant : « *Seigneur Jésus, viens, ah ! viens bientôt !* »

Mes Frères, c'est pour éclairer nos yeux sur ce qui nous manque, que le Seigneur a pénétré nos cœurs de tristesse au renouvellement de l'année ; mais si nous nous rendons à ses avertissements et à ses appels, les déceptions dont il nous aura fait savourer l'amertume seront pour nous la coupe

amère où le malade puise la santé. Ce temps dont la rapidité effraie, cette vie toujours traversée, sont les fléaux destructeurs de la félicité du mondain ainsi que de celle de ces demi-chrétiens qui veulent réchauffer dans leur cœur deux amours, et essaient de mener de front les joies de la terre et les délices du ciel. Ils se trouvent déçus; cela doit être, Dieu l'a voulu ainsi. Mais si nous sommes chrétiens de cœur, si les réalités éternelles et invisibles ont pris pour nous un corps et sont devenues, par notre amour pour Christ et notre communion vivante avec Dieu, la première espérance de nos âmes et notre vrai trésor, — oh! les ailes du temps seront encore trop lentes au gré de nos désirs, et les joies mélangées de la terre, comme ses peines, ne feront jamais pâlir pour nous les joies infinies du ciel dont nous portons les promesses.

La vie, ce n'est pas le temps passé ici-bas. Ces soixante-dix ou quatre-vingts ans n'en sont pour ainsi dire que l'avenue, destinée à nous conduire à la vraie vie qui est l'éternité. La terre n'est pas notre patrie: elle n'est qu'un lieu de passage où toute joie est incomplète, mélangée et fugitive, le théâtre où Dieu fait notre éducation par l'épreuve,

et dont nous devons nous détacher incessamment pour nous préparer à entrer dans notre vrai lieu. Notre avenir, c'est le ciel, et notre temps, c'est l'éternité! Que vous importent donc ces jours qui passent, ces années qui s'écoulent et s'enfuient, si, mu par cette foi qui est *une démonstration des choses invisibles* et une possession anticipée et idéale des promesses, votre cœur a déjà transporté ses pénates auprès de son Dieu, et serré précieusement les lettres de sa céleste bourgeoisie! Qu'importe à celui qui marche et s'avance en héritier des félicités éternelles, les difficultés de la route et les cailloux du chemin? La mort n'est pas pour lui la fin de la vie : elle est le terme où il va toucher au bonheur. Plus il approche, plus son cœur bondit d'allégresse, et il entend avec ravissement les coups du marteau qui frappe les dernières heures de sa vie, parce qu'il sonne pour lui l'arrivée de l'année nouvelle, de l'année de l'éternité.

C'est l'idéal que je viens de vous décrire, mes Frères, mais c'est un idéal que Dieu nous invite à réaliser; pouvions-nous mieux faire que de le peindre pour vous montrer les bénédictions dont Dieu comble ceux qui lui appartiennent? – Et puisque c'est aujourd'hui le jour des vœux pour la

nouvelle année, souhaitons, oui, souhaitons tous que Dieu la bénisse en nous donnant une foi plus vive, un amour plus ardent pour lui, ce *cœur sage* dont parle David, et dont tous nous avons plus ou moins besoin. Amen.

ESQUISSES RELIGIEUSES

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ALLEMAGNE

(1861 et 1862)

Nous n'avons pas la prétention d'offrir dans ce travail un tableau détaillé des usages religieux adoptés en Allemagne. Nous nous bornons à consigner quelques observations personnelles, dans le cadre restreint que les *Etrennes* mettent à la disposition de leurs collaborateurs, en choisissant les faits qui nous paraissent pouvoir intéresser les lecteurs de ce volume.

Si une étude prolongée est nécessaire pour porter avec sécurité un jugement sur l'état religieux d'un pays, certaines circonstances nous donnent au premier abord une idée assez juste des sentiments et de la piété d'un peuple. Ainsi

l'observation du dimanche, le zèle éclairé dans les habitudes de culte, sont des symptômes à peu près certains de la sincérité des croyances évangéliques. D'après ce principe, un homme qui met du prix aux idées chrétiennes éprouvera une sérieuse satisfaction à l'aspect du dimanche en Allemagne. Au nord, comme dans les régions centrales, on voit réunis trois éléments : le repos, le culte, les délassements de famille. Dans des traversées de quatre-vingts lieues en chemin de fer, exécutées le dimanche au travers de plusieurs Etats, les villes et les campagnes présentent l'aspect de la paix religieuse. Si l'on séjourne dans les cités germaniques, on voit que les magasins sont régulièrement fermés et les églises encombrées d'auditeurs. Dans l'après-midi, si le temps est beau, les familles et les amis entreprennent de longues promenades pour atteindre quelques points de vues pittoresques ; un frugal repas, le café, le chant, les jeux paisibles des jeunes gens, rappellent les descriptions que nos parents nous donnaient des dimanches d'autrefois. Près des villes, les concerts publics réunissent des foules considérables et, le soir, les promeneurs qui regagnent leur logis témoignent, par leur calme et

leur bonne tenue, qu'ils sont restés dans les limites d'une récréation modérée. Les scandales commis ailleurs par des bandes d'ivrognes sont rares le dimanche dans l'Allemagne réformée.

Le culte luthérien offre aux assistants des aliments plus variés que le rite protestant français. Les chants, les prières, la lecture de l'Evangile, sont considérés comme parties essentielles des actes de dévotion, et le nombre des auditeurs est loin de dépendre exclusivement des mérites oratoires du ministre officiant. Si l'ancienne liturgie de Luther contient des longueurs et des redites, le rituel de la nouvelle Eglise-unie paraît satisfaire les amis du culte en esprit et en vérité. Les prières sont brèves, exemptes des répétitions anglicanes. L'assemblée y prend une part active par les réponses et les actions de grâce. Les chants sont admirables, et, les fragments qui doivent être exécutés étant inscrits dans les livres et sur les murailles, les fidèles les entonnent sans indication du pasteur; cet usage augmente la solennité du culte. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III a rendu un service éminent aux populations réformées, en employant une pieuse et persévérante énergie à l'accomplissement de ces perfectionnements ec-

clésiastiques. Aujourd'hui, les oppositions suscitées contre les nouvelles liturgies ont cessé, et, dans maintes localités, on est d'accord sur leurs bons résultats. Les prières et les chants emploient environ trois quarts d'heure ; les cantiques forment d'admirables concerts. Lorsque, après une assez longue absence, on revient dans nos temples, on éprouve un regret mêlé de quelque ressentiment, en écoutant notre musique religieuse. Cette impression pénible se fortifie en étudiant la simplicité des moyens employés en Allemagne pour arriver à l'exécution universelle de ces excellents cantiques. Il s'agit de faire apprendre par cœur à tous les enfants les airs et les paroles des chants qu'ils exécuteront plus tard dans les temples. Mais, pour obtenir ce résultat, il faut, non-seulement des exercices à l'école, mais il faut l'école de la maison ; il faut que, dans la semaine, la mère chante avec sa famille les psaumes du dimanche suivant, que les aînés dirigent les voix enfantines, et que ce culte domestique se perpétue avec une régularité, une pieuse affection, dont nos paroisses n'offrent que de rares exemples.

Un usage soigneusement entretenu dans les cités allemandes, ce sont les cantiques exécutés

du haut des cathédrales par des chœurs d'instruments à vent assez considérables pour être entendus au loin. Ces grandes harmonies religieuses qui, après la cloche de midi, dominent les bruits de la ville, vous frappent et vous charment pour quelques instants; les fenêtres s'ouvrent, et, sur les promenades, les conversations sont interrompues afin de ne pas perdre une note de ce rapide et imposant concert.

La prédication allemande diffère beaucoup de la prédication française. L'usage de lire les discours en chaire est à peu près inconnu dans les temples luthériens, et serait difficilement toléré. Les orateurs mettent du naturel et beaucoup de chaleur dans leur débit. Mais une habitude fâcheuse impressionne péniblement les auditeurs éclairés : les pasteurs allemands commencent leurs sermons avec une violence de tons, une énergie tout au plus naturelle dans les passages les plus pathétiques ; leurs gestes sont trop multipliés et ne semblent point d'accord avec l'intérêt des idées. Un autre écueil qu'ils ne savent guère éviter, c'est l'analyse exacte et minutieuse de toutes les réflexions que peut faire naître un sujet biblique. Ils veulent tout dire, et ne proportion-

nent souvent point l'étendue d'un développement à son importance réelle. En voici un exemple. Dans une fête solennelle un pasteur prit pour sujet « la pite de la veuve ». Quelques paroles bien senties firent ressortir le vrai mérite de l'aumône, et la suprême nécessité du secret dans l'exercice de la bienfaisance. Mais, ayant mentionné l'usage du tronc pour les pauvres, l'orateur s'attache spécialement à cette idée; il présente une longue énumération des formes diverses de cette institution; il discute amplement le mérite comparatif de la boîte fixée à la porte des temples, ou de la bourse que l'on promène à travers les bancs.... L'heure s'écoule, et l'orateur peut à peine terminer par quelques observations générales. Ce discours était prononcé dans une cathédrale universitaire, et devant un auditoire des plus importants.

D'autres prédicateurs ne s'astreignent pas aux sujets évangéliques; l'histoire contemporaine et ses rudes passions trouvent accès dans la chaire, et l'on parle des événements du jour avec une liberté souvent étrange. L'an dernier, le jour de la fête de la Réformation, un orateur rappelle brièvement les glorieux souvenirs du XVIe siècle,

puis annonce qu'il s'occupera de la réforme actuelle dans l'Europe méridionale. « Tout ira bien, disait un professeur derrière notre banc, s'il ne fait pas un article de journal. » Le sermon fut, en effet, un feuilleton de gazette ; la glorification de Garibaldi dura trente-cinq minutes. J'admirais le calme des auditeurs et leur patient respect pour le temple ; mais l'explosion du mécontentement fut expressive au dehors.

Une irruption malheureusement plus sérieuse des passions politiques dans le domaine du culte eut lieu naguère à Berlin. En 1861, dans le discours d'inauguration pour l'ouverture des Chambres, le prédicateur ne craignit pas de dire : « Est-ce une assemblée de chrétiens qui est devant moi ? Je voudrais l'espérer ; mais, sur le front de tous ceux qui s'opposent à la volonté royale, je vois la marque de Caïn. »

Si nous avons dû citer ces excentricités, inévitables dans des Eglises où règne une liberté de parole à peu près illimitée, nous voudrions faire également ressortir la richesse de pensées et l'élévation de sentiments que présentent en général les prédicateurs allemands. Dans la plupart des Eglises, en dehors des hommes universellement

appréciés, se trouvent des modèles d'éloquence chrétienne s'adressant à l'esprit et au cœur. Des pasteurs, en très-grand nombre, puisent dans l'Evangile seul leur force et leurs leçons ; ils savent, durant un ministère de quarante années, attirer régulièrement les foules. C'est une précieuse bénédiction pour eux que de voir trois générations de personnes, dont ils dirigèrent l'instruction religieuse, former leur auditoire. La méthode de ces vénérables serviteurs est bien simple. Ils entretiennent exclusivement leurs fidèles des leçons bibliques, et ne compromettent jamais leur caractère par ces formes théâtrales, ces anecdotes d'un goût douteux, que se permettent ailleurs des orateurs peu soucieux de la dignité du ministère.

Dans les Eglises allemandes, les fêtes religieuses exercent une influence très-favorable sur le développement de la piété.

La communion n'est pas célébrée quatre fois l'an comme dans le rite réformé français. Elle a lieu publiquement le jeudi saint, jour anniversaire du repas de Jésus-Christ; mais, dans le courant de l'année, les personnes qui désirent sanctifier par la sainte-cène les souvenirs importants de leur vie, peuvent le faire au temple en préve-

nant un pasteur. Il est inutile de discuter les avantages ou les inconvénients de la communion fréquente ; mais, tout en comprenant le prix de nos solennités, il faut convenir que les Allemands reçoivent de sérieuses impressions de ces cultes célébrés intimement après les grandes épreuves ou les joies bénies de la famille.

D'autres fêtes, la *Repentance*, la *Réformation*, le *Jour des morts*, sont des solennités chères aux cœurs allemands.

La fête de la Repentance a lieu un mercredi ; la date varie suivant les Eglises. Les unes la célèbrent avant Pâques, les autres vers l'automne. La prédication principale de cette journée est consacrée à l'examen de la conscience, au rappel du dogme de la rédemption. Lorsqu'elle est fixée au dernier mercredi du carême, elle devient une excellente préparation pour la communion du lendemain. L'orateur y déploie une sévérité sans restriction ; il articule tous les sujets de blâme ; il frappe impitoyablement sur les vices de toutes les classes sociales. J'ai rarement entendu dans nos sermons français des examens de conduite aussi complets. L'attitude silencieuse et recueillie de la population, pendant l'après-midi de cette journée, n'a rien de

factice. Les pasteurs sont fréquemment témoins d'actes de réconciliation volontaire. Il est probable que la susceptibilité est peu développée chez les réformés du nord, car les fidèles ne craignent pas de se tendre la main devant le prédicateur de la journée ou chez le ministre qui fit leur instruction religieuse. Des restitutions d'argent sont également opérées entre les mains des pasteurs, et ces actes accomplis en pleine liberté de conscience attestent la vérité des impressions chrétiennes qui accompagnent la sainte-cène.

Une autre fête qui impressionne vivement ceux qui participent à sa célébration en Allemagne, c'est le jour consacré au souvenir des morts. Après avoir aboli la croyance qui donne aux prières et aux aumônes des vivants une part active dans le salut éternel de l'humanité, Luther eut une heureuse pensée en consacrant un jour spécial à la mémoire de ceux qui ont quitté ce monde. En Italie, cette solennité, abstraction faite du dogme catholique, nous avait impressionné par le mélange de douceur et de tristesse qu'elle répand sur les villes et les campagnes. Dans le nord, le premier décembre est une journée où le culte des plus nobles affections se cé-

lèbre en esprit et en vérité. Dès le matin, les enfants parcourent les rues en exécutant un cantique sur la résurrection; ils s'arrêtent de préférence devant les maisons récemment visitées par le deuil. Les temples se garnissent d'une foule recueillie; le vêtement noir est généralement adopté. Les chants sont d'une simplicité touchante. En voici un exemple : « Ne pleurez pas ceux que la mort » vous a ravis; ils sont allés vers le Seigneur » sur qui reposait tout leur espoir. Il les a con» duits vers le ciel. Des orages du monde, la main » du Père les amène dans les vallons de la paix. »

Dans l'après-midi, chaque famille se rend au cimetière portant des bouquets et des couronnes, non point ces banales immortelles achetées chez les marchands d'objets de deuil, mais des fleurs arrangées par les mains des parents; les enfants regardent comme un beau privilége de pouvoir travailler au bouquet funéraire. Si l'on échange des visites, la conversation est consacrée au souvenir mutuel des amis disparus. Les absents écrivent à leur famille; le reste de la journée se passe à la maison. Un silence expressif règne dans les rues. Les lieux de réunion ne sont pas fermés, mais complétement déserts.

Les funérailles offrent une véritable solennité dans les Eglises allemandes. Une vaste chapelle s'élève au milieu des cimetières des villes ; on y transporte le cercueil quelques heures à l'avance, et le cortége se forme autour du temple funéraire. Les parents, les amis, se mettent en marche, précédés par les chœurs d'enfants, dont les douces voix élèvent et disposent au culte les plus indifférents. Le cercueil est déposé sur la tombe ; le pasteur, en robe, prononce une prière et un discours ; puis, le corps étant descendu dans la fosse, chaque assistant jette une poignée de terre. Les amis et les parents adressent des adieux expressifs au défunt, et l'on se retire.

Ces rites funéraires sont plus imposants que nos usages protestants ; mais de fréquents abus se glissent dans les oraisons funèbres. Il arrive fréquemment que des personnes qui regrettent leur absence dans nos Eglises, après avoir entendu les paroles qui se prononcent sur les tombes en France et en Allemagne, avouent que Calvin seul était dans le vrai, lorsqu'il interdit de rappeler les actes du défunt et de placer des inscriptions louangeuses au cimetière. Le Consistoire genevois, qui légua pour tout souvenir à notre réfor-

mateur ces mots : « *Il est allé à Dieu le 27 mai de la présente année,* » resta fidèle à la plus pure humilité chrétienne. Il faudrait une règle inflexible pour les inscriptions funéraires; un nom, une date, un passage de l'Ecriture-Sainte. Si l'on adopte le service sur la tombe, il faut parler de la leçon que l'événement offre aux assistants, mais s'abstenir de louanges. L'éloge dans l'épitaphe est un reste de paganisme. Je conserverai toujours le souvenir de ces paroles de Töpffer. Il discutait les inconvénients des oraisons funèbres, et disait : « Quand je pense à ces défunts qu'on » met en terre après les avoir dorés sur tranche » dans le discours d'adieu, et que, plus tard, je » lis l'énumération des vertus humaines sur les » épitaphes, je vois qu'au dessus des sépulcres il » n'y a que des anges ; pourtant quelques démons » se trouvent couchés en dessous. » La règle doit être des plus sévères, afin d'éviter les louanges puériles accordées en France, et les longues biographies débitées dans les cimetières germaniques. Une pénible surprise vous saisit lorsque vous entendez l'histoire de toutes les stations sociales de la vie du défunt; ses fonctions, ses titres, ses récompenses et ses revers, et, si l'orateur

allemand ne peut en réalité accorder des éloges à son caractère, il tourne la difficulté et rappelle ses opérations de commerce ou ses travaux matériels. On est exposé à entendre des phrases telles que les suivantes : « Il a bien élevé ses enfants ; c'est » tout naturel : il était habile mathématicien... » Puis, dans une autre circonstance, après de sérieuses considérations sur la mort, le pasteur termine par ces mots : « Nous ne nous étendrons » pas sur la vie de notre frère. Vous l'avez tous » connu ; vous savez qu'il était très-bon archi- » tecte. »

Du reste, l'esprit réformé restreint le plus souvent ces excentricités dans des limites raisonnables. Quant à l'ampleur des oraisons funèbres, il n'y a point d'acception de personnes : on consacre aux plus pauvres un discours qui dure une heure, comme s'il s'agissait de personnages marquants dans l'ordre social. Les paroles les plus touchantes que j'aie entendues furent prononcées un jour par le pasteur Klopfleisch, de Jéna, au sujet d'une humble mère de famille, dont le dévouement n'avait point dépassé les limites de sa misérable demeure.

Le baptême et la bénédiction nuptiale sont

administrés dans les maisons particulières plus fréquemment que dans les temples. Certains détails de leur célébration rappellent les mauvaises coutumes du catholicisme. Habitués comme nous le sommes à la noble gratuité des cérémonies religieuses, il est pénible de voir chez nos frères allemands les tarifs de l'Eglise romaine conservés dans leur triste rigidité. Pour les baptêmes, les noces, les enterrements, on doit payer le pasteur officiant, les marguillers, les fleurs, les cierges, les draperies de l'autel. Il existe trois catégories d'ornements ecclésiastiques, correspondant à divers taux pécuniaires. On emploie le velours, le drap ou la serge; on fixe le genre des bouquets, le nombre des cierges, etc. Le prix d'une cérémonie varie de dix à soixante francs.

La fiscalité va plus loin encore. Chaque personne doit accomplir les rites dans son église paroissiale; le pasteur a le privilége des baptêmes et des mariages de sa circonscription, et, si des parents emploient un ami pour une de ces cérémonies, le ministre officiel réclame également son salaire.

Aux observations, aux reproches touchant ces abus, on répond que ce casuel fait partie essen-

tielle de la paye ecclésiastique, et qu'il serait facile de changer ce mode de vivre en accordant aux pasteurs des honoraires suffisants pour leur strict entretien.

Si les fêtes de la Repentance et du Souvenir des morts réveillent des impressions énergiques dans la conscience et les affections, la fête de la Réformation, célébrée le dernier dimanche d'octobre, réchauffe et vivifie les éléments nationaux. Cet anniversaire est précieusement conservé par les Allemands. L'histoire de la Réforme n'est pas, comme chez nous, une affaire de mémoire, une étude accidentelle, rafraîchie de temps à autre, puis tellement oubliée que les souvenirs de ce glorieux passé deviennent parfois étrangers aux héritiers des bienfaits du XVIe siècle. En Allemagne, l'œuvre de Luther fait partie de la vie de famille, des instructions du collége et des leçons de l'université. La personne de Luther est partout populaire et vénérée ; les détails de son histoire sont offerts aux enfants dans les premiers essais de lecture.

Plus favorisé que ses collègues du midi, Luther n'a pas été témoin ou acteur dans les catastrophes qui dénouèrent ailleurs les procès dogmatiques.

Sans doute, il existe autour de la doctrine luthérienne des divergences aussi tranchées qu'au sujet du calvinisme dans le monde français. Mais ces discussions ne se traduisent jamais en rancunes contre la personne du réformateur, et les rationalistes les plus avancés respectent encore la personne et l'œuvre de Luther.

Cette action continuelle du principe protestant se montre d'une manière remarquable dans l'éducation de la jeunesse. La liberté de conscience développe en Allemagne mieux qu'ailleurs la responsabilité personnelle. Dans l'instruction chrétienne, le père et la mère savent que le travail n'est pas seulement dévolu aux pasteurs, mais que les croyances et les sentiments sont surtout perfectionnés par les leçons de la famille : aussi les habitudes du culte sont tellement mêlées aux occupations journalières, que les impressions religieuses dominent sans effort la vie de l'enfant. Cette influence pratique du christianisme a transformé le régime des écoles. Avant d'avoir visité l'Allemagne, je conservais une haute idée des résultats de notre instruction publique ; dès lors, j'ai beaucoup modifié mes patriotiques impressions. En effet, si la somme et la qualité des

connaissances données à nos enfants forment un total satisfaisant, les mobiles d'action dans le travail laissent beaucoup à désirer. Nous agissons sur la volonté et la conscience des enfants par l'émulation, l'espoir des prix, le désir de surpasser les camarades. Sans doute, de hautes intelligences condamnent ces méthodes, mais leur voix n'a pas encore pénétré dans les masses. En Allemagne, le système des récompenses publiques est généralement abandonné; les *prix* ne s'accordent qu'à de rares intervalles. On pousse les enfants au travail en leur persuadant que le travail est un devoir, dont rien au monde ne peut les dispenser, et sans lequel ils ne peuvent obtenir aucun résultat dans ce monde. On leur montre les fruits du travail dans tous les objets qui les environnent. La fleur, les grains, les aliments dont ils jouissent, leurs habits, leurs livres, leurs jouets, le char qui passe, le wagon, le navire, sont les résultats des travaux de leurs aînés. Puis, après avoir fait connaître aux enfants l'avilissement et la ruine qu'entraîne l'oisiveté, on développe par les exemples offerts dans la vie active les bénédictions réservées à l'homme laborieux, le bonheur d'aider ses parents, l'espoir de conquérir une maison, une fa-

mille... Tels sont les principes enseignés par les instituteurs et les régents au sein des écoles et des gymnases. Le remplacement de l'orgueil du succès par la notion de la vraie destination de l'homme est la plus récente conquête du protestantisme. C'est, dans l'ordre des temps, le dernier des fruits cueillis sur l'arbre de la Réforme, et les populations qui s'en nourrissent se félicitent hautement de la part qui leur est échue dans les destinées de l'humanité.

Cette action du principe réformé ne se borne pas aux écoles et aux gymnases : elle s'exerce avec une persévérante énergie dans les orphelinats et les maisons de refuge ; l'enfant délaissé et l'enfant vicieux éprouvent cette bénie influence du relèvement opéré par le travail et les croyances religieuses.

En général, ces institutions cherchent peu le retentissement de la publicité ; les directeurs allemands accomplissent leur tâche sans bruit. Les maisons princières entretiennent des écoles nombreuses, et chargent leur liste civile de lourdes contributions ; mais tout se fait en silence. Les localités peu fortunées, les familles pauvres, dont les enfants s'élèvent avec autant de soins que ceux des

gens aisés, s'aperçoivent seules des bienfaits et des sacrifices de leurs souverains.

Dans les principaux centres de la Réforme allemande, des sociétés s'occupent activement de l'enfance abandonnée. L'homme le plus éminent dans cette grande œuvre est certainement Wichern, de Hambourg. Il veut régénérer l'enfant par l'action combinée du travail intelligent et de l'affection chrétienne. La personne de Wichern offre un type apostolique. Ses hautes facultés et sa bienveillance inaltérable forment un caractère des plus attrayants; il entraine par la cordiale simplicité de ses discours, et l'habitude de parler aux enfants selon leur cœur est si naturelle en lui, qu'on ne suppose pas que Wichern puisse s'exprimer dans un autre langage.

Wichern a conçu de vastes plans régénérateurs pour les orphelinats et les refuges d'enfants vicieux. Il les élève en conservant autant que possible la vie et la notion de famille. Son principe est une de ces idées simples qui viennent tard, mais dont les fruits sont admirables lorsqu'on les applique avec intelligence et sans pédanterie. L'asile modèle de Wichern est un rassemblement de maisons et d'ateliers établis sur un vaste do-

maine. Les enfants sont en général employés à l'agriculture; d'autres apprennent un métier. Tous les objets nécessaires à la vie sociale sont fabriqués par les élèves; les matières premières seules entrent dans l'établissement. La boulangerie, la forge, le tissage, le drap, le cuir, la culture de la campagne et du jardin emploient des brigades d'enfants. La journée est partagée entre les heures d'école, le travail d'atelier et les récréations. Après quelques mois d'apprentissage, les enfants sont assez avancés dans leurs professions respectives, pour rendre inutile l'intervention des ouvriers du dehors. Les dépenses sont notablement diminuées, et les élèves éprouvent une satisfaction constante en faisant usage des produits de leur industrie personnelle.

Auprès des enfants vicieux, des réfractaires de l'autorité paternelle, Wichern obtient d'excellents résultats. Ces pauvres créatures, habituées à des châtiments proportionnés à leur misère morale, sont comme étourdies durant les premièrs mois en se voyant entourées d'une inaltérable bonté. La plupart s'abandonnent sans réserve à l'influence de ces traitements humains; une expression de confiance remplace bientôt la farouche

empreinte de l'immoralité. Wichern inspire l'amour du travail en l'entremêlant de récréations, de chants, et d'exercices corporels; il intéresse ces enfants aux ouvrages de la campagne et de l'atelier par une participation constante aux fruits et aux bénéfices.

Le culte est d'une simplicité paternelle. Wichern demeure en communication avec ses élèves disséminés sur toutes les parties du monde; ces jeunes hommes savent que leurs lettres sont les bien venues auprès de leur père adoptif.

Il garde la liste des jours de naissance de ses anciens ouvriers, et, dans le culte du matin, on prie, en les nommant, pour ceux dont la fête natale coïncide avec la journée. Nous avons entendu des artisans affirmer que ce simple souvenir les avait souvent retenus dans les principes moraux de l'Ecole.

Wichern forme de nombreux élèves pour diriger des établissements analogues à celui de Hambourg; il partage son temps entre la direction de sa maison, et la surveillance morale des prisons de la monarchie prussienne, dont le feu roi lui avait confié la charge. Il remplit sur la terre allemande le rôle d'Elisabeth Fry dans les pénitenciers

d'Angleterre, et, par sa chrétienne activité et sa fermeté inébrantable, il a introduit de nombreuses améliorations dans ces établissements si difficiles à bien conduire.

Si les développements de l'esprit religieux de la Réforme nous intéressent dans les grandes cités, leur étude offre un attrayant spectacle au sein des communautés exposées aux périls de l'isolement et de la solitude. Nous connaissons les fâcheux résultats de la *dissémination*, et les dangers qui entourent les protestants privés de relations fréquentes avec leurs corréligionnaires. Nous déplorons l'active propagande qui s'exerce dans les hameaux réformés français, lorsque l'éloignement empêche les pasteurs de les visiter fréquemment. Nous savons que, sans la persévérante action de nos sociétés, l'œuvre de Louis XIV se continuerait auprès des disséminés de France. Sous ce rapport, la position des fermes, des hameaux lointains, est beaucoup plus favorable dans les provinces allemandes. Sans doute les disséminés des rives de la Baltique et de la mer du Nord sont en dehors du mouvement religieux des villes ; mais d'actives institutions consacrent leurs ressources à la conservation du christianisme vivant chez

les habitants relégués dans les vastes landes ou les îles des côtes. Les difficultés sont grandes; souvent les fidèles sont obligés de franchir des espaces de cinq ou six lieues pour assister au culte du dimanche. On pourrait croire que, dans ces hameaux solitaires, les habitudes religieuses sont abâtardies; mais, en général, l'intérêt pour les nouvelles du monde chrétien se conserve; la vieille bible de Luther n'est point couverte de poussière ni oubliée sur le haut d'une armoire; les livres de cantiques sont soigneusement étudiés.

Une contrée nous a spécialement intéressé sous ce rapport : ce sont les îles détachées du continent par les tempêtes de la mer du nord, et qui s'étendent de l'embouchure de l'Elbe aux extrémités de la côte danoise. La plupart de ces terrains sont à peine élevés de deux ou trois mètres au-dessus des hautes marées. Quelques îles offrent une circonférence de cinq ou six lieues; d'autres îlots contiennent une centaine d'hectares. On voit dans ces plateaux des fermes construites sur des éminences artificielles; elles sont entourées de bons pâturages qui fournissent des bestiaux recherchés par les marchands de Lon-

dres, de Hambourg et de Lubeck. Les habitants de ces étranges contrées offrent le type des qualités familières aux races protestantes du nord, la probité, le courage, l'énergie, la lutte incessante contre les éléments. L'attachement invincible à cette patrie formée de parcelles de terre résiste aux plus cruelles chances ; parfois les hautes marées, coïncidant avec les efforts du vent des pôles, envahissent ces terrains, et les flots battent le pied des maisons. On raconte que, durant la nuit, des vaisseaux égarés sont passés à quelques toises de ces fermes, et les matelots ont vu des fenêtres éclairées et des gens paisiblement assis auprès du feu. Dès lors, les légendes et les récits fabuleux se multiplient touchant ces habitations flottant en pleine mer.

Lorsqu'on visite ces archipels en été, on est agréablement frappé de l'aspect de ces populations. Les dimanches sont observés peut-être mieux qu'ailleurs. Hommes et femmes se distinguent par leur sérieux, leur bonne tenue, leur irréprochable propreté. Les temples sont remplis ; des chants d'une rare beauté se font entendre ; l'expression vague et rêveuse, familière aux personnes qui contemplent sans cesse l'océan, s'a-

nime à l'ouie des énergiques paroles du pasteur. Celui qui prêche porte sur sa personne l'empreinte des fatigues d'un rude ministère. A l'un de ces dignes ecclésiastiques nous adressions un amical reproche touchant l'ampleur de sa voix, qui dépassait de beaucoup les limites du temple. « Impossible de faire autrement; nos paroissiens « veulent qu'on parle aussi fort que possible; le « meilleur sermon prononcé simplement ne serait « pas écouté; et lorsqu'on voit le zèle de ces braves « gens pour venir au culte, sans consulter le ba- « romètre ni les flots, on ne peut trop faire de sa- « crifices à leur égard. »

Durant l'hiver, dans ce rude climat, les glaces mouvantes interrompent les communications avec le continent; chaqué famille fait ses provisions en conséquence, et les lectures du soir sont en général alimentées par des livres sérieux. Il ne faut pas être surpris, dès lors, si ces races se maintiennent intelligentes, libres et morales. On comprend que les jeunes hommes des îles du Holstein soient recherchés dans les ports anséatiques; et l'on ne peut voir sans émotion ces marins, qui ont séjourné sous toutes les latitudes, ramasser soigneusement leurs épargnes et ter-

miner leurs jours dans leur pays natal, malgré les privations et les périls attachés à ce genre de vie.

Nous bénissons Dieu lorsque, dans notre riche pays, nous sommes témoins des fruits excellents de la Réforme. Mais l'impression de reconnaissance est plus vive encore en voyant la puissance de l'Évangile agissant dans ces lieux déshérités de la nature. Puis, après avoir étudié ces populations septentrionales, qui ont fait du Holstein et des territoires anséatiques un véritable jardin agricole, si l'on se reporte par la pensée aux côtes occidentales de la France, habitées aujourd'hui par les descendants des hommes du nord ; si l'on met en parallèle la beauté des campagnes allemandes et les landes vendéennes et bretonnes, on enregistre une preuve de plus touchant la transformation opérée par le principe protestant chez les peuples qui ont la sagesse de l'accepter pour guide.

J. Gaberel.

LA TABLE DU SEIGNEUR.

Au milieu des marches pénibles et desséchantes de leur pèlerinage dans le désert, les Israélites rencontraient quelquefois une fraîche oasis, une source, quelques palmiers, un bouquet d'arbres, qui leur permettaient d'asseoir leurs tentes, et qui les invitaient de la part de Dieu à se reposer de leurs fatigues passées, et à laisser pour un instant les soucis et les préoccupations de l'avenir, en s'abandonnant sans réserve aux paisibles douceurs du moment présent. La sentence qui les faisait étrangers et voyageurs dans ce monde semblait être alors suspendue, et, s'ils ne pouvaient pas l'oublier entièrement, du moins une autre pensée venait en adoucir la rigueur en leur rappelant qu'ils étaient le peuple de Dieu, la nation sainte, la race élue, les héritiers des promesses. On dressait le tabernacle au milieu du camp ; les sacrificateurs

offraient les victimes, les lévites expliquaient la loi ; les vieillards racontaient aux jeunes gens l'histoire de leurs ancêtres ; les mères encourageaient leurs enfants en leur disant les merveilles du pays enchanteur dans lequel ils allaient entrer ; de modestes mais joyeux festins réunissaient les familles, et les souvenirs, même les plus amers, se coloraient des teintes sereines de l'espérance et de la foi. Sans doute le voyage était loin d'être achevé ; sans doute de nouvelles épreuves attendaient encore les pélerins ; mais le repos avait rafraîchi leurs forces : le corps et l'âme s'étaient retrempés, et ils étaient en mesure d'affronter avec plus de courage les fatigues et les déceptions qui les attendaient encore.

A nous aussi, les pélerins de l'Eglise chrétienne, Dieu a préparé des temps de repos et de rafraîchissement spirituel. Quand le torrent de la vie nous entraîne, quand la multiplicité de nos travaux et de nos occupations semble ne devoir nous donner aucun relâche, quand les conditions même de notre existence nous imposent une activité sans bornes, presque fiévreuse, quand les suites du péché semblent répéter à notre oreille la sentence fatale : Marche ! Marche ! — une autre voix, plus

douce, se fait entendre et nous dit : « Venez à moi, vous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. » C'est le Sauveur qui nous parle; c'est Lui qui nous appelle. Il veut se donner Lui-même à nous en vivant souvenir; il veut être tout pour nous, et, de même qu'il nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption, il veut être encore notre véritable nourriture et notre véritable breuvage.

Il se fait trouver de nous toutes les fois que nous le cherchons, souvent même quand nous ne le cherchons pas; il vient au-devant de ses enfants et sollicite leur pensée et leur attention. Il nous parle par les événements de tous les jours, par les épreuves comme par les bienfaits; il nous parle quand nous ouvrons la Bible, et même lorsque notre regard se porte machinalement sur le Saint volume, trop souvent négligé. Il nous parle le dimanche, quand nous nous rendons dans sa maison, et même lorsque nos pas, dirigés vers le travail ou le plaisir, se croisent avec ceux qui s'acheminent au rendez-vous des fidèles. Il nous parle dans les fêtes solennelles, quand les vibrations de l'air viennent rappeler à tous les grandes œuvres de la Rédemption, la paix donnée au monde, le par-

don des péchés, l'effusion de l'Esprit sur l'Eglise. Il nous parle surtout quand le Seigneur dresse sa table devant nous, et que la plus touchante des solennités vient nous rappeler, tout ensemble, que Dieu est notre père et que nous sommes les frères les uns des autres.

L'âme éprouve alors un sentiment de calme qui réduit au silence les bruits, le tumulte et les agitations de ce monde. Les douleurs les plus vives s'émoussent, les souvenirs les plus pénibles perdent leur amertume, les tentations s'affaiblissent, le péché semble vaincu ; on dirait qu'une vie nouvelle a commencé, que l'âme est transportée dans une nouvelle terre et sous de nouveaux cieux. Tout est paix ; tout est harmonie.

J'entends encore les cloches de la dernière communion. Etait-ce à la ville, était-ce à la campagne, je ne sais. Etait-ce l'hiver, était-ce l'été, je ne le sais pas davantage. Tout ce que je me rappelle, ce sont les douces et solennelles sonneries, l'appel des cieux à la terre, cette voix sublime qui répétait comme aux premiers jours de l'Eglise: Paix sur la terre et bienveillance envers les hommes! Des multitudes, unies dans un même esprit, hommes, femmes, vieillards et jeunes gens, s'a-

cheminaient, recueillis, vers le sanctuaire où les attendait le festin que Dieu leur avait préparé. Touchant spectacle, tableau plein de charme ! En voyant la bigarrure des vêtements, les âges divers, la démarche vigoureuse des uns, les pas chancelants des infirmes, ces physionomies si différentes se confondant en une même expression commune à toutes, je me représentais la communion du monde entier, et je pensais qu'à la même heure les fidèles de toute tribu, langue, peuple et nation, étaient réunis autour de la même Parole, dans un même sentiment d'amour, de reconnaissance et d'adoration.

Dieu présentait à l'Eglise l'agneau mis à mort. Et l'Eglise répondait : « Gloire soit à l'Agneau ! Tu es digne de recevoir force, honneur, puissance, aux siècles des siècles. »

Le plus humble pécheur disait : Je crois, Seigneur. Et le chrétien le plus fervent ajoutait encore : Aide-moi dans mon incrédulité. Seigneur, augmente nous la foi !

Et tous ensemble : Que te rendrai-je, ô Dieu, pour tes bienfaits ? Tous tes bienfaits sont sur moi ! Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés ses enfants. O profon-

deur des richesses, de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec Lui ? Tu es la tête de l'Eglise ; nous sommes le corps que tu as racheté, nous sommes les membres les uns des autres. A qui irions-nous qu'à toi, Seigneur ? Tu as les Paroles de la vie éternelle !

Les prières étaient sincères et ferventes C'était la liturgie ; mais qu'elle est belle ! Chaque fois qu'on l'entend, on croit l'entendre pour la première fois, et cependant on en a l'habitude, on la sait par cœur. On connaît aussi les cantiques, et nulle voix ne reste muette quand il s'agit de chanter les louanges de Celui qui « nous a donné son cher fils. » On obéit au commandement de l'apôtre, qui fait du chant l'un des moyens les plus puissants de l'édification commune ; on suit les vieilles traditions de l'Eglise réformée, dont les premiers martyrs étaient des chanteurs de psaumes. On ne délègue à personne le soin de louer Dieu au nom de tous. Point de lutrin ; chacun chante, et, s'il se fait entendre quelques voix chevrotantes, elles ajoutent à l'édification de l'Eglise, à l'émotion générale ; on pense au vieux Siméon qui va bientôt

s'en aller en paix. Le prédicateur parle sous l'influence bénie des chants du troupeau qu'il doit nourrir. On oublie l'homme pour ne penser qu'à ce qu'il dit. C'est la fête du Dieu d'amour, et tout est plein de cet amour dans la prédication qui se fait entendre du haut de la chaire. Que l'on serait mal venu à nous offrir aujourd'hui les discussions si souvent arides de la théologie des savants !

J'aime la vérité, j'aime la saine doctrine, j'aime ceux qui tiennent haut élevé l'étendard de la foi ; j'admets les droits de la controverse et de toute discussion, parce que je crois aux droits de la vérité. Mais chaque chose à sa place. Il est des moments où toute apparence de discussion m'apparaît comme une note fausse, comme une dissonance qui détruit l'harmonie de la plus belle œuvre. Quand je suis à l'Eglise, j'y suis pour m'édifier, et, quand la table du Seigneur est dressée devant moi, je répugne à tout ce qui pourrait changer le cours des pensées qui me remplissent et me dominent. Ne venez donc pas troubler le repos de mon âme, nè venez pas troubler ma paix, en discutant devant moi des questions de forme ou d'organisation ; ne venez pas m'analyser ce que j'éprouve ; ne venez pas me dire sous quelle forme,

et quel jour, le Seigneur célébra la Cène avec ses apôtres; ne discutez pas devant moi la nature du sacrement, ni ce qu'il y a de mystique dans le pain, ni ce qu'il y a de réel dans la présence du Sauveur; ne pesez pas la grâce que Dieu nous donne; ne la mesurez pas; ne cherchez ni à la préciser, ni à la déterminer. N'allez pas dire à cette assemblée que le repas qu'elle célèbre n'est qu'un repas fraternel, destiné seulement à rappeler aux hommes l'unité de leur race; ne lui dites pas davantage que celui qui communie, communie seulement avec Dieu, et que la communion ne crée aucun lien entre ceux qui auront mangé le même pain et bu à la même coupe. Gardez-vous d'intervenir avec des jugements humains; ne parlez pas de Judas Iscariot, et ne troublez pas les faibles en parlant de communions indignes. Cette table sacrée, c'est à Dieu qu'elle appartient; dans son amour, il y invite tous les pécheurs, comme au symbole de son éternelle miséricorde; il appelle les plus petits, les plus chétifs en Israël, les infirmes, les malades, les lépreux, parce qu'il veut leur faire du bien à tous. Laissez la route large ouverte, et que nulle crainte ne retienne personne. Il y aura peut-être des communions in-

conscientes, peu intelligentes. Il n'y aura pas de communions indignes, pas plus qu'il n'y a de mauvaises prières. Et ceux encore qui auront le moins bien compris l'acte qu'ils viennent d'accomplir, seront bénis s'ils ont seulement demandé à Dieu les dispositions convenables à cette solennité commémoratoire.

Sans doute il règne au sujet de la communion bien des idées fausses et bien des préjugés ; mais qui se flattera d'en être tout-à-fait exempt ? Et qui, d'ailleurs, se flattera d'avoir parfaitement compris le saint mystère de la mort du Sauveur et du repas qui doit la rappeler à l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles ? Plus la Cène est intime et spirituelle, plus elle doit aussi participer de l'individualité de chacun ; non que nous devions rien y mettre de nous-mêmes, mais nous prenons d'elle, pour nous l'assimiler, ce qui convient le plus à notre nature, ce qui est le plus approprié à nos besoins. Et la vraie prière du fidèle qui s'approche de la Table sainte, c'est : « O mon Dieu ! donne moi de recevoir du sacrement toutes les grâces et toutes les bénédictions dont Toi même tu l'as enrichi dans ton amour pour moi. Je ne comprends pas tout, mais je veux tout recevoir. Ne

déjà l'Église m'appelle à de nouvelles solennités, à de nouvelles fêtes. Les sons de la Clémence se joignent aux appels que le lac m'apporte de la part des nombreuses Églises qui le bordent, et avec lesquelles nous ne sommes qu'une seule et même Église : on entend jusqu'aux belles cloches de Lausanne, et ce doux concert, qui charme les oreilles, plaît davantage encore à l'âme chrétienne en rendant vivantes pour elle la sainte Église universelle et la communion des Saints.

Nous allons donc avoir une nouvelle célébration de la Cène, et, si j'ai déploré des lacunes ou des faiblesses, des ténèbres ou des misères, dans la précédente, Dieu me fait la grâce de pouvoir tout réparer en m'éclairant de mes expériences passées, et en recourant, par la prière, à Celui qui manifeste sa force dans notre infirmité. Il demande que chacun s'examine soi-même ; il m'impose une préparation sérieuse et consciencieuse ; il me fournit dans sa Parole toutes les lumières nécessaires ; il m'a promis le secours de son Saint-Esprit !

Mes défaillances passées, mes chutes, mes langueurs, le peu de progrès que j'ai faits depuis que je connais la vérité, mes doutes sans cesse renais-

sants, non point sur ce qui fait l'essence de la foi, grâce à Dieu, mais sur certaines parties de la doctrine chrétienne; la lutte de la chair contre l'esprit, les soulèvements du vieil homme contre le nouveau, de généreuses aspirations comparées avec de tristes réalités, en un mot, ce combat de la vie si dramatiquement rappelé par Saint-Paul dans le huitième chapitre de l'épître aux Romains, — tout m'oppresse, tout m'afflige peut-être, mais rien ne me décourage. Pas plus que l'apôtre, je ne me persuade d'avoir atteint le but; mais je le poursuis sans relâche, et, quand Dieu renouvelle les témoignages de sa patience et les appels de sa miséricorde, j'y réponds par un redoublement de zèle, par une recherche toujours plus ardente de la sanctification. Tout ce qu'il demande de ses serviteurs, c'est qu'ils soient trouvés fidèles; il ne leur impose pas la victoire : il leur impose le combat; il n'exige pas le succès : il exige les efforts et la lutte. Quant au succès, quant à la victoire, il s'en charge lui-même; il les donnera quand le moment sera venu.

Relève-toi donc, fidèle qui pleures tes infidélités; laisse-là l'irréparable qui n'est plus, les choses vieilles qui sont passées; remets à Jésus,

avec une humble confiance, les souvenirs qui pèsent sur ton âme ; si tes péchés ont abondé, souviens-toi que la grâce surabonde. Mais, à cause même des compassions de Dieu, à cause de cette Cène à laquelle tu vas participer de nouveau, à cause des grâces qu'elle rappelle et des bénédictions qu'elle promet, purifie ton cœur, purifie ta vie, retranche tout ce qui peut être une souillure ou un obstacle, ôte l'interdit du milieu de toi ; veille à ce que tout levain disparaisse de la maison ; et, comme le dit Jésus-Christ avec tant d'énergie, coupe le pied, arrache l'œil, qui pourraient être pour toi une occasion de péché. Saint-Paul le dit aussi dans le même sens spirituel : « Faites mourir les membres de votre chair ; vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu ; vous n'êtes plus à vous-mêmes, mais à Christ qui vous a rachetés. Offrez vos corps en sacrifice vivant à Dieu, ce qui est votre raisonnable service, et ne vous conformez point à ce présent siècle mauvais. Quelle communion peut-il y avoir entre Christ et Bélial, entre la lumière et les ténèbres ? »

L'avenir est à Dieu, mais, à beaucoup d'égards, l'avenir est à nous, parce que Dieu le met sous notre responsabilité. Cette prochaine solennité,

ce renouvellement de l'alliance, comment allons-nous le célébrer? Loin de nous tout formalisme; loin de nous tout ce qui serait habitude machinale ou sentimentalité nerveuse. Mais aussi, loin de nous l'indifférence, la sécheresse et la légèreté. Nos pères se préoccupaient six semaines à l'avance des communions auxquelles ils devaient participer ; ils renonçaient alors à toute espèce de jeux ; ils établissaient un culte domestique spécial ; ils repassaient les Evangiles en famille ; ils lisaient des livres de prières et des exercices de piété ; quelques-uns même jeûnaient. Pour avoir le droit de les blâmer ou de les critiquer, il faut faire mieux qu'eux (et cela même ne donnera pas le droit de les juger) ; il ne suffit pas de condamner un excès de formes et un manque de spiritualité, qui d'ailleurs n'exclut pas nécessairement la vie ; il faut encore montrer qu'une liberté plus grande favorise, au lieu de la paralyser, la vie religieuse, la piété, la charité, le zèle pour la maison de Dieu, les progrès dans la sanctification. S'il est vrai que le chrétien doit toujours être préparé à communier, il est également vrai qu'il ne l'est pas toujours, et que, selon la touchante image figurée par le Seigneur lavant les pieds de ses apôtres,

si nous n'avons pas besoin que la tête et le corps soient lavés de nouveau, nos pieds doivent l'être sans cesse, exposés comme ils le sont aux souillures du voyage et à la poussière du chemin, aux tentations et aux chûtes de la vie journalière. Veillons donc à la poutre qui est dans notre œil; mais veillons surtout aux nombreux fétus qui peuvent s'y trouver, d'autant plus dangereux qu'ils sont moins sensibles et moins apparents; prenons garde à la méfiance, à l'orgueil spirituel, aux jugements téméraires, aux paroles inutiles ou malséantes, aux pensées déréglées, à l'intempérance, à la frivolité; surtout, que l'amour fraternel demeure.

Et si nous ne voulons pas nous approcher de Dieu les mains vides, si nous comprenons qu'en échange du don qu'il nous a fait de son Fils, Dieu peut attendre de nous quelque témoignage visible et matériel de notre reconnaissance, quelque chose qui soit de notre part un sacrifice, mais un sacrifice vivant, une preuve que nous acceptons notre service raisonnable et que nous reconnaissons sa souveraineté, gardons-nous d'exagérer un faux spiritualisme, sous prétexte qu'il ne nous demande que nos cœurs, sous prétexte qu'il n'a

besoin de rien, que l'or et l'argent sont à Lui. Cela est vrai, sans doute; et cependant, celui qui possède toutes choses a distingué la pite de la pauvre veuve, et le parfum précieux que la pécheresse répandait sur ses pieds. Cela est vrai; et cependant il nous invite lui-même à la libéralité, en nous rappelant que celui qui sème richement fera une récolte plus abondante que celui qui sème avec parcimonie. Cela est vrai; mais reconnaissons franchement que, si nous faisons peu de sacrifices pour le Seigneur, ce n'est pas en général par un excès de spiritualité. Au contraire.

Rappelons-nous d'ailleurs que, si Dieu n'est pas directement présent au milieu de nous pour recevoir les offrandes de la libéralité chrétienne sous toutes les formes, il est représenté dans ce monde par l'Église qui est sa fondation, et par les misères si nombreuses qui nous entourent; par les prisonniers et les malades qu'il nous appelle à visiter; par les pauvres qu'il nous demande d'aimer, de vêtir et de nourrir, comme s'il s'agissait de lui-même.

Quel est donc celui qui vient là-bas frapper à notre porte? — C'est peut-être un mendiant des environs, peut-être un ami qui vient emprunter

quelque argent, peut-être un débiteur angoissé qui vient demander un délai, peut-être un collecteur étranger qui vient réclamer notre concours en faveur des orphelins de son pays, peut-être le délégué d'une société religieuse, le représentant des protestants disséminés, des brebis perdues de la maison d'Israël. Garde-toi de toute impatience, mon âme ! C'est peut-être aussi le Seigneur Jésus, qui a donné son sang pour l'Église, et qui vient, à cette heure solennelle, éprouver ta reconnaissance et ta foi.

Quant la table sainte sera de nouveau dressée dans le temple, tu t'en approcheras avec joie, car tu pourras dire à Celui qui t'a convié : « Je me suis préservé pur des souillures du monde, et je n'ai repoussé aucun de ceux que tu m'as envoyés; je leur ai donné, de ma richesse ou de mon indigence, tout ce que j'ai pu leur donner. » Et le Seigneur lui-même te répondra : « Je le sais; j'avais faim et tu m'as donné à manger, j'étais malade et tu m'as visité. » Puis, au dernier jour : « Tu as été fidèle en peu de choses; je t'établirai sur beaucoup. Entre dans la joie de ton Seigneur. Viens t'asseoir à ma table avec Abraham, Isaac et Jacob. »

J.Aug. Bost.

LES VOCATIONS CHRÉTIENNES.

Parlons d'abord de celles qu'on peut choisir.

C'est une belle chose, assurément, de faire de l'activité chrétienne l'affaire, la grande affaire de sa vie, d'être chrétien comme d'autres sont négociants, artistes, agriculteurs. Avez-vous jamais vu, dès la première aube, par une belle journée d'été, les ouvriers quittant la ferme pour se rendre à leurs divers travaux? C'est un spectacle qui ranime et retrempe les forces; on se sent du cœur pour la fatigue, et l'on voudrait, son outil sur l'épaule, se joindre au premier groupe, pour aller avec lui affronter en plein champ l'ardeur du soleil. Venez, et je vous montrerai les ouvriers du Seigneur partant pour sa moisson.

En voici qui font leurs préparatifs pour un lointain voyage; ils s'en vont par delà les mers annoncer *le vrai Dieu et la vie éternelle* à ceux qui

vivent encore, comme dit saint Paul, *sans Dieu et sans espérance au monde.* Comment ont-ils reçu cette sublime mission? Qui le dira? Peut-être en entendant quelqu'un de leurs devanciers raconter ses travaux, ses souffrances et ses joies. Peut-être en lisant quelqu'un de ces récits, si bien faits, dans leur simplicité, pour parler à l'âme des enfants. Peut-être aussi, en plus d'un cas, une tendre mère en entretenant son fils de ces choses, pour conduire son cœur au Seigneur, a-t-elle, sans le savoir, forgé *l'épée qui devait un jour lui transpercer l'âme*[1], tout en l'inondant d'une sainte joie. Cette première impression, quelle qu'en soit l'origine, a pris peu à peu chez eux de la consistance. Avec le temps, elle est devenue irrésistible comme une voix de Dieu. Ils se sont assis avant d'entreprendre cette guerre. Ils se sont consultés. Ils ont consulté l'Eternel. Ils ont commencé, ils ont achevé leurs apprêts. Les voici maintenant qui s'embarquent! — Jeunes gens, voulez-vous partir avec eux? Il y a un rude moment à traverser, sans doute, celui des adieux à la famille, à la patrie. Il y a de rudes difficultés à affronter, des dangers à courir, des labeurs, des

1. Luc, II, 35.

fatigues à endurer. Mais quelle belle tâche ! Être à la fois les messagers du salut et les pionniers de la civilisation ; faire revivre dans notre siècle abâtardi l'héroïque dévouement du christianisme primitif ! Rappeler au monde ce que c'était que la foi des apôtres ! Quelle belle tâche, pour des jeunes gens qui ne savent à quoi dépenser ce feu sacré d'enthousiasme que Dieu lui-même a allumé dans leur cœur ! Et qu'il serait beau de vous voir revenir un jour, blanchis à la peine, raconter à nous ou à nos enfants les grandes choses que le Seigneur aurait accomplies par votre moyen !

En voici d'autres, qui se préparent laborieusement pour les fonctions du ministère évangélique. Ils ont entendu l'appel du chef de l'Eglise : Suis-moi ! Ils ont compris ce que dit saint Paul, que *celui qui désire être évêque*, c'est-à-dire pasteur, *désire une chose excellente*. Amener les enfants à Jésus-Christ, visiter et consoler les affligés, entretenir et développer la foi dans l'Église : voilà leur unique ambition. Ceux-ci ne quitteront ni leur famille, ni leur patrie ; ils habiteront au milieu de leur peuple, et, à moins de circonstances dont Dieu seul dispose, c'est à leurs concitoyens

eux-mêmes qu'ils feront connaître les vertus de celui qui nous a rachetés. — Voulez-vous aller avec eux? Voulez-vous venir avec nous? C'est une grande et belle vocation, estimée jadis la plus honorable dans notre chère patrie. Il est vrai qu'aujourd'hui les temps sont graves, et celui qui y entrerait par des motifs d'une pureté douteuse ferait un calcul bien trompeur. Mais cette difficulté des temps, signe d'un plus grand besoin de pasteurs fidèles, si elle peut arrêter les tièdes et les cœurs partagés, n'est-elle pas précisément ce qui devrait embraser le cœur de ceux qui se sentent quelque zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut de leurs frères? Puis, s'il y a des déboires et quelquefois d'amères tristesses à affronter, n'y a-t-il pas aussi à savourer des joies telles que le monde n'en a jamais connu? Savez-vous ce que c'est que de se sentir un instrument, mille fois indigne, sans doute, mais un instrument pourtant, dans la main même de Dieu, pour accomplir sur la terre ce qui fait tressaillir les anges dans le ciel? Savez-vous ce que c'est que de voir, dans les yeux d'un mourant qu'on a ramené à la foi, le soleil de la vie présente se coucher dans la gloire éternelle? Savez-vous ce que c'est que

de laisser déborder à pleins flots, sur une assemblée attentive, les trésors dont vous remplit l'esprit du Seigneur? Savez-vous... Oh! s'il était donné à mes faibles paroles de déterminer une seule vocation parmi vous... Savez-vous ce que j'éprouverais!

Mais, pour le ministère évangélique, il faut des études et une longue préparation. Tous n'en sont pas susceptibles. Aussi bien Dieu n'a-t-il pas établi tous pour être pasteurs. Il en a établi d'autres pour être évangélistes. Et lui, qui aime à se servir des choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, combien souvent ne s'est-il pas plu à bénir tel de ces humbles ouvriers, à lui seul, plus que dix pasteurs! Voyez-les partir, eux aussi, pour se rendre au travail. Leur costume est simple, comme celui de ce peuple qu'ils vont visiter. La bonne Parole de notre Dieu, qu'ils se disposent à répandre, compose la majeure partie de leur bagage, et bien souvent ils ne rougiront pas d'y joindre, comme autrefois l'apôtre faiseur de tentes, le vulgaire attirail de leur gagne-pain quotidien. — Voulez-vous aller avec eux? Ah! quels services vous rendriez peut-être à la cause du Seigneur! Je vous parlais l'autre jour du devoir

sacré qui nous incombe d'appeler à l'Évangile cette population étrangère qui envahit notre ville. Rappelez-vous ce que dit l'Ecclésiaste : *J'ai vu aussi cette sagesse sous le soleil, c'est qu'il y avait une petite ville et peu de gens dedans. Et un ennemi puissant est venu qui l'a investie et qui a bâti de grands forts contre elle. Mais il s'est trouvé en elle un homme pauvre et sage qui l'a sauvée par sa sagesse.* Qui sait si vous ne seriez pas cet homme pauvre et sage, pour la chère petite ville qui nous a vus naître? Je vous ai parlé de nos frères disséminés. Il faut, pour les aller visiter dans leurs vallées et dans leurs quartiers reculés, des hommes simples comme eux, parlant leur langage, accoutumés au même genre de vie, capables d'endurer la fatigue des longues marches. Vous seriez ces hommes-là. Et que de fois ne feriez-vous pas dire avec action de grâces : Qu'*ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de ceux qui annoncent la paix, les pieds, dis-je, de ceux qui apportent de bonnes nouvelles!* Philippe, qui aborda sur la route l'officier de la reine Candace, le convertit et jeta cette première semence dans une contrée lointaine, bientôt remuée en tout sens par le christianisme naissant, n'était autre qu'un

évangéliste. Félix Næf, dont le ministère restera toujours un type de zèle admirable et d'incomparable succès, ne fut au fond jamais que le type béni de l'évangéliste.

En voici d'autres, et cette fois de simples femmes, qui, sous le nom biblique de diaconesses, comme Phébé dans la primitive Eglise, se consacrent librement, pendant quelques années de leur vie, au soin des malades et au soulagement des pauvres, accomplissant, par la charité dans l'humilité, ce ministère d'assistance pour lequel la femme semble avoir été créée, et où nul ne peut la remplacer. — Voulez-vous aller avec elles? Entrez dans quelqu'un de ces établissements modestes, et je dirais volontiers modèles, dont la devise devrait être la touchante promesse du psaume : *Je ferai habiter en famille celui qui est seul.* Voyez là de pauvres malades, à demi guéris déjà, guéris dans leur cœur, au moins, par les tendres soins qu'on leur prodigue. Recueillez leurs expressions de reconnaissance. Puis, suivez celles qui commencent par donner une famille à ceux qui n'en ont point; suivez-les au sein des familles, semant partout dans la paix le fruit de la justice, portant partout avec elles, comme une atmos-

phère bienfaisante, cette onction de l'amour chrétien qui vient du Saint-Esprit, sans doute, mais qui aime à passer par le cœur de la femme, comme si elle y recevait je ne sais quoi de plus onctueux encore. La charité dans l'humilité, ai-je dit, voilà la vertu, la gloire cachée, de ce beau ministère; oui, mais la liberté dans la charité, en voilà la condition, car plutôt nous priver de ses bienfaits, que de les acheter au prix de cette abnégation servile qui fait de la libre créature de Dieu un instrument passif, même pour le bien!

Au reste, ce ne sont là que des exemples, vous l'avez compris; car je n'en finirais pas si je voulais achever de vous énumérer ici les innombrables carrières qui s'ouvrent au dévouement chrétien. Ce ne sont pas les carrières qui nous manquent. C'est bien plutôt nous qui manquons aux carrières. Voyez les campagnes blanches pour la moisson, et faites le compte des ouvriers qui partent pour l'accomplir. Ah! n'est-ce pas un des symptômes les plus significatifs du peu de dévouement qui règne parmi nous, que le nombre relativement si restreint de ceux qui se consacrent aux vocations du dévouement chrétien?

Le Genevois est voyageur; il s'expatrie volon-

tiers et réussit à l'étranger. C'est par centaines et par milliers qu'il faudrait compter ceux de nos compatriotes attirés depuis un demi-siècle par l'amour de l'or, par l'amour des sciences, par le simple amour des aventures, et lancés loin de leur pays dans les entreprises les plus lointaines et les plus hasardeuses. Nous n'en sommes pas moins une des nations chrétiennes les plus pauvres en ouvriers conduits par l'amour sacré des âmes sur le champ béni des missions évangéliques ; et pour un qui embrasse cette carrière du ministère pastoral, jadis si honorée parmi nous, combien qui en sont détournés précisément par ce qui devrait y attirer surtout les cœurs dévoués, par la difficulté des temps, par le sentiment vague, mais juste, que la place des pasteurs n'est plus à la parade aujourd'hui, mais bien au poste d'honneur !

Où sont les jeunes gens qui, dans le choix d'une carrière, se posent avant tout cette question : Quelle est celle où je ferai gratuitement le plus de bien, où je me dévouerai le mieux, où j'accomplirai le plus fidèlement mon œuvre de chrétien sur la terre ? Où sont les parents qui voient avec bonheur se dessiner chez leurs enfants

la résolution de se consacrer à l'Eternel ? Où sont les femmes qui, en donnant le jour à leur premier-né, se disent avec un tressaillement de joie : « J'ai acquis un serviteur à l'Eternel ! » qui le lui offrent ensuite journellement dans l'intimité de leurs prières, qui y inclinent plus tard ses pensées, par cette influence pénétrante et presque irrésistible que le Seigneur leur a confiée pour qu'elles la fassent tourner à sa gloire? Ceci s'adresse à vous, mères chrétiennes. Ah ! s'il y avait plus souvent dans vos cœurs les sentiments de l'épouse d'Elkana, qui sait si Dieu ne nous susciterait pas un jour quelque Samuel pour réveiller son peuple? Mais, au lieu de cela, on ne veut connaître et adorer que les intérêts du présent siècle ; on ne veut obéir qu'aux calculs d'un égoïsme héréditaire. On ne songe qu'à assurer à ses enfants le bien-être où l'on a mis son cœur, et à leur épargner les chances de dévouement qu'on s'est trop bien trouvé de s'épargner à soi-même.

Si j'ai parlé de vocations qui font du dévouement chrétien une nécessité, un état, à Dieu ne plaise que je fasse du dévouement chrétien le monopole de ceux qui les embrassent.

Combien d'autres vocations qui, par leur essence même, semblent faites pour en être également saturées !

Quel imitateur de Jésus-Christ, par exemple, qu'un médecin chrétien, comprenant et pratiquant dans l'esprit de Jésus-Christ cet art de guérir, si noble déjà par lui-même, et si bien fait pour s'élever à la hauteur d'un véritable ministère! Quelle carrière de généreux sacrifices et d'inappréciables services devant les pas de celui qui, s'élevant au-dessus des considérations d'un sordide intérêt, songe avant tout à mettre ici sa vie pour ses frères ! Que de facilités pour faire le bien dans cette confiance reconnaissante, dans cette affection méritée, qui le font partout si bien venir ! Et que de portes, fermées au pasteur, s'ouvriront d'elles-mêmes devant lui (je parle des portes du cœur autant que de celles des maisons) ! Ce n'est pas sans motifs que le céleste médecin des âmes a si largement associé à sa tâche celle de soulager et de guérir les mêmes misères qui vous sollicitent. Vous qui êtes les pasteurs des corps, dirai-je, n'avez-vous pas, pour atteindre les âmes et leur porter ce qui vaut mieux que la vie, une avenue d'autant plus large que nous

faisons plus large, hélas ! la part de ce qu'il y a de mortel en nous ? Chacun à sa place, sans doute, et chacun à son affaire ; mais, avec du tact et de la fidélité, avec l'amour de Christ et l'amour des âmes dans le cœur, médecin chrétien ne devient-il pas aussitôt synonyme de bienfaiteur chrétien de l'humanité ? Je dis cela d'autant plus volontiers qu'un si bon nombre de ceux dont je parle, continuant une tradition déjà ancienne parmi nous, ne le disent pas, mais le montrent.

Un instituteur chrétien n'est pas un pasteur non plus, si vous le voulez. En peut-il moins, cependant, mettre sa vie pour les autres, à la gloire de son Maître ? Enseigner à lire et à écrire à des enfants, voilà bien la plus modeste des tâches. Se faire aimer d'eux, pour leur faire aimer Jésus-Christ ; jeter dans leur âme les premiers germes de cette piété qui a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir ; les initier à ce royaume des cieux qui est fait pour eux et pour ceux qui leur ressemblent ; en semant dans leur cœur les paroles de la vie éternelle, semer pour l'avenir, dans l'Eglise et dans le monde, une génération croyante et fidèle, n'est-ce pas peut-être la plus grande et la plus noble de toutes

les tâches aux yeux de Celui qui s'écriait avec tant de vivacité : *Laissez venir à moi les petits enfants ?*

Et ce que je viens de dire de ces deux vocations, de combien d'autres ne pourrais-je pas le dire avec autant de raison !

D'ailleurs, si votre vocation elle-même ne vous porte pas au-devant des œuvres chrétiennes, celles-ci ne viennent-elles pas au-devant de vous, et, sous mille formes, ne sollicitent-elles pas votre coopération ? Voici des administrations de bienfaisance ou d'évangélisation, qui vous demandent de leur consacrer une partie de votre temps, de les aider de vos talents, de vos lumières. Voici, pour les hommes, des comités directeurs qui désirent se les adjoindre, des diaconies qui se plaignent de ne plus savoir où se recruter. Voici, pour les dames, des associations de travail, des associations d'écoles, des associations de patronage. — Comment entrer dans ce champ d'activité tout ouvert devant vous ? D'après quels principes ? D'après quelle méthode ? Il faut vous le dire, car c'est souvent faute d'y avoir réfléchi que, voyant trop à faire, on ne fait rien, ou que, voulant faire ce trop, on le fait mal.

D'abord, ne demandez pas tant de conseils. Les autres risqueraient de vous indiquer leur œuvre, tandis que c'est de la vôtre qu'il s'agit. Choisissez vous-mêmes, sur l'immense catalogue des entreprises chrétiennes, une œuvre, pas davantage, mais une œuvre qui soit autant que possible en rapport avec vos aptitudes, vos facultés, votre position, vos goûts même; une œuvre pour laquelle il y ait dans votre âme comme une sorte d'harmonie préétablie et de convenance sympathique; une œuvre pour laquelle vous vous sentiez vocation, et qui soit l'œuvre de votre choix. Puis, entreprenez-la, non pas en amateur, (les amateurs gâtent tout, là où il faut avant tout du dévouement), mais en homme sérieux. Efforcez-vous de la bien connaître, de la connaître comme vous voulez connaître vos propres affaires. On ne fait avec quelque intérêt, quelque habileté, quelque persévérance, surtout, que ce qu'on a étudié avec soin. Toutes ces œuvres diverses dont vous ne faites qu'entendre parler de loin en loin, le plus souvent encore pour les entendre juger, discuter; toutes ces entreprises que vous ne connaissez que par des rapports que vous ne lisez pas, ou par les appels périodiques et importuns qu'elles font à

votre bourse, comment vous inspireraient-elles autre chose que de la fatigue et de l'impatience? — Ce que vous avez entrepris, poursuivez-le; apportez-y un sentiment de responsabilité et comme une sainte jalousie. Et peu à peu vous serez conduits à y mettre cet esprit de dévouément qui ne se commande pas, si vous le voulez, mais qui seul commande le succès.

C'est bien là, pour le dire en passant, ce qui fait dans les œuvres chrétiennes l'immense supériorité des chrétiens d'Angleterre, et ce qui explique les prodigieux résultats qu'ils obtiennent. Chacun, homme ou femme, se fait le champion d'une idée, dans laquelle il s'incarne, et qu'il pousse ensuite avec une indomptable ténacité, à travers tous les obstacles, jusqu'au succès ou jusqu'à la mort. Ce que les Wilberforce et les Buxton ont entrepris et accompli pour l'affranchissement des esclaves, les Guthrie et les Shaftesbury pour les écoles de déguenillés, les mistress Fry pour la réforme des prisons, — des milliers d'autres, et quelques-uns infiniment obscurs, l'entreprennent et l'accomplissent tous les jours pour la propagation des sociétés de tempérance, pour la mission intérieure, pour la publication des traités, pour

la sanctification du dimanche, pour l'évangélisation des femmes perdues, pour l'assainissement des quartiers pauvres, pour les sociétés bibliques, pour l'établissement des caisses d'épargne, pour la prédication de l'Evangile dans les théâtres, dans les rues, dans les cabarets, pour une infinie variété d'œuvres de détail et de détails d'œuvres qui finissent toujours par triompher, en dépit des montagnes à renverser et des vallées à combler.

Et ne craignez pas qu'un intérêt spécial apporté à une œuvre spéciale diminue votre intérêt pour les autres. Bien au contraire : qui ne s'intéresse à rien ne conçoit pas qu'on se puisse intéresser à quelque chose. Qui se dévoue à ce qu'il fait, celui-là seul comprend que ce que font les autres soit capable de leur inspirer aussi du dévouement. C'est l'activité chrétienne tout entière qui se relève et s'ennoblit, aux yeux de celui qui en relève et en ennoblit un détail par le zèle personnel qu'il y apporte. Il faut bien à chacun son entrée, à chacun sa place dans ce vaste champ de travail; mais, plus les travailleurs seront actifs chacun à sa besogne particulière, plus ils seront excités à s'entr'aider réciproquement, plus ils auront à cœur, chacun, l'avancement général de l'œuvre dans son ensemble.

Ensuite, appliquez-vous à votre œuvre, aïmez votre œuvre, recommandez votre œuvre, mais ne décriez pas celle des autres. Vous voyez des imperfections dans le travail d'autrui ? Eh ! c'est bien possible qu'il y en ait. Croyez-vous donc qu'il n'y en a point dans le vôtre ? *Insensé, ôte premièrement la poutre qui est dans ton œil !* Il y aura toujours des imperfections dans nos œuvres, même les meilleures, mes Frères. Mais la plus grave imperfection qui s'y puisse rencontrer, la plus dangereuse, et j'ajoute la plus coupable, est celle qui consiste à nous dénoncer et à nous condamner les uns les autres. Que j'aime ici la sainte, la loyale largeur de saint Paul, qui respecte tout ce qui se fait au nom du Seigneur, jusqu'à se réjouir de ce que Christ est prêché par ceux qui ne prêchent Christ que pour lui faire de la peine ! Dieu, qui daigne bien employer des instruments aussi imparfaits que nous, daigne aussi bénir des œuvres aussi imparfaites que les nôtres. Les premiers au bénéfice de son indulgence, comment ne serions-nous pas les premiers à la respecter et à l'imiter en ce qui concerne nos frères ? Et ne craignez-vous pas, en attaquant ce qui se fait au nom du Seigneur, de vous trouver, en définitive, avoir fait

la guerre au Seigneur lui-même ? Ici, comme partout, la vraie controverse n'est pas tant celle qui attaque et qui démolit, que celle qui commence par établir la vérité pour la laisser ensuite triompher par sa vertu propre. On fait mal à côté de vous : faites mieux. On édifie sur un mauvais fondement : édifiez sur le bon. On méconnaît les vrais principes : montrez-en l'excellence par l'excellence de leurs conséquences. Qu'il n'y ait entre tous, avec le respect pour la conscience d'autrui, qu'une sainte émulation à se devancer, à s'encourager les uns les autres dans la carrière des bonnes œuvres ! Et fions-nous à Dieu, qui seul connaît l'œuvre de chacun, pour consumer le chaume qui la dépare, comme pour faire concourir toutes choses à ses fins, c'est-à-dire au plus grand bien de tous.

Franck Coulin, *pasteur*.

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

DE BALE.

On entend parler tous les jours de cette Société, mais peu de gens en savent l'histoire.

La Société des missions de Bâle a été fondée, en 1815, comme un témoignage de reconnaissance envers Dieu pour la paix qu'il daignait rendre à l'Europe après les longues et sanglantes guerres de l'empire. Depuis sa fondation jusqu'à aujourd'hui, cette société a pu se développer sans recul ni arrêt, à la faveur de la paix que Dieu a accordée pendant près d'un demi-siècle aux pays qui environnent la ville où elle s'est constituée; paix, il est vrai, sans cesse menacée et cependant toujours conservée, paix que les hommes politiques ne sauraient expliquer, et pour laquelle nous rendons grâce à Dieu du plus profond de nos

cœurs. Mais qu'est-elle donc devenue, à la faveur d'une paix si étonnante? C'est ce que nous allons essayer de dire.

Fondée par une petite élite d'âmes pieuses, la société resta complétement ignorée du monde durant les dix premières années de son existence. Il fallait être un chrétien bien décidé pour oser en parler, pour l'aimer et la soutenir. Non-seulement le monde, mais bien des pasteurs de ce temps, la regardaient avec défiance, l'envisageaient comme une excroissance maladive qui menaçait d'absorber la sève destinée à nourrir le grand arbre de l'Eglise ; ils ne comprenaient pas qu'elle était, au fond, un des symptômes les plus réjouissants de la vie nouvelle qui circulait dans le sein de la chrétienté. Conformément à son programme, la société n'avait, à son début, d'autre prétention que celle de former des missionnaires pour les sociétés de missions constituées à l'étranger. Ce ne fut qu'en 1821 que, sollicitée par des circonstances qui la forcèrent en quelque sorte de sortir du cercle étroit dans lequel elle s'était renfermée, elle essaya timidement de fonder une mission parmi les Tartares de la Russie méridionale. Et déjà alors, quels encouragements Dieu lui don-

nait ! La recette de 1816 avait été de 24,000 francs ; celle de 1825 s'éleva à 88,000.

De 1825 à 1835, l'œuvre de la société commence à être plus connue. Deux journaux de missions (le *Calwerblatt* et le *Heidenbote*) prennent la défense de cette sainte cause, et la recommandent à tous ceux qui se réclament du nom de Christ. Les préjugés commencent à tomber ; des associations se fondent pour la soutenir, et l'on voit çà et là des pasteurs tenir quelques réunions mensuelles de missions. Pendant ce temps, l'œuvre avance. Elle se consolide en Russie, où elle a pour centre *Schouscha*. De ce centre, admirablement choisi, nos missionnaires peuvent jeter le filet de l'Evangile sur toute la population tatare, circassienne, géorgienne, arménienne et nestorienne, des contrées qui s'étendent entre la Russie méridionale et la Babylonie, entre l'Asie Mineure et la Perse. Un nouveau champ missionnaire s'ouvre même pour la société en Afrique, sur la côte de Guinée. Le chiffre des recettes suit les progrès de l'œuvre, car elles atteignent, en 1835, la somme de 130,000 francs.

Dans le courant de la troisième décade (c'est-à-dire de 1835 à 1845), l'œuvre, à mesure qu'elle

est plus connue, soulève des oppositions nouvelles. Le monde ne pouvait ignorer plus longtemps l'existence de cette société ; mais, comme il ne veut pas l'approuver, il lui devient hostile. Une foule d'écrits surgissent pour combattre l'œuvre des missions. Mais cette opposition même est un bon signe. C'est à mesure que le soleil monte à l'horizon que les brouillards s'élèvent avec lui, comme s'ils étaient jaloux de lui disputer son empire. La même opposition semble se retrouver dans le champ même du travail de notre société. L'empereur Nicolas anéantit d'un trait de plume toute notre œuvre du Caucase (1835), et le mauvais vouloir des gouverneurs danois de la Côte-d'Or, ainsi que la perte successive d'une douzaine de zélés missionnaires, forcent le Comité de suspendre sa mission africaine (1840). Mais Dieu lui avait donné d'avance une riche compensation dans la mission de l'Inde, commencée en 1834, et où sont fondées coup sur coup plusieurs intéressantes stations. Cette mission semble destinée, dès son origine, à devenir comme la couronne et le plus précieux joyau de la société. Les recettes continuent à grandir en proportion des besoins, et s'élèvent, en 1845, à près de 300,000 francs.

Cependant, l'opposition faite à l'œuvre des missions n'aboutit qu'à la faire toujours mieux connaître. Un grand nombre d'écrits prennent la défense de cette œuvre, et la font apprécier à sa valeur. Les réunions mensuelles et les fêtes annuelles de missions se multiplient partout. On parle de cette œuvre du haut des chaires, on s'en entretient dans les réunions privées, et les théologiens commencent à donner une place au chapitre des missions dans leurs ouvrages d'histoire ecclésiastique ou de dogmatique chrétienne. Les bouleversements de 1848 font d'ailleurs sentir plus profondément le néant des choses de ce monde, et la nécessité de fonder ses espérances sur le rocher des siècles. Aussi l'œuvre des missions commence-t-elle à réagir puissamment sur la vie de l'Eglise. La *Mission intérieure* prend naissance en Allemagne, et son nom même indique que cette œuvre nouvelle est bien une fille de celle qui travaille à la conversion des païens.

C'est dans le courant de cette quatrième décade, de 1845 à 1855, que la Société de Bâle prend une extension des plus étonnantes. Elle reprend son œuvre en Afrique et s'y établit définitivement, occupant successivement quatre pays différents.

Son champ de missions aux Indes s'étend d'année en année; elle arrive à occuper trois grandes provinces, c'est-à-dire un pays de 150 lieues de long sur 50 de large; elle traduit et publie la Bible en trois langues différentes, et fonde partout des écoles, des orphelinats, des séminaires de catéchistes, des hospices, des ateliers et des comptoirs. Enfin, la mission en Chine commence. Pour soutenir cette grande œuvre, la société voit en même temps ses ressources s'accroître, et les recettes de 1855 s'élèvent à 481,000 francs.

Nous entrons dans la dernière décade. L'œuvre ne cesse de grandir et de se faire accepter de tous. C'est bien le soleil qui a dissipé les brouillards, et qui luit en son plein midi. Les journaux de missions se multiplient. Chaque année voit éclore une foule d'ouvrages qui traitent des travaux missionnaires ou qui y touchent de près, tels que voyages, explorations ou découvertes. Les journaux politiques eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de parler favorablement de cette œuvre, et ils empruntent aux missionnaires leurs plus intéressantes nouvelles. Avec cela, l'Afrique est explorée dans tous les sens; l'Inde est reconquise et placée sous un gouvernement chrétien; la Chine est défini-

tivement ouverte, et la race anglo-saxonne fonde partout des empires nouveaux, ayant à leur base la liberté de conscience et le christianisme évangélique. Quiconque a les yeux tant soit peu ouverts sur l'état du monde et comprend l'importance du moment actuel, sent bien que notre siècle n'est pas seulement celui des chemins de fer ou du télégraphe électrique, mais qu'il est aussi le siècle des missions. Tout pousse à cette grande œuvre ; tout impose aux sociétés qui s'en occupent le devoir d'aller en avant avec une mesure toujours plus grande de foi, de courage et de persévérance.

La société de Bâle entre courageusement dans ce mouvement. Son œuvre s'étend et se développe de plus en plus dans tous les sens et sur tous les points. Nous voyons déjà surgir en Afrique de petites cités chrétiennes à côté des villes ou l'idolâtrie règne encore. Nos troupeaux de l'Inde s'organisent en Églises, avec leurs Anciens et leurs synodes, et déjà ces Églises commencent à pourvoir en partie aux frais de leur entretien. En Chine, nos missionnaires sont parvenus, après avoir eu à surmonter d'innombrables difficultés, à réunir autour d'eux de petits troupeaux fidèlement at-

tachés à l'Évangile, et qui donnent beaucoup à espérer. Enfin, l'Amérique elle-même est ouverte à notre influence. Soixante-six de nos frères sont occupés, dans les États-Unis, à faire naître ou à entretenir la vie spirituelle chez des colons allemands qui, sans eux, risquaient de tomber dans une complète indifférence religieuse, et le Brésil vient de s'ouvrir à nous par des dispensations toutes providentielles, aussi bien que les contrées septentrionales de ce vaste continent.

A Bâle même, quel développement prodigieux l'œuvre n'a-t-elle pas pris dans ces dernières années ! Nous avons vu s'élever coup sur coup cette nouvelle maison des missions, calculée pour recevoir quatre-vingt-seize élèves, et qui s'est trouvée à peu près pleine dès le jour de son ouverture; puis, deux autres maisons destinées à recevoir chacune une quarantaine de nos enfants missionnaires. Cet accroissement d'activité n'est pas moins remarquable sous d'autres rapports. Nous avons vu surgir, sous une nouvelle forme, le Journal *Missions magazine*, si justement et si généralement apprécié ; puis les *Missions évangéliques au dix-neuvième siècle*, autre journal si favorablement accueilli dans la Suisse romande ; enfin, les *Feuil-*

les du sou missionnaire, qui se tirent dans les deux langues à 80,000 exemplaires. Quelles ressources ne faut-il pas pour soutenir une telle œuvre ! Eh bien ! Dieu y avait pourvu à l'avance. Au moment même où l'œuvre allait prendre une extension aussi merveilleuse, le Seigneur lui ouvrait une nouvelle source de revenus dans le *Sou missionnaire*, recette minime, dont les résultats sont prodigieux. Commencée il y a sept ans à peine, cette humble collecte produisit à son début 68,000 francs, et le produit de la dernière année a dépassé 200,000. La recette totale de la société pour l'année 1860 à 1861 a pu s'élever ainsi au chiffre énorme de 641,580 francs.

Qui ne serait convaincu, à la vue de pareils résultats, que l'œuvre des missions est effectivement l'œuvre de Dieu ? Ét si nous comparons les œuvres des diverses sociétés de missions entre elles, celle de la Société de Bâle n'a-t-elle pas été, entre toutes, marquée par la main du Seigneur d'un sceau tout particulier de grâce, de sollicitude et de merveilleuse bénédiction ? Qui ne voudrait donc s'associer à une telle œuvre ? Qui ne serait prêt à lui vouer ses affections et à la doter de ses sacrifices ? Cette société a certes justifié que

l'emploi de ses ressources ne pouvait être mieux appliqué, puisqu'il s'agit du salut de l'âme de tant de milliers de nos frères. Aussi, à mesure que son œuvre s'étend, elle a de nouveaux droits à faire appel au concours actif de ses amis et à solliciter en sa faveur l'intérêt universel. Les âmes de nos frères en ont un si pressant besoin! Plus les ténèbres dans lesquelles ils sont plongés sont profondes, moins ils sentent leur propre misère et la nécessité d'un Sauveur, plus c'est un devoir pour nous de penser à eux, et de contribuer, chacun pour notre part, à les arracher au royaume des ténèbres pour les faire passer dans le royaume de la lumière.

Une pieuse veuve d'Écosse avait plusieurs fils. Ils quittèrent l'un après l'autre la maison paternelle pour s'en aller chercher fortune par delà les terres et les mers. Ils ne partageaient point les sentiments pieux de leur mère; ils aimaient le monde. La mère, de son côté, ne cessait de prier jour et nuit pour ses enfants, et Dieu daigna exaucer ses prières en lui donnant de pouvoir se réjouir de la conversion successive de tous ses fils, à l'exception d'un seul. Ce dernier s'était engagé comme matelot sur un navire, et, depuis plus de

douze ans, la mère n'en avait plus rien appris. Cependant, elle ne cessait de prier pour cet enfant prodigue. Quelle ne fut pas sa joie lorsqu'elle reçut de ce fils, qu'elle pouvait envisager comme perdu sans retour, une lettre dans laquelle il lui disait : « Continue, continue, chère mère ! Ne te » lasse point de prier pour moi. Je le sens, tes » prières finiront par m'arracher aussi à la ruine. » Quelle nouvelle pour cette pieuse mère ! Quel rayon d'espérance dut illuminer son cœur après tant d'années de prière et d'attente ! Une seconde lettre ne tarda pas à suivre la première, et vint lui apprendre que ses prières avaient enfin été exaucées, et que ce fils aussi était devenu un enfant de Dieu, un héritier de la vie éternelle.

Frères et amis de notre œuvre, continuez, vous aussi, à nous soutenir de vos prières et de vos dons. Portez, comme cette mère le faisait à l'égard de ses fils, le monde païen sur votre cœur, et ne cessez de prier pour le salut des âmes et pour le succès de l'œuvre des missions. L'Église chrétienne ne doit-elle pas s'envisager comme la mère de ces peuples idolâtres ? Ces peuples ne sont-ils pas tout autant d'enfants prodigues que nous devons ramener jusqu'à la maison paternelle ? Et les

missionnaires que nous leur envoyons ne sont-ils pas comme autant de lettres vivantes, écrites de notre main, et à l'adresse de ces enfants abandonnés et malheureux ? Et, dans cette œuvre déjà si bénie, le point capital n'est-il pas que nous sachions, nous aussi, *continuer et persévérer jusqu'à la fin ?*

NAGEL, *ministre.*

UN CONVOI FUNÈBRE

DANS UN VILLAGE DU WURTEMBERG.

Que de petites choses et de grands événements qui nous rappellent notre fragilité sur la terre, et qui nous répètent, même quand nous ne voudrions pas y prendre garde : *Les jours de l'homme sont comme l'herbe ; il fleurit comme la fleur d'un champ, car, le vent ayant passé, elle n'est plus, et le lieu qu'elle occupait ne la reconnaît plus !*

En particulier, n'est-ce pas ce dont nous fait ressouvenir la mort de ceux qui nous entourent ou le convoi funèbre que nous rencontrons sur notre route? Seulement, si nous ne sommes pas touchés dans nos affections intimes, nous avons bien de la peine à prendre au sérieux les appels qui nous sont adressés. On s'informe du nom et de l'état de la personne défunte ; on se fait raconter

les circonstances principales de sa vie ; on se renseigne sur sa famille, sur la fortune qu'elle laisse, sur les regrets dont elle est accompagnée ; on prononce, s'il y a lieu, quelques paroles de sympathie ; et puis, d'ordinaire, on s'en tient là, sans faire un retour sur soi-même, et par conséquent sans profiter de l'avertissement que Dieu fait entendre : *Vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous ne l'attendrez point !*

Pourtant il est des cas où nous ressentons une émotion plus vive et plus profonde, lors même que l'événement lugubre dont il s'agit ne nous concerne en aucune manière. Laissez-moi vous raconter, à ce sujet, un fait qui m'a fortement impressionné. Peut-être, après en avoir lu le récit, fidèle quoique bien pâle, serez-vous, comme moi, saintement émus, et éprouverez-vous le besoin de détacher aussi vos regards de la terre pour les porter en haut vers la patrie céleste.

Je me trouvais, au commencement d'octobre, dans une petite ville du Wurtemberg. Le dimanche venu, je me rendis au culte qui se célébra en présence d'une assemblée nombreuse et recueillie.

J'étais encore tout pénétré des paroles évangéliques et des chants harmonieux que j'avais entendus, lorsque, étant rentré chez le pasteur, je le vis, ainsi que sa compagne, sous le coup d'une triste nouvelle qui leur avait été apportée quelques minutes auparavant : Un de leurs amis, le pasteur de la paroisse voisine, venait de perdre sa femme, qui n'avait été malade que peu de jours, et qui laissait six enfants dont le plus âgé n'avait pas même douze ans. Quoique je ne connusse pas cette famille, je ne pus entendre avec indifférence le récit d'un tel malheur. Quelle détresse ! Plus d'épouse, plus de mère, et six enfants en bas âge !... Tout ce qu'on me dit sur la piété, sur le caractère, sur la vie chrétienne de la défunte, ne fit qu'augmenter ma sympathie.

Deux jours après, la cérémonie funèbre s'accomplissait. Je voulus y assister, non point par un sentiment de vaine curiosité, mais par le fait même de cette sympathie que j'avais éprouvée, lien mystérieux qui rapproche les âmes. Quoique étranger, je voulais pleurer avec ceux qui pleuraient, je voulais prier avec eux.

Le temps était magnifiqué. Après plusieurs jours de pluie ou de brouillard, le soleil resplen-

dissait dans tout son éclat ; pas un nuage, pas une vapeur ne venait ternir l'azur du ciel. Le paysage, sans être grandiose comme dans notre Suisse, avait quelque chose de doux et de sévère tout à la fois. Ici de riants coteaux couverts d'un riche vignoble; là des bois épais d'un aspect plus sombre et plus sauvage ; plus bas de vertes prairies, traversées par une petite rivière, ou des champs dépouillés de leur moisson ; le long des chemins, quelques bouquets d'arbres aux teintes variées ; au sommet d'une hauteur voisine, une vieille tour se détachant de la terre pour se dessiner en relief sur le fond bleu d'un horizon lointain. Tout ce tableau prêtait à la mélancolie, et s'harmonisait avec les dispositions de mon cœur.

J'avais environ une demi-lieue à faire. Je me mets en chemin avec un ami; mais, je dois le dire, la conversation ne fut rien moins qu'animée : chacun était absorbé dans ses propres pensées, et le silence n'était interrompu de temps en temps que par quelques exclamations involontaires.

Nous passons, en sortant de la ville, à côté du château, dont le parc mal entretenu, avec ses anciennes statues et ses pavillons ruinés, a plutôt l'air d'un cimetière que d'un jardin princier. Au

lieu de prendre la grande route, sur laquelle nous apercevons quelques voitures se dirigeant dans le même sens que nous, instinctivement nous suivons un sentier solitaire qui passe à travers les prés et serpente le long du ruisseau. Il n'y a personne dans les champs, quoique ce soit l'heure du travail ; tous les paysans ont suspendu leurs occupations et se sont déjà acheminés vers le village. Nous hâtons le pas, et, après avoir contourné la colline, nous apercevons le clocher qui nous indique la direction que nous devons suivre.

Un silence solennel règne dans la grande rue du village. Les groupes d'habitants, que nous traversons de distance en distance, nous saluent respectueusement, sans prononcer une parole ; les enfants eux-mêmes, petits et grands, revêtus de leurs habits du dimanche, ont cessé leurs ébats ordinaires et sont rassemblés, sans mot dire, sur la place publique.

Devant le presbytère, la foule est compacte, hommes d'un côté et femmes de l'autre. Celles-ci, du moins les plus âgées, se détachent, une à une, pour s'avancer sous une espèce de hangar, où j'aperçois, en traversant la cour, le cercueil ouvert de la défunte à laquelle elles vont dire un dernier

adieu. Les larmes coulent en abondance, et c'est avec bien de la peine que les sanglots bruyants sont comprimés. Cette scène me fait penser involontairement aux veuves de la ville de Joppe, déplorant la perte de la pieuse et charitable Dorcas.

Les parents et proches amis de la famille sont réunis dans la maison mortuaire, où il ne manque à l'affligé ni témoignages d'affection, ni consolations chrétiennes. Les pauvres enfants pleurent avec leur père, qui les serre convulsivement dans ses bras ; aucun d'eux n'est encore en état de sentir toute l'étendue de la perte qu'il vient de faire. Trois d'entre les plus jeunes s'avancent vers la fenêtre, essuient leurs yeux humides et se mettent à regarder avec curiosité ce qui se passe au dehors. Pauvres petits, que le bon Dieu vous donne sa bénédiction ! Vous apprendrez plus tard à regretter votre bonne mère.

Voici le cercueil qu'on apporte au milieu de la cour, pour le déposer sur une civière ; on le couvre d'un drap funéraire et on l'entoure d'une guirlande de fleurs.

Voici les parents qui descendent l'escalier extérieur et qui s'avancent lentement, ayant à leur tête

le malheureux époux, qu'accompagnent son vieux père et un frère, non moins émus que lui.

Voici les pasteurs des environs et les anciens d'Église, à côté desquels je prends place, et parmi eux un prêtre catholique, lié d'une amitié fraternelle avec son collègue protestant.

Avant que le cortége se mette en marche, un chœur d'hommes, formé par quinze régents des paroisses voisines, fait entendre un cantique solennel : paroles et musique sont en pleine harmonie avec la circonstance. On va moins tristement dans le champ du repos, quand on sait que la tombe est le chemin du ciel !

Suivant l'usage des anciennes Églises luthériennes, la croix, portée par un jeune homme, précède le convoi, auquel assiste toute la population, sans distinction d'âge ni de sexe. La civière, sur laquelle repose le cercueil, est chargée sur les épaules des porteurs.

On traverse solennellement le village, à l'extrémité duquel est situé le cimetière qui peut à peine recevoir et contenir la foule des assistants.

Devant la fosse ouverte, un nouveau chant se fait entendre, exécuté par le même chœur d'hommes ; les voix s'élèvent toujours plus vibrantes et plus onctueuses.

L'émotion va en augmentant. Personne ne reste insensible, et quand le doyen des pasteurs se met à prier avec autant de ferveur que de simplicité, quand ensuite il lit quelques versets de la Parole de vie, en les accompagnant d'une courte exhortation, quand il parle du Soleil de justice et des nouveaux cieux, au moment où le soleil de la nature éclaire brillamment cette scène lugubre, tous les regards humides se détachent de la terre, et tous les cœurs s'associent pour implorer la bénédiction divine sur les pauvres affligés.

On descend le cercueil... Ecoutez encore un cantique; c'est un dernier adieu accompagné d'un sublime « au revoir! » c'est une hymne chrétienne de confiance et de triomphe.

Les parents s'approchent, l'un après l'autre; ils prennent une poignée de terre, et la jettent dans la fosse en regardant au ciel. Quel commentaire vivant de cette parole: *Le corps retourne dans la poudre, d'où il a été tiré; l'esprit retourne à Dieu, qui l'a donné!*

On se remet en marche, mais, avant que les fossoyeurs recouvrent le cercueil, chaque jeune fille s'avance et dépose un bouquet de fleurs, touchant symbole de fragilité et d'espérance.

Nous parcourons de nouveau la même route, pour nous rendre au temple qui est à côté du presbytère.

Au moment où nous descendons la longue rue du village, des coups de fouet retentissent dans l'air, et bientôt nous voyons devant nous une chaise de poste, attelée de deux chevaux tout trempés de sueur. La voiture s'arrête en face de la maison mortuaire, dont nous approchions nous-mêmes. Une tête de femme paraît hors de la portière.... Un cri se fait entendre!.... Tous les regards sont tournés dans la même direction. Que se passe-t-il?...

C'est la sœur de la défunte. Elle est partie de loin, en toute hâte, dès qu'elle a su la gravité du mal, mais sans connaître encore la nouvelle fatale. Quelle arrivée !... A l'instant, elle a tout compris, et elle tombe évanouie dans les bras de son beau-frère. On veut l'emporter au presbytère; mais, reprenant ses sens, elle déclare qu'elle veut aller dans le temple avec la famille, pour pleurer et pour prier. On l'entoure, on la soutient, et bientôt elle prend place aussi sur les bancs du sanctuaire.

Cette scène inattendue avait encore augmenté

l'émotion de tous. Le chant de l'assemblée s'en ressentit. Il eut quelque chose de pénétrant ; ce ne furent pas seulement les voix, mais les cœurs, qui répétèrent les strophes suivantes, que j'essaie de reproduire en français, sur le rhythme de la mélodie allemande :

Tout ce qui vit sur la terre,
O Dieu! doit bientôt finir;
Comme une fleur éphémère,
L'homme, ici-bas, doit périr.
Mais dans une autre existence,
Transformés par ta puissance,
Tes enfants auront aux cieux
Un nouveau corps, glorieux.

Je partirai sans tristesse,
Quand il te plaira, grand Dieu !
Je dirai, plein d'allégresse,
Au monde un dernier adieu.
Jésus est mon espérance,
Jésus est ma délivrance,
Et je contemple avec foi
Celui qui mourut pour moi.

Oui, pour moi donnant ta vie,
Jésus, tu m'as racheté;
Désormais je me confie
En toi, pour l'éternité!

La mort n'a plus d'épouvante,
Le tombeau plus de terreur,
Quand on a mis son attente
En son divin Rédempteur.

Le pasteur qui célébra le service, le plus âgé après le doyen, prit pour texte de son discours ces paroles du Chapitre XIII de la première Épître aux Corinthiens : *Maintenant ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance et la charité; mais la plus excellente, c'est la charité.* Il montra comment, en effet, au milieu des vicissitudes et des épreuves de la vie, le chrétien est soutenu par cette triple puissance qui domine son âme sous l'action bienfaisante de l'Esprit de Dieu. La *foi* lui montre, dans le ciel, un Père qui dirige tous les événements avec amour et sagesse, qui n'abandonne jamais ses enfants, et qui leur offre en Jésus-Christ le pardon et la grâce dont ils ont besoin. L'*espérance* le transporte au-delà des choses visibles et passagères, pour lui faire contempler les biens invisibles et éternels dont il jouit déjà par anticipation. L'*amour*, qui l'unit aux êtres que le Créateur a placés près de lui sur la terre, l'unit aussi, et avant tout, à l'Être parfait en qui réside la suprême félicité, et cette communion des saints,

source de paix ici-bas, fera la joie immortelle des rachetés parvenus à la perfection.

C'était le cœur d'un ami chrétien qui parlait: beaucoup de larmes coulèrent, mais ce ne furent pas des larmes d'amertume, bien au contraire.

Après la prière, le pasteur lut une courte biographie de la défunte, à laquelle il n'avait fait aucune allusion dans le sermon ; il entra dans quelques détails sur sa jeunesse, sur sa vie comme épouse, comme mère, comme femme chrétienne travaillant, au milieu des paroissiens, à avancer le règne de Christ. Mais tout était simple, sobre, grave, sans aucune de ces louanges, trop souvent menteuses, qui remplissent les oraisons funèbres.

J'entendis là une nouvelle confirmation de ce que l'expérience nous apprend chaque jour sur l'importance d'une éducation religieuse, pour préparer une vie dévouée au Seigneur. Hélas ! dans ce cas particulier, la vie avait été bien courte: trente-deux ans !... mais elle avait été fidèlement remplie. Ce n'est pas le nombre des années qui importe, avant tout, pour constituer une bonne existence ; c'est l'emploi même que chacun fait du temps qui lui est donné, des talents qui lui sont confiés, des grâces qu'il a reçues.

Pour terminer le service, et avant la bénédiction, deux nouvelles strophes furent encore entonnées par tous les assistants, animés d'une pieuse ferveur :

Avec les saints et les anges,
Autour d'un trône éclatant,
Je chanterai les louanges
Du Dieu tout bon, tout puissant.
O quels sublimes cantiques,
Quels accents harmonieux
Et quels concerts magnifiques
Retentissent dans les cieux!

Tout rayonnant de lumière,
De grâce et de majesté,
Je te bénis, ô mon Père,
Dans la céleste Cité.
Voici le jour de victoire
Qui ne finira jamais!
Voici l'éternelle gloire,
Avec l'éternelle paix!

Puis l'assemblée se retira lentement, et tous les regards, ainsi que tous les vœux, accompagnèrent, dans sa triste demeure, le pasteur si péniblement éprouvé. En passant près de lui, je ne pus m'empêcher de lui serrer la main et de lui dire que, si j'étais étranger dans son pays, je n'étais point

resté étranger à sa douleur, mais que j'avais, de toute mon âme, prié avec lui et pour lui.

Bien des réflexions se pressèrent dans mon esprit et dans mon cœur, sur la route qui me reconduisit à la ville. Je pourrais bien vous les communiquer ; mais j'aime mieux vous laisser à vos propres réflexions, en face de la tombe de cette jeune mère.

L. Rœhrich, *pasteur*.

GENÈVE RELIGIEUSE

EN 1863

Genève, le 1er décembre 1863.

I

Au moment où nous terminions notre dernière chronique, le peuple genevois allait voter sur la Constitution élaborée par l'Assemblée constituante. Cette nouvelle loi fondamentale n'avait à peu près rien changé, quant à l'Église, à celle de 1847; ainsi, quelle qu'ait pu être notre impression sur le rejet prononcé et sur les moyens mis en œuvre pour arriver à ce but, nous n'avons pas, ici, à nous occuper de ces faits.

L'ancienne Constitution restant donc en vigueur, nous avons eu à procéder, en mai, à l'élection d'un nouveau Consistoire.

Pouvions-nous et devions-nous désirer un changement dans l'esprit de ce corps? Quelques personnes l'ont pensé; mais la grande majorité des électeurs s'est prononcée pour le maintien des anciennes tendances, fécondes, depuis un temps déjà long, en fruits de paix et de vie chrétienne. Le nouveau Consistoire n'est donc, en réalité, que l'ancien, et ce qu'il a déjà fait nous est garant que l'Église suivra sous lui la même voie de progrès, de libéralisme sage et de piété sérieuse. Nous verrons, en particulier, se continuer l'entente entre le Consistoire et la Compagnie des pasteurs. Le Consistoire, tout en exerçant les droits que la Constitution lui donne, saura ne pas s'inspirer de l'esprit de cette Constitution, hostile au clergé; la Compagnie saura ne pas regretter ses prérogatives de jadis, et ne voir devant elle qu'un seul but, l'avancement du règne de Dieu. C'est ce grand but qui maintiendra, entre les deux corps, l'unité de vie et de tendances.

Le Consistoire sortant a fait ses adieux au troupeau par un mandement sur la notion d'Église. Nous voudrions reproduire cette pièce, importante à bien des égards, et surtout comme exposé de principes. Bornons-nous à quelques passages.

Après avoir constaté que la notion d'Église tend aujourd'hui à s'affaiblir, chez les uns par diminution de foi et de zèle, chez les autres par un mépris exagéré pour tout ce qui est forme, le Consistoire poursuit ainsi :

« Loin de nous la pensée, chers Frères, d'exagérer le rôle et l'importance de l'Église en général et d'une Église quelconque en particulier, au point de vue du salut. Ce n'est pas nous qui dirons : Hors de l'Église, ou hors de telle Église, point de salut. Ce n'est pas l'Église qui nous sauve ; c'est Jésus-Christ. Ce qui nous fait chrétiens et héritiers du royaume éternel, ce n'est pas la qualité de membres de telle ou telle fraction de la chrétienté ; c'est la foi en Jésus-Christ, c'est la régénération du cœur. Loin de nous par conséquent aussi la pensée de circonscrire dans les étroites limites de la communauté dont il est membre, les sympathies et les affections du chrétien. Son cœur doit s'élever et s'élargir, au contraire, pour embrasser également toutes les Églises. Toutes, elles ont pour but de travailler au salut des âmes et au progrès du règne de Dieu. Dans toutes, il y a des enfants de Dieu, et par

conséquent des frères à aimer. « Je crois la sainte Église universelle, je crois la communion des saints. » C'est la noble devise du chrétien, et malheur à qui l'oublie, ou qui ne s'en souvient en théorie que pour la démentir en pratique !

» Mais, prenez-y garde, chers Frères : s'il est faux et dangereux d'exagérer le rôle de l'Église, il l'est également de le rabaisser et de l'amoindrir. L'Église n'est pas le but, mais elle est le moyen. L'Église n'est pas Jésus-Christ, mais elle conduit à lui. Elle enfante les âmes à Christ ; elle est leur mère spirituelle, et, à ce titre, quel respect et quelle affection ne mérite-t-elle pas ? Et si cela est vrai de l'Église en général, de la chrétienté dans son ensemble, combien ne l'est-ce pas davantage encore de l'Église particulière dont nous sommes les fils ! Si toutes les Églises doivent occuper une place dans notre cœur, c'est elle, assurément, qui devra y occuper la première et la meilleure. A elle notre reconnaissance la plus vive, notre zèle le plus ardent, notre amour le plus pur et le plus dévoué. Passé, traditions, souvenirs, mille liens sacrés nous attachent à elle qui ne nous attachent à aucune autre. C'est notre patrie spirituelle, en un mot, et, ce que l'autre patrie ob-

tient de ses enfants, elle aussi, à plus forte raison, elle a le droit de l'attendre des siens.

» Chrétiens, c'étaient là les sentiments de nos pères. Oh! comme ils aimaient leur Église! Comme ils la portaient dans leur cœur! Comme ils se réjouissaient de ses succès et s'affligeaient de ses revers! Rien ne leur coûtait quand il s'agissait d'elle, et, dans les jours mauvais, dans les temps de crise, pas un qui reculât devant les sacrifices, si grands fussent-ils, que son salut réclamait d'eux. Grâces à Dieu, de telles affections sont loin d'être éteintes au milieu de nous. Notre Église compte encore dans son sein bien des enfants dévoués, qui, dans l'occasion, ne lui marchandent pas les preuves de leur dévouement. Mais, ce qu'on ne saurait se dissimuler non plus, c'est que ces sentiments se sont affaiblis dans la masse des fidèles, et que, d'une manière générale, les liens de l'Église se sont relâchés. C'est à les resserrer, Chrétiens, c'est à les fortifier, que nous devons nous appliquer tous, si nous avons quelque amour pour elle, et le Consistoire n'a pas eu d'autre but aujourd'hui que de vous en inspirer le désir et de vous en signaler les moyens. »

Puis viennent les conseils pratiques, et le mandement se termine par une chaleureuse invocation au chef suprême de l'Église et de toute Église.

Voilà, ce nous semble, les vrais principes. « L'Église n'est pas le but, mais elle est le moyen, » et, de quelque manière que l'on rejette ce moyen, grossier relâchement ou spiritualisme outré, on se met en dehors du plan de Dieu.

II

Ces réflexions sur la grande société, l'Église, pourraient s'appliquer plus ou moins à toutes les associations qui, dans le sein de l'Église, poursuivent quelque portion de son œuvre. Un chrétien sage se gardera d'en exagérer l'importance, et de se croire vivant par le seul fait d'appartenir à quelqu'une ou à plusieurs ; mais il se gardera également de les mépriser, et il comprendra ce qu'elles valent, non-seulement en vue de leur but spécial, mais aussi comme encourageant et dirigeant l'activité chrétienne individuelle.

Genève est riche en sociétés religieuses ; mais comme nous n'avons pas à rendre compte de ce

qui appartient au cours régulier de leurs travaux, nous ne donnerons que quelques faits généraux.

La Société Biblique a recueilli environ 8,000 francs; la Société des missions environ 28,000 plus 8,000 produits par le sou missionnaire; celle des Disséminés environ 20,000; la Société évangélique environ 150,000, y compris le legs de M. Eynard (25,000).

La Commission d'évangélisation n'avait pas fait de collecte en 1862, et lorsque, cette année, elle a fait appel à ses souscripteurs, il s'est trouvé que le produit, au lieu d'être double, a été moindre. Ce résultat aurait dû être prévu. Le public ne calcule pas depuis quel temps on s'est adressé à lui, et une œuvre dont on ne lui parle pas pendant deux ans risque plutôt d'être oubliée que d'inspirer plus d'intérêt. Hâtons-nous d'ajouter qu'un nouvel appel a pleinement réparé les choses. La Commission emploie en ce moment sept évangélistes, dont un allemand. Son œuvre, qui s'exerce surtout au milieu des étrangers pauvres nouvellement fixés à Genève, est de la plus haute importance religieuse et sociale. Il faut avoir vu les choses de près pour se faire une idée de la masse d'éléments, non-seulement incrédules, mais

immoraux et anti-sociaux, qui fermentent dans cette population.

Une œuvre nouvelle, celle du *refuge*, a été fondée. M. le pasteur Borel, à qui elle est surtout due, vient de publier un rapport sur ses commencements. Ce rapport fait une fois de plus toucher au doigt l'indispensable quoique regrettable nécessité d'un semblable établissement à Genève. Les débuts ont été pénibles, les difficultés nombreuses, et, quoique M. Borel ne le dise pas ouvertement, on sent qu'il a été loin de rencontrer, auprès de l'administration supérieure, le concours qu'il aurait été en droit d'attendre. Mais il ne s'est pas rebuté, et l'œuvre est en bon chemin. Le comité est composé de dix-huit membres, dont six hommes, pasteurs ou laïques, et douze dames, dont chacune devient plus particulièrement la conseillère et la bienfaitrice d'une des femmes reçues dans l'établissement. La maison est tenue par une gouvernante et une aide, deux dames d'âge mûr, de dévouement et de foi. Il y a eu, pendant l'année, 24 admissions, dont 15 protestantes, 8 catholiques et 1 juive, soit 4 Genevoises, 5 Bernoises, 2 Soleuroises, 2 Vaudoises, 2 Neuchâteloises et 9 Françaises. Cinq sont retombées ;

dix-neuf, par conséquent, à des degrés divers, ont subi une salutaire influence.

Une autre œuvre, destinée à prévenir le mal, vient d'être reconstituée ; l'idée première en fut due, en 1852, à Mme Munier. Il s'agit d'une demeure à offrir aux jeunes ouvrières sans famille, ou exposées, dans leur famille, à des influences dangereuses. Pour *quatre* francs par mois elles sont logées et couchées, y compris chauffage et lumière. Une surveillance pieuse, maternelle, complète le bienfait.

La séance annuelle des Diaconies, en janvier, n'a pas été consacrée seulement aux rapports faits par chacune d'elles sur sa marche et ses œuvres ; le Consistoire avait mis à l'ordre du jour une discussion sur les moyens de substituer toujours plus le travail à l'aumône. Il ne s'agit, en effet, que des moyens, car le principe est depuis longtemps posé ; les diaconies, sauf dans quelques cas exceptionnels, ne font pas d'aumônes directes. Parmi les moyens, le meilleur est incontestablement le travail ; mais le travail ne se crée pas, car il ne peut être question de ce travail factice (ateliers nationaux) qui est souvent plus démoralisant que l'oisiveté. Il faut donc procurer au pau-

vre un travail sérieux, non un travail qui soit encore l'aumône.

De là bien des essais, dont quelques-uns ont été heureux. C'est ainsi que s'est formé, en 1856, notre atelier des ouvrages en paille, ouvrages grossiers, mais utiles et se vendant bien. De là les *ouvroirs* des Diaconies, fournissant à de pauvres femmes des travaux de couture, dont la vente en bazar a produit, au mois de mars, plus de 7000 francs. De là l'établissement *des vieux vêtements*, où de pauvres ouvrières, sous une direction que la charité rend ingénieuse, font du neuf avec du vieux. Double bienfait, dans ce cas, car les ouvrières y gagnent un modeste salaire, et les vêtements rajeunis sont vendus, à bas prix, à des gens qui ne pourraient guère s'en procurer de neufs. M. Eugène de Budé a publié une curieuse brochure intitulée : *De l'emploi des matières de rebut*. Nous renvoyons, pour l'ensemble de ces institutions, à l'écrit de M. Paris sur les *Etablissements genevois destinés à procurer du travail*.

Si la charité s'ingénie à trouver du travail, elle s'ingénie aussi à trouver de l'argent, qui sera toujours, ici-bas, le nerf de beaucoup de choses. C'est ainsi qu'on a imaginé d'établir, en quatre

endroits de la ville, des troncs où chacun peut jeter en passant son offrande pour toutes sortes d'œuvres religieuses ou charitables. L'idée est de M. Rimond, aumônier des prisons, et l'exécution appartient à la *Semaine religieuse*. Les deux premières levées ont produit 3000 francs. Aux approches du nouvel-an, M. J.-L. Micheli a demandé aux enfants de déposer la dîme de leurs étrennes en argent dans deux troncs placés à cet effet à la librairie Desrogis et à la pharmacie Bourne ; le produit est destiné à l'achat de vêtements chauds pour enfants pauvres. Cet appel a été entendu l'année dernière, et le sera encore mieux, nous l'espérons, celle-ci.

III

Mais venons-en à la vie intellectuelle et religieuse.

Nous ne reviendrons pas sur les séances de M. Secretan au Casino et de M. Naville à l'Académie, commencées déjà lors de notre chronique précédente, et poursuivies ensuite avec le même succès. M. Naville est en train de continuer son œuvre

par quelques Conférences sur le *Père céleste*, ou les principes du théisme chrétien. Tout a été dit depuis longtemps sur les qualités, aussi solides que brillantes, du pieux professeur, et il serait superflu d'y revenir. *Le théisme chrétien, la vie sans Dieu, la renaissance de l'athéisme, la nature, l'humanité, le Créateur, le Père*, — tels sont les sujets des sept séances.

M. de Gasparin en a donné quelques-unes sur *la Famille*. L'histoire de la famille, ses périls actuels, les devoirs, les joies et les douleurs de la famille, Dieu dans la famille, ont successivement attiré son attention. Est-il besoin d'ajouter qu'il a profondément captivé, comme toujours, celle de ses auditeurs ? Non que l'on puisse toujours être d'accord avec lui, ou que, même d'accord sur le fond, on ne soit pas quelquefois obligé de trouver qu'il force un peu les choses et qu'il outrepasse le vrai ; mais l'intérêt se maintient, et finit toujours par l'emporter.

M. Gaberel a donné, sur l'Allemagne sociale et religieuse, un cours dont il avait recueilli les éléments pendant un séjour dans ce pays. Il s'est attaché à montrer la vitalité du principe religieux au milieu des secousses de tout genre qui ont

agité et agitent la vieille terre germanique. Nous publions une de ses séances. — Il a aussi reproduit, dans un de nos temples, ses séances d'Allemagne sur les grands jours de la Réformation française.

Remontant dans un passé bien autrement lointain, M. Aug. Bost nous a raconté l'histoire des quinze premiers siècles de l'humanité, soit depuis Adam jusqu'au déluge. C'était la suite de son cours sur la création. Une foule de questions du plus haut intérêt rentraient dans ce nouveau cadre. L'homme primitif et la religion primitive, l'unité de la race humaine, le paradis, la chute, l'origine du langage, le déluge et tout ce qui s'y rapporte, tels étaient, avec bien d'autres, les points indiqués dans le programme. Les séances de M. Bost nous ont montré en lui un homme au courant de toutes les recherches faites de nos jours sur ces sujets, recherches qui, sans avoir encore tout expliqué, ont fait cependant jaillir bien des lumières.

Nous avons eu encore :

Quelques séances de M. Van de Velde sur la Syrie, et les questions politico-religieuses qui s'agitent dans ces contrées ;

Quelques séances sur les missions, dont deux

ou trois par M. Nagel, de Neuchâtel, un des hommes qui connaissent le mieux tout ce qui se rapporte à ce sujet ;

Quelques séances de M. Bauty, d'Yverdon, sur la Bible, la lecture de la Bible, etc.

L'union chrétienne a continué d'offrir à ses membres, le dimanche soir, des réunions d'instruction et d'édification sur des sujets nombreux et variés.

La Commission de la *Vie Religieuse* a organisé, au Casino, sept grandes réunions sur des sujets indiqués d'avance et confiés à des hommes spéciaux, ecclésiastiques ou laïques. Ces sujets étaient :

Les préjugés en matière de religion ;

L'étude de la Bible par les simples fidèles ;

L'abus de la boisson à Genève ;

L'éducation chrétienne de l'enfance ;

Les dissipations de la ville ;

L'instruction des catéchumènes ;

Le devoir de l'évangélisation à Genève.

Les diaconies de Saint-Gervais ont continué, dans ce quartier, l'œuvre analogue qu'elles y avaient entreprise. M. le pasteur Archinard a reproduit, au Casino, ses séances sur les édifices re-

ligieux et l'organisation ecclésiastique de Genève avant la Réformation.

La seconde semaine de janvier a été, comme les années précédentes, consacrée à des réunions d'exhortation et de prière. Les sujets indiqués étaient : La confession des péchés, la conversion des infidèles, les progrès de la piété, la conversion des Juifs, le dimanche, la reconnaissance envers Dieu.

On annonce deux cours sur la vie de Jésus-Christ, par MM. Bouvier et Augustin Bost. Un livre tristement fameux a donné à ce grand sujet une actualité d'un nouveau genre.

M. Coulin, chargé des *Conférences* proprement dites, celles qui ont lieu chaque année entre Noël et Pâques, a traité des *œuvres chrétiennes*. Le devoir, le principe, le but, l'activité personnelle, l'argent, la récompense, tels ont été les six sujets abordés. Trop souvent, après avoir entendu les prédications les plus pressantes, on ne sait ou on ne veut en tirer aucune conséquence pratique. Les discours de M. Coulin ont été une heureuse et grande exception. Bien des gens ont pris la résolution de faire ou de donner davantage, et cette résolution a été suivie d'effets nom-

breux. Nous insérons dans notre présent volume un des morceaux qui ont le plus aidé à cette impression salutaire.

Les conférences de la campagne ont été prêchées, selon l'usage, dans cinq paroisses, Chancy, Petit-Saconnex, Plainpalais, Dardagny et Cologny, celles où ces services n'avaient pas encore eu lieu. MM. Bret, Bungener et Rœhrich en étaient chargés. Le sujet était la *Vie chrétienne.*

M. Bungener est chargé, pour 1864, des Conférences à la ville, qui s'ouvriront le 10 janvier. Il traitera du *Bonheur chrétien*, considéré dans ses sources, ses conditions, ses caractères, etc.

IV

Une nouvelle école a été récemment ouverte.

En mai 1861, un Comité émanant de la Société d'Utilité publique répandit, sous le titre de *Jardins d'Enfants,* une circulaire relative à la création d'un établissement conçu selon la méthode de Frœbel. La difficulté capitale était de trouver, dans la ville, un emplacement convenable, suffisamment spacieux pour pouvoir s'appeler *jardin,*

surtout pour l'être. A force de chercher, on a trouvé. L'emplacement est de près de cent toises, entre la rue du Cendrier et celle de Chantepoulet. Le Comité l'a loué pour quinze ans. Un emprunt de 20,000 francs, en 80 actions, a permis d'élever les constructions nécessaires, légères, élégantes, mais suffisamment solides, et surtout parfaitement appropriées au but. L'école compte déjà environ 80 enfants, sous les soins d'une institutrice habile, et sous la direction supérieure de M. le pasteur Segond, dont l'initiative et la persévérance ont été pour beaucoup dans la création de l'œuvre. Le Comité, du reste, ne s'astreint point à suivre en tout Frœbel, dont le système complet serait peu applicable chez nous. C'est en combinant les méthodes, en équilibrant avec soin les éléments hygiéniques, intellectuels, moraux et religieux, que l'on espère réaliser une œuvre, sinon parfaite, du moins sérieusement utile et propre à encourager d'autres créations de ce genre.

L'école nouvelle, destinée aux petits enfants, va se trouver comme un premier degré conduisant à l'*École évangélique*, dite *du Cendrier*. Nous avons déjà plusieurs fois parlé de celle-ci. Le Comité, en décembre dernier, convoqua ses souscripteurs, et

leur soumit la question, réjouissante et embarrassante à la fois, d'une nouvelle extension à donner à l'œuvre, vu que le nombre des élèves, arrivé à 120, ne pouvait pas être dépassé sans un changement de local. Il n'y eut qu'une voix pour encourager le Comité à marcher en avant. C'est ce qu'il a fait, et, depuis la fin de juillet, une troisième classe, sous un troisième régent, a été ouverte. On sait que la direction supérieure est confiée, depuis l'origine, à M. le ministre Jaquemot. L'ancienne école dite *des Barrières* est maintenant aussi sous la direction du Comité.

Oublierons-nous le modeste établissement fondé sous le nom de *Petites Ecoles industrielles ?* Donner le goût du travail et enseigner les ouvrages de couture à des jeunes filles mal surveillées ailleurs, leur faire gagner de bonne heure un petit salaire qui vienne en aide aux parents, tel est le but de cette institution. Malheureusement, ici encore, l'écoulement insuffisant des produits est souvent un obstacle sérieux.

Genève est sur le point de perdre l'utile établissement de la *Garance*, pour les enfants vicieux; mais l'œuvre n'y perdra rien, car il est question de le transporter dans le canton de Vaud, de lui

donner un caractère plus spécialement agricole, de le rendre commun aux trois cantons de la Suisse romande, de diminuer ainsi, pour chacun des trois, les frais généraux, et d'offrir à un prix moins élevé les bienfaits de l'institution. Le domaine de Serix, près d'Oron, paraît devoir être choisi, et nous espérons pouvoir annoncer l'année prochaine l'ouverture de l'établissement, qui s'appellera la *Colonie agricole de la Suisse romande.*

V

Nous n'avons rien d'important à noter dans ce qui concerne le culte.

En annonçant la suppression de nos anciennes *Congrégations,* nous avons dit que ce service serait sûrement regretté par un certain nombre de personnes. C'est ce qui a eu lieu. La Compagnie a donc demandé au Consistoire de rétablir un service du jeudi, à l'Auditoire. C'est ce qui vient d'être fait. Une série de méditations bibliques, dont le texte sera chaque semaine sur la liste des prédicateurs, offrira aux fidèles une instruction édifiante et variée.

Le culte des Pâquis a été inauguré en janvier. Tous les pasteurs de la ville en sont chargés à tour de rôle.

La chapelle d'Onex, construite il y a dix ans par les protestants de ce village, a été, sur leur demande unanime, placée sous l'administration du Consistoire. Elle devient ainsi régulièrement, ce qu'elle était déjà en fait, un des temples de notre Église, et le pasteur de Carouge prend la responsabilité des services qui y seront célébrés.

La Compagnie a rédigé une nouvelle tabelle des lectures de la Bible à faire en chaire avant le culte. Celle de 1828 était tombée en désuétude, soit à cause de sa complication, soit à cause des changements apportés dans plusieurs services, avec lesquels elle ne s'accordait plus. Les lecteurs avaient donc pris l'habitude de choisir eux-mêmes, ce qui avait, surtout à la ville, où MM. les proposants lisent à tour de rôle, l'inconvénient de ramener au hasard, tantôt trop souvent, tantôt trop rarement, les mêmes chapitres. La nouvelle tabelle prend pour base la lecture suivie des Évangiles, des Actes et des principales Épitres, avec adjonction des plus beaux fragments de l'Ancien-Testament.

Saint-Gervais et la Madeleine étaient de bien grands temples pour les prières sur semaine ; c'était, en hiver surtout, un inconvénient qui ne pouvait que diminuer encore le nombre des fidèles. On vient, dans chacun de ces temples, d'aménager une des chapelles latérales, de manière à y recevoir commodément ces petites assemblées.

Cet aménagement, à Saint-Gervais, a coïncidé avec les réparations considérables qui viennent d'être faites dans le temple. La réouverture, après deux mois d'interruption du culte, a été marquée par une fête que les enfants de la paroisse ont donnée à M. Bordier, dont l'habile et paternel dévouement est depuis si longtemps apprécié dans ses fonctions de catéchiste.

M. le pasteur Guillermet a eu l'heureuse idée de clore sa dixième année de pastorat en réunissant ses paroissiens dans une assemblée familière, où pasteur et troupeau échangeraient leurs souvenirs, leurs vœux, et resserreraient leurs liens. Cette assemblée, nouvelle chez nous, a été intéressante, émouvante, et ne sera sûrement pas la dernière de ce genre.

Le chant sacré a continué d'être l'objet d'une active sollicitude,

Chaque année, dans la semaine de Pâques, toutes nos classes de chant sacré se réunissent, pour un exercice public, dans le temple de la Madeleine. Il a eu lieu le 29 mars, et avait attiré un public assez nombreux. Après les chants, M. le pasteur Tournier, président de la commission de musique sacrée, a vivement retracé aux élèves les avantages de l'instruction musicale mise avec tant de zèle à leur portée. La méthode Chevé, en diminuant les difficultés, en hâtant les résultats, ne laisse aucune excuse à la paresse et à l'indifférence.

Un grand pas à faire serait la publication d'un bon *Recueil de Psaumes et Cantiques*. Le même besoin s'est fait sentir chez nos voisins de Vaud et de Neuchâtel, et voici déjà assez longtemps qu'une commission de trois membres, délégués par les trois cantons, s'occupe de cette affaire. Le choix, pour les Psaumes, est fait ; il est fait aussi pour les cantiques, mais seulement sous forme de projet, et, là, les difficultés sont grandes. La commission a examiné des centaines de cantiques ; elle a été frappée du petit nombre de ceux qui ont une vraie valeur, soit littéraire, soit religieuse, et il est clair, cependant, que la valeur

musicale, même grande, ne saurait nous faire passer sur la faiblesse des idées ou l'incorrection des paroles. La commission en a cependant choisi un certain nombre, et ce projet de recueil a été envoyé, dans les trois cantons, à tous les pasteurs, avec invitation de communiquer leurs remarques. La commission y fera droit de son mieux ; mais les difficultés semblent plutôt augmenter que s'amoindrir.

En attendant, le Consistoire a publié une quatrième édition de son *Recueil de petits cantiques et chants d'école*, avec musique en chiffres selon la méthode Chevé.

La Société de Chant Sacré a poursuivi ses études plus relevées, et nous a fait entendre, en mars, le *Gottes Zeit* de Bach, un des morceaux les plus célèbres du grand compositeur.

VI

Peu après l'élection du Consistoire, il a paru dans la *Semaine Religieuse* une lettre qui résumait les améliorations matérielles dont ce corps aura à s'occuper. L'auteur, cela va sans dire,

n'avait pas la pensée de placer en sous-ordre aucun progrès spirituel ; mais, après avoir chaleureusement rappelé ce qu'est, avant tout, la mission des chefs d'une Église, il montrait que cette mission embrasse aussi des progrès fort divers. Or, il est sûr que notre Église a longtemps négligé tout ce qui n'était pas d'ordre spirituel ; c'était le principe calviniste, et il était assurément honorable à nos pères d'y rester fidèles aux dépens de toutes les aises d'une civilisation plus avancée. Deux pasteurs, en 1762, moururent d'une fluxion de poitrine prise à Saint-Pierre à la communion de Noël ; et il allait s'écouler près de cent ans avant qu'on songeât à chauffer Saint-Pierre. Des améliorations bien plus faciles ne se sont pas opérées beaucoup plus vite, et, même aujourd'hui, il reste encore passablement à faire.

C'est ce que l'auteur de la lettre rappelle au nouveau Consistoire. Il parle aussi d'améliorations moins matérielles, c'est-à-dire tenant de plus près au spirituel. Il voudrait, en particulier, qu'on s'occupât enfin sérieusement de doter notre cathédrale d'orgues plus dignes d'elle, et il ne comprend pas pourquoi Genève ne ferait pas ce qu'ont fait Fribourg, Berne, Bâle et Lucerne.

Ne désespérons de rien. Quelques jours *avant* la publication de cette lettre, un généreux anonyme envoyait au Consistoire une somme de 6,000 francs, pour la construction d'une chaire dans ce même temple de Saint-Pierre. La chaire actuelle est misérable, et le dais, qui est fort beau, la fait paraître plus misérable encore. Une des conditions du concours ouvert pour la remplacer a donc été de conserver ce dais, restauré il y a deux ans. Le concours a produit quatorze projets, dont aucun n'a paru décidément satisfaisant. Le jury n'a point décerné de prix, mais seulement un accessit à M. Charles Boissonnas.

Le budget ordinaire du Consistoire est fixé, pour la présente année, à 48,500 francs.

Ce corps aura, l'année prochaine, à pourvoir à l'éxécution d'une décision importante, prise par le Consistoire sortant. Voici comment le *Bulletin* a annoncé cette mesure.

« Il est devenu évident que le traitement des pasteurs, fixé à son taux actuel il y a près de trente ans, n'est plus en rapport avec les conditions actuelles de la vie matérielle, et moins encore avec la position sociale des pasteurs et les devoirs

toujours plus étendus qui leur incombent. Des fonctions auxquelles on n'arrive qu'après un long et coûteux apprentissage, auxquelles on ne peut se consacrer qu'à la condition d'y employer tout son temps, toutes ses forces, toutes ses facultés, doivent au moins assurer à ceux qui s'y dévouent la possibilité d'exister, d'entretenir et d'élever leur famille à l'abri des soucis de la vie matérielle de tous les jours. Or, le traitement actuel de MM. les pasteurs, qui répondait peut-être autrefois à ces modestes exigences, n'y suffit plus aujourd'hui, et ce fait est si bien compris et reconnu par tout le monde, que la constatation officielle qu'en a faite le Consistoire, en s'engageant à y porter remède dans une certaine mesure, rencontrera, nous en sommmes certains, l'approbation unanime du troupeau.

» Quant aux moyens qu'il faudra adopter pour trouver l'argent nécessaire à l'exécution d'une mesure d'une si évidente et si rigoureuse justice, le Consistoire sortant de charge s'en est naturellement beaucoup préoccupé, car il n'aurait pas pris sur lui de voter cette mesure si, dès à présent, il n'avait la conviction qu'on trouvera aussi les moyens de l'exécuter. Mais, à la veille de déposer

son mandat et de se voir remplacé par un corps nouveau, possédant de nouvelles lumières et pouvant trouver peut-être des ressources nouvelles, il lui a paru convenable de laisser le choix des voies et moyens à ceux qui seront chargés de les appliquer. Il s'est borné, par conséquent, à arrêter en principe qu'à dater du 1er janvier 1864, il serait assuré à MM. les pasteurs de la ville et de la campagne une augmentation de traitement de 500 francs, quelle que soit leur charge d'âmes.

» Le troupeau aura sans doute à supporter une forte part de cette nouvelle dépense; mais cette part, quelle qu'elle soit, ne dépassera certainement pas la mesure de son zèle chrétien, et de son affection pour ses conducteurs spirituels. »

VII

Notre presse religieuse a été de nouveau, cette année, assez féconde.

M. Merle-d'Aubigné a publié les deux premiers volumes de son *Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin*. C'est le pendant, et le digne pendant, de son premier grand ouvrage,

dont Luther était le centre. L'histoire de Genève avant la Réformation occupe dans ces deux volumes une place importante. L'auteur a peint avec une remarquable vigueur les grands courages et les beaux caractères qu'enfanta notre longue lutte pour les libertés de Genève. Dieu prépara de longue main ce petit peuple auquel il réservait un si beau rôle dans les combats pour l'Évangile, et, même en dehors de l'idée chrétienne, ce récit ne pourra qu'élever notre patrie dans l'estime des peuples. M. Amédée Roget vient de parcourir à peu près le même champ dans un ouvrage intitulé *Les Suisses et Genève.*

Tandis que Calvin, le vrai Calvin, si longtemps mal connu, commence à revivre dans les travaux de ses historiens, il va revivre aussi dans la magnifique édition complète de ses œuvres, que publient MM. Baum, Reuss et Cunitz, de Strasbourg. Ils ont passé dernièrement plusieurs semaines parmi nous, ou plutôt avec Calvin même, enfermés du matin au soir, dans notre bibliothèque, avec ses manuscrits. Nous avons pu voir de près, ce dont, au reste, nous ne doutions nullement, avec quel soin scrupuleux et quelle infatiguable persévérance ils vont accomplir leur œuvre. — Le premier volume a paru.

L'*Histoire de Genève, racontée aux jeunes Genevois*, dont le troisième et dernier volume vient de paraître, n'est pas un ouvrage religieux proprement dit; mais nous ne sortons pas de notre cadre en signalant un livre où la patrie religieuse et la patrie politique sont peintes avec le même amour. L'auteur, anonyme dans les deux premiers volumes, est M. Jullien, libraire.

Au milieu de cet intérêt croissant pour les choses du passé, on apprendra avec plaisir que la biographie de notre grand prédicateur Saurin, si peu complète jusqu'ici, va s'enrichir de documents importants. Quatre-vingts lettres de lui à une dame de Montcalm, qui avait été sa protectrice dans ses premières années, ont été récemment découvertes à Montpellier. Ces lettres, communiquées à M. Gaberel, lui ont permis de reconstruire la vie intime et l'œuvre pastorale de Saurin. En attendant que ce travail soit publié, M. Gaberel se propose de le résumer dans quelques séances qui auront lieu en janvier.

Les Conférences de M. Coulin, sur les *Œuvres Chrétiennes*, ont formé un volume dont le débit rapide a continué et élargi l'effet de ces remarquables discours.

Dans une sphère moins pratique, nous avons lu, sous le titre de *La Raison et le Christianisme*, les Conférences de M. Secrétan sur l'existence de Dieu. L'idée centrale de ce beau livre, c'est que, sans le christianisme, la foi en Dieu risque toujours de ne tenir à rien. C'est le christianisme seul qui lève les difficultés, et concilie tous les éléments contradictoires.

Nous avons eu aussi un volume de M. Diodati, *Recueil de méditations sur l'épître aux Éphésiens*. Les amis de notre pieux professeur ont été heureux de le retrouver dans ces pages, qu'il avait eu l'intention de publier. Ses manuscrits viennent d'être déposés à la Bibliothèque. Ils forment trente-six volumes et contiennent, outre la totalité de ses cours de théologie, de littérature, et d'histoire de la philosophie, un *Essai sur l'individualisme religieux* et une *Etude biographique sur le professeur Duby*.

Un autre ouvrage posthume est celui de M. Roget, *De Constantin à Grégoire-le-Grand*. C'est une série d'articles dont la plupart ont paru jadis dans le *Semeur*, sous le titre de *Rome et l'Église*. Ces articles furent beaucoup remarqués. M. Vinet a dit quelque part : « Je ne connais pas d'étude

plus consciencieuse sur la grande révolution qui a fait du christianisme la religion de l'Empire. »

La *Puissance de l'Évangile,* par M. le pasteur Martin, renferme les trois discours prêchés par lui l'hiver dernier. Est-il vrai que ce soit aussi un ouvrage posthume, en ce sens que M. Martin soit décidé à ne plus monter en chaire? L'âge lui a si peu ôté jusqu'ici, qu'on ne pouvait guère s'attendre à cette résolution, qui, nous l'espérons, n'est pas irrévocable.

M. le professeur Munier a publié le Discours de consécration prêché par lui en avril. A côté des mérites qui ne manquent jamais à ce qu'écrit M. Munier, ce discours a de l'importance comme exposé des principes de notre Église. L'orateur établit qu'il n'y a pas contradiction entre attaquer le système des confessions de foi, tel qu'il a été soutenu jusqu'à ce jour, et maintenir cependant, n'importe sous quel nom, certaines bases qui peuvent en tenir lieu sans en avoir les inconvénients. On a souvent fait observer, en politique, que les constitutions les plus sérieuses, les plus durables, sont celles qui ne sont pas écrites, mais résultent d'un ensemble d'idées et de sentiments gravés dans le cœur d'un peuple. Pourquoi n'en

serait-il pas de même en religion, où d'ailleurs subsiste toujours un élément écrit, invariable, — la Bible?

Les *Quotidiennes*, par M. Massé, sont un recueil de méditations destinées au culte de famille. Simples, vivantes, elles produiront et sûrement ont déjà produit de bons fruits.

Nous annoncions, l'année dernière, les *Récits bibliques* de M. Segond, et le succès de ce petit livre a pleinement confirmé nos éloges. L'auteur nous donne, cette année, une *Chrestomathie biblique;* c'est un choix des plus beaux morceaux de l'Ancien Testament, traduits par lui avec toutes les ressources d'érudition, de goût, dont il a dès longtemps fait preuve dans ses travaux et ses cours sur la Bible. Nos versions de l'Ancien Testament, même les meilleures, laissent encore beaucoup à désirer quant à la fidélité, à la clarté et à la concision. Les morceaux traduits par M. Segond marqueront un pas important dans les progrès à faire sous tous ces rapports, et nous ne pouvons que faire des vœux pour que ce volume soit un acheminement à une version complète.

Quant au Nouveau Testament, on sait que la Compagnie des pasteurs s'occupe d'une version

nouvelle. Elle a autorisé une société française à réimprimer celle de 1835; mais elle n'a point entendu, pour cela, épouser les tendances de cette société, dont le rôle, en France, est lié à des circonstances qui ne sont pas les nôtres.

Devons-nous placer parmi les ouvrages genevois l'*Explication de l'Évangile selon Saint-Jean, par un chrétien?* L'auteur s'est si bien caché jusqu'ici que nous ignorons absolument son nom et sa patrie. L'essentiel est qu'il mérite ce titre de *chrétien*, sous lequel il s'est désigné, et il le mérite, en effet, à tous égards; on aimerait mieux pourtant qu'il ne se le fût pas donné, car il y a toujours quelque prétention à le prendre, excepté devant la persécution. Hâtons-nous d'ajouter que ce reproche est le seul à faire. L'ouvrage est remarquablement sérieux, pieux, sage, bien fait. Quoique simple et à la portée de tous, c'est évidemment l'œuvre d'un homme à qui rien n'est étranger dans le champ de la théologie.

Rien de moins théologique, au contraire, que le volume *Aimons notre prochain*, par Mlle Couriard, fille du pasteur dont nous annoncions, l'an passé, la mort. Mais ce volume, recueil de récits, est une prédication intéressante et variée du grand précepte énoncé dans le titre,

Il n'y a pas de théologie non plus, dans le sens scientifique du mot, dans le *Repos* de M. Aug. Bost ; la théologie, quand elle est sage, s'arrête nécessairement au seuil des grandes questions de l'éternité. Mais si nous ne pouvons aller plus loin, puisque Dieu n'a pas jugé à propos de nous en fournir les moyens, nous pouvons au moins étudier ces questions dans leurs côtés pratique. C'est ce que fait M. Bost. Comment devons-nous envisager la mort? Dans quel sens nous est-il permis de soupirer après le repos dont elle est l'image? Comment, enfin, trouverons-nous ici-bas un repos qui ne soit pas l'apathie, et nous laisse toute notre force pour le *train de guerre* du chrétien? — Sur tous ces points, ce petit livre contient d'excellentes directions.

Deux Noëls et deux Arbres, par M. Bungener, ont été très-favorablement accueillis comme cadeau de Noël. On a pénétré avec édification, à la suite de l'auteur, dans la religieuse atmosphère de la maison de Luther, et plusieurs traductions ont déjà popularisé cet opuscule dans la patrie du grand réformateur.

L'auteur des *Trois jours de la vie d'un père* nous transporte au milieu de réalités plus récen-

tes, mais identiques; le cercueil d'un enfant est aussi le centre de ces pages, dont la lecture a été et sera bénie, nous l'espérons, pour bien des gens frappés de la même épreuve.

Une traduction de la *Vie chrétienne aux premiers siècles*, par Néander, était depuis longtemps épuisée. Le Comité des publications religieuses, avec l'autorisation du traducteur, M. Diacon, de Neuchâtel, a chargé M. Vallette de la revoir sur les dernières éditions allemandes. M. Vallette a apporté le plus grand soin à cette tâche, et va nous rendre ainsi un livre universellement apprécié.

La question du Dimanche, si ancienne et toujours nouvelle, a produit deux écrits, l'un de M. Marc Briquet, l'autre de M. Alex. Lombard. Celui de M. Briquet, particulièrement pratique et *genevois*, a été beaucoup lu. L'auteur a publié aussi quelques pages fort judicieuses sur *Les conditions de succès dans l'éducation.*

C'est aussi un écrit fort judicieux et fort sage que celui de M. Dupin sur la *Sobriété religieuse.* Il s'adresse aux gens religieux, ou, du moins, à une catégorie aujourd'hui nombreuse parmi les gens religieux, et c'est à eux qu'il reproche de

manquer quelquefois, peut-être souvent, de cette *sobriété* qu'il voudrait voir partout. Sobriété dans l'exposition des mystères, sobriété dans l'interprétation et l'emploi des prophéties, sobriété dans l'application des règles de la morale chrétienne, sobriété, enfin, dans les manifestations extérieures, langage ordinaire, langage des assemblées religieuses, nombre et longueur des discours ou des assemblées elles-mêmes, — tels sont les points que l'auteur passe en revue. L'intérêt et le piquant du côté négatif, pour ne pas dire critique, n'empêchent pas le côté positif d'être édifiant et bien nourri.

Les élections consistoriales ont été l'occasion de plusieurs brochures. Nous ne céderons pas à la tentation de dire lesquelles ont eu nos sympathies, lesquelles ne les ont pas eues ; il vaut mieux que ces débats passagers, qui n'ont d'ailleurs pas influé sur le résultat, soient oubliés.

Un souvenir de Solferino, par M. H. Dunant, n'est pas le récit d'un soldat, mais celui d'un philanthrope chrétien qui a étudié l'affreux lendemain d'une bataille, et qui voudrait trouver, pour l'avenir, quelque adoucissement à ces innombrables souffrances. L'idée de M. Dunant serait qu'il

se formât, dans tous les pays civilisés, des sociétés toujours prêtes à aller porter, en temps de guerre, des secours aux blessés. Cette idée, que bien des personnes, au début, regardaient comme une utopie, a fait rapidement son chemin, et, à la suite de l'accueil extrêmement favorable qu'elle a reçu au congrès philanthropique de Berlin, nous venons d'avoir à Genève, sous la présidence du général Dufour, une réunion où assistaient des délégués de presque tous les gouvernements de l'Europe. On a posé les bases, et nous avons lieu d'espérer que l'exécution ne se fera pas attendre. Mais il est triste de voir le christianisme réduit à sanctionner, en quelque sorte, par une institution permanente de secours, ces horreurs qu'il aurait dû empêcher depuis des siècles.

La Compagnie des pasteurs avait mis au concours, pour 1863, les deux questions suivantes :

Etudier comparativement la doctrine de la prédestination dans Calvin et celle de l'élection dans saint Paul ;

Etablir que la liberté d'examen est compatible avec la notion d'Église.

Sur la première question, le premier prix a été décerné à M. A. Carrière, et le second à M. L.

Bresson; sur l'autre, M. A. Michel a obtenu le premier prix, et M. E. Vaury le second. Le rapport du jury a signalé, dans les quatre mémoires, des qualités de fond et de forme qui ne peuvent que faire bien augurer des quatre étudiants couronnés.

Voici les deux questions pour 1864 :

Étude sur Saurin ;

Exposé des résultats critiques et dogmatiques que peut amener la découverte du manuscrit du Sinaï [1].

Nous n'avons à mentionner, cette année, qu'une thèse, celle de M. Boissonnas, sur les Pharisiens, étudiés dans leur rôle politique et scientifique, leurs rapports avec Jésus-Christ, etc. C'est un travail intéressant, qui pourra être utile en dehors du cercle où ces travaux restent d'ordinaire enfermés. Les Pharisiens, dont on parle beaucoup, sont généralement peu et mal connus.

Le comité des Publications Religieuses a eu l'heureuse idée de publier un catalogue de livres recommandés pour bibliothèques populaires. Ce

1. Notre bibliothèque a dernièrement reçu, de la part de l'empereur de Russie, un exemplaire du *fac-simile* de ce manuscrit fameux.

catalogue, rédigé avec le soin le plus consciencieux, sera d'un grand secours à toutes les personnes qui s'occupent de fonder ou d'alimenter ces bibliothèques.

L'Ami de la Maison et la *Semaine Religieuse*, qui paraissent sous les auspices de ce même comité, ont persévéré dans leur tâche modeste, mais utile. Nous avons souvent entendu regretter que Genève n'eût pas un journal plus accentué, théologiquement et ecclésiastiquement, que la *Semaine Religieuse*. Ses rédacteurs eux-mêmes se sont souvent demandé s'il n'y aurait pas lieu à la transformer dans ce sens, et, à chaque fois, ils sont revenus à l'idée que le plan actuel est le meilleur, sans exclure, bien entendu, les améliorations qui seraient susceptibles d'y rentrer. Ils sont convaincus que l'absence d'un journal ou plutôt de journaux plus accentués — car il y en aurait toujours eu au moins deux — est une des grandes causes de la paix dont nous jouissons, paix doublement heureuse, d'abord parce que c'est la paix, et ensuite parce que ce n'est point le sommeil.

Les *Annales Catholiques* ont cessé de paraître. Personne ne répondait plus à leurs attaques.

Leurs lecteurs étant la plupart à l'étranger, elles pouvaient s'abandonner sans réserve, comme sans scrupule, à toutes les inventions dont leur polémique avait besoin ; on croyait parfois rêver en lisant ce qu'elles pouvaient dire, à Genève même, sur Genève et les Genevois.

VIII

Notre clergé n'a perdu aucun de ses membres puisque M. Gaussen, malheureusement, n'en était pas.

Un de nos meilleurs étudiants, M. Villibourg, qui arrivait au terme de ses études, nous a été subitement enlevé. C'est une perte pour le canton de Vaud, sa patrie, où il avait l'intention d'exercer son ministère après avoir reçu la consécration chez nous.

Le Consistoire a perdu un de ses membres laïques, M. Jacob Duval, ancien procureur général et professeur de droit civil. M. Duval réunissait au plus haut degré toutes les conditions d'antécédents honorables, d'estime universelle et de sage piété, qui peuvent être désirées dans les chefs d'une Église.

Quoique M. Eynard n'ait occupé dans la nôtre aucune position officielle, nous ne pouvons pas ne pas enregistrer ici sa mort. Connu, depuis tant d'années, par une inépuisable bienfaisance unie à la plus sérieuse piété, il nous a fait une belle part parmi ces legs nombreux qu'énumérait son testament. Les diaconies ont reçu 55,000 francs, l'ancien Hôpital 40,000, le Consistoire 6000, la Compagnie, pour les pauvres, 20,000, la société Biblique 20,000, celle des Missions 10,000, la Société de secours (pour apprentissages et écolages) 30,000, etc. etc. L'intérêt religieux se retrouvait, pour M. Eynard, en toutes choses. Lorsqu'il se fit l'avocat des Grecs auprès de l'Europe, ce fut à sa demande et à ses frais que notre Société biblique fit imprimer les huit mille premiers *Nouveaux Testaments* en grec moderne.

MM. Dubois, Mittendorf et Rœhrich, ont été consacrés par M. Munier, recteur de l'Académie. Nous publions un fragment du discours prononcé à cette occasion.

M. Delétra, pasteur à Avully, a été forcé par la maladie de demander un congé, pendant lequel il est remplacé par M. le ministre Braschoss.

M. Duby, après trente-deux années de ministère, a demandé sa démission. La paroisse des Eaux-Vives, dont les regrets l'accompagneront dans sa retraite, lui a donné pour successeur M. Ferrier. On espère que cette paroisse, dont l'accroissement égale presque celui de Plainpalais, obtiendra aussi deux pasteurs. Le Consistoire en a fait la demande, ainsi que pour Carouge. Dans cette dernière paroisse, M. Siordet succède à M. Ferrier comme aide du pasteur.

M. Picot, après avoir pendant dix-sept ans consacré gratuitement ses soins à la petite paroisse de Vernier, organisée par son beau-père, M. Naville, l'a transmise à son gendre, M. Choisy, dernièrement pasteur de l'Église suisse à Londres.

M. Freundler, que des raisons de santé ont forcé de quitter la paroisse d'Annecy, organisée par lui sous le patronage de notre société des Protestants Disséminés, n'a pas encore pu y être remplacé, au grand détriment de cette petite Église que tant de difficultés entourent. Elle a cependant été reconnue par le gouvernement français, et placée sous l'autorité du Consistoire de Mens; mais sa situation n'en sera guère meilleure aussi longtemps qu'elle n'aura pas de pasteur.

La même société a confié à M. Reymond le culte d'Estavayer (canton de Fribourg).

Sur la demande du Conseil d'Etat, le Consistoire a attaché un aumônier à chacun de nos trois bataillons d'élite et de réserve, portant dans l'armée fédérale les numéros 20, 84 et 125. Les trois ecclésiastiques désignés sont MM. Bret, Chantre et Guillermet, et chacun d'eux a été chargé du culte pendant le casernement de son bataillon.

M. Bonneton a succédé à M. Ritter comme principal de l'école secondaire et supérieure de jeunes filles, et a dû renoncer, en conséquence, aux fonctions de chapelain qu'il remplissait dans cet établissement. Elles ont passé à M. Rœhrich, qui n'aura plus à s'occuper, au Collége, que des deux premières divisions, les cinq divisions inférieures passant aux mains de M. Bonneton.

M. Plan, secrétaire-adjoint du Consistoire, s'est démis de cette charge ; il a été remplacé par M. Eug. Ritter, fils de l'ancien membre.

M. H. Dubois a été nommé pasteur à Sonvilliers, dans le Jura bernois, et M. H. Rœhrich vient d'être appelé à Stockholm.

Rarement une année se passe qu'on ne nous de-

mande, à l'étranger, des pasteurs, et malheureusement nous sommes souvent obligés de refuser, les sujets nous manquant. Non que nous soyons arrivés à la triste pénurie dont se plaignent plusieurs cantons; nous avons, grâce à Dieu, de quoi pourvoir à tous nos besoins intérieurs. Mais il y a à l'étranger une trentaine de postes qui nous appartiendraient presque tous si nous pouvions les occuper, car presque toujours c'est vers Genève qu'on tourne d'abord les yeux en cas de vacance. Il serait donc bien à désirer que le nombre de nos ministres s'accrût, et, à côté des moyens spirituels d'arriver à ce résultat, il en est un qu'on a, nous semble-t-il, trop négligé. La piété des protestants de France a mis en nos mains de nombreuses bourses pour les étudiants français; nous n'en avons pas une pour les étudiants genevois. On vient, à Zurich, de s'occuper sérieusement de cette question; ne se trouvera-t-il personne pour s'en occuper chez nous, et personne qui, pouvant par sa fortune donner l'exemple, le donne? Il ne s'agit point de pousser dans la carrière des jeunes gens qui n'y seraient pas portés par leur foi et leur zèle; il s'agit d'aider ceux en qui ces dispositions se trouveraient, et qui, trop souvent, faute d'aide, sont forcés de se tourner ailleurs.

Au reste, cette année, nous n'avons pas eu à nous plaindre, car cinq étudiants genevois sont entrés, en octobre 1862, dans la faculté de Théologie. Dix-sept étudiants français y sont entrés avec eux. Ce dernier chiffre est aussi le plus élevé qui se soit présenté depuis longtemps.

IX

Nos relations avec les Églises de la Suisse ou du dehors ont continué d'être, sinon aussi suivies qu'elles pourraient l'être et le devraient, du moins, à l'occasion, fraternellement cordiales.

Nous avons raconté les efforts du canton de Vaud pour se donner une constitution ecclésiastique plus conforme aux idées et aux besoins actuels. Le succès qui a couronné ces efforts aurait pu être plus complet ; mais, tel qu'il est, c'est un grand pas. Aussi, en septembre dernier, quand s'est assemblé le premier synode de l'Église vaudoise reconstituée, le Consistoire a fait parvenir à ce corps, avec l'assurance de la plus profonde sympathie, ses vœux sincères pour que la bénédiction de Dieu reposât sur ses travaux. Le Synode a ac-

cueilli avec joie cette démarche, et sa réponse nous est un précieux gage des rapports qu'une organisation désormais moins différente permettra de multiplier entre les deux Églises.

A mesure que notre nouvelle liturgie est plus connue, elle est aussi plus appréciée ; bien des Églises, ces derniers temps, ont tenu à recevoir directement de nous l'exemplaire qu'elles emploieraient dans leur culte, et le Consistoire a été heureux de leur accorder leur demande. Peut-être eût-il été encore mieux que le même cadeau fût fait à toutes les Églises de langue française ; toutes, nous en sommes sûrs, ou presque toutes, l'auraient reçu avec joie. Il y en a bien peu qui aient cessé de considérer Genève comme leur fraternelle métropole, et, là même où ce sentiment s'est affaibli, il est toujours facile à réveiller.

Ne nous plaignons donc pas quand ce sentiment se traduit par des demandes d'argent ; il serait bien fâcheux que les Églises étrangères perdissent l'habitude de recourir à nous dans leurs besoins. Peut-être oublient-elles quelquefois un peu trop que nous sommes, au total, un très-petit peuple ; mais, au lieu de les forcer à s'en souvenir, confirmons-les dans leur erreur en devenant grands par

la charité. Hélas! quand on additionnerait tout ce que nous avons donné cette année pour des collectes de ce genre, on trouverait sans doute une assez jolie somme, humainement parlant; mais, devant Dieu, pouvons-nous dire que nous ayons fait beaucoup? Pouvons-nous dire que nous ayons fait assez?

Deux de nos ecclésiastiques, MM. Segond et Coulin, ont été successivement appelés à des tournées de prédication dans le midi de la France. M. Coulin a aussi reçu de l'Université de Saint-André le titre de docteur en théologie. Nous avons été informés que cette décision de l'antique Université écossaise n'a pas eu seulement pour but d'honorer un prédicateur distingué, connu et apprécié en Écosse, mais de donner à notre Église, dans la personne d'un de ses pasteurs, un témoignage d'estime et d'affection.

Plusieurs Églises du Midi ont aussi désiré entendre les Conférences de M. Gaberel sur l'histoire de la Réformation. Appelé d'abord par le Consistoire de Nîmes, il a eu à faire, dans ces Églises, un total de près de quarante prédications, toutes ces Églises voulant entendre ces récits sur les souffrances et l'héroïsme de leurs pères.

La Société pastorale suisse s'est réunie à Coire ; nous y avons été représentés par MM. Munier, Lütscher et Paul. Les deux questions traitées ont été les suivantes :

Quels rapports existent aujourd'hui entre la théologie et les sciences naturelles?

Quelle est, parmi les constitutions ecclésiastiques de la Suisse, celle qui répond le mieux à l'esprit de l'Église chrétienne et aux besoins de l'époque ?

La section genevoise avait envoyé, sur cette dernière question, un mémoire élaboré par elle et rédigé par MM. Lütscher et Th. Claparède.

La réunion de 1864 aura lieu à Neuchâtel.

Il nous est plus d'une fois revenu qu'on s'étonnait au dehors, particulièrement dans la Suisse allemande, que nos autorités ecclésiastiques n'intervinssent pas dans les dissensions de l'Église réformée allemande de Genève, et ne missent pas un terme à un état de choses si manifestement déplorable et scandaleux.

Cet étonnement cessera si l'on veut bien considérer que ni le Consistoire ni la Compagnie des pasteurs n'ont sur cette Église aucun droit de direction ni d'inspection. Mais comme il importait

que ce fait fût plus connu, le Consistoire a publié une déclaration que reproduiront sans doute les journaux qui se sont occupés de cette affaire.

Le Consistoire ne s'est pas résigné sans peine à rester spectateur du mal ; il s'est « sérieusement préoccupé, nous dit-il, de la question de savoir s'il avait le droit d'intervenir. » Un examen attentif du sujet « l'a obligé de reconnaître qu'il n'avait aucune autorité à exercer sur une Église placée par la Constitution dans une position absolument indépendante, et subsistant par des ressources qui lui appartiennent en propre. »

C'est donc la communauté elle-même qui peut seule et doit seule arriver à secouer le joug de l'homme qu'une majorité factice, beaucoup plus politique que religieuse, lui a imposé pour pasteur. « Une Église maîtresse de ses destinées, démocratiquement organisée comme l'est l'Église réformée allemande de Genève, doit pouvoir, avec l'aide de Dieu, trouver ses moyens de salut dans son organisation même, dans les traditions honorables qui forment son histoire, dans l'énergie des fidèles qu'elle compte dans son sein, et dans la force irrésistible de la vérité chrétienne qui combat avec eux dans cette lutte. »

Ainsi, tout en constatant qu'il ne peut rien, le Consistoire aura donné une salutaire impulsion à cette minorité qui est la majorité véritable, puisqu'elle compte dans son sein tous les membres sérieux et religieux de l'Église allemande.

X

Terminons ici notre chronique. Nous voulions y ajouter quelques mots d'appréciation générale; mais nous laisserons la parole à M. le pasteur Coulin, qui, dans une lettre à l'*Espérance*, nous paraît avoir fort exactement caractérisé la situation.

« L'Église de Jésus-Christ, dit-il, ne s'est jamais mieux portée que dans les jours d'épreuve et de combat; l'histoire est là pour le prouver. Il est bon pour elle qu'elle soit menacée du dehors, bon pour elle que le monde la contraigne à sortir de ses retranchements, à entrer en campagne, à lutter pour exister et à vaincre pour convaincre. Dans le ciel, vie et paix seront synonymes, c'est notre espérance; ici-bas, vie et guerre, d'après la pa-

role même du maître, sont corrélatifs l'un de l'autre. Ne nous plaignons donc pas de ce que les temps sont difficiles. Après tout, c'est un bon signe.

» Il faudrait remonter bien haut peut-être, pour retrouver une levée de boucliers contre le christianisme comparable à celle dont nous sommes les témoins. L'attaque n'est ni moins générale, ni moins acharnée aujourd'hui qu'il y a un siècle ; par contre, elle est plus sérieuse et porte plus directement sur les bases mêmes de la foi ; elle rallie, non-seulement les moqueurs, qui formaient le gros de l'ancienne armée, mais nombre d'esprits très-graves, et, nous voulons le croire, très-sincères. — Nous n'étonnerons personne en disant qu'il en est à cet égard à Genève comme partout ailleurs. Nous sommes ici un point du champ de bataille, et la partie se joue chez nous en petit, comme en grand à Paris, à Londres, dans le monde. Mais nous observons notre petit coin de terre, et les expériences que nous y faisons, les épreuves que nous y traversons, peuvent être intéressantes, utiles même pour d'autres.

» Si vous demandez à deux personnes différentes ce qu'elles pensent de l'état religieux et

moral de Genève, la première vous répondra peut-être par les plus sombres descriptions ; elle vous énumérera une foule de faits nouveaux, inconnus, impossibles il y a vingt ans : les mœurs des grandes villes qui nous envahissent, l'incrédulité qui lève la tête, qui, non-seulement, se professe, mais se propage ouvertement.... Hélas ! on n'aura pas de peine à trouver du noir à mettre sur du noir pour charger ce tableau, et conclure, non sans quelque vraisemblance, qu'il n'y a rien à espérer, que tout s'en va. — L'autre, au contraire, à votre question, répondra par des descriptions et par des faits tout opposés. Elle vous énumérera, à son tour, non plus en mal, mais en bien, une foule de choses nouvelles, pareillement inconnues, impossibles, il y a vingt ans ; elle vous parlera du réveil des âmes, d'une piété bien plus spirituelle et plus active à la fois, succédant à l'ancien formalisme.... que sais-je ! Elle n'aura pas de peine, grâce à Dieu, à appuyer cette conclusion qu'il y a tout à espérer, et que Genève est en train de passer une seconde fois des ténèbres à la lumière.

» Je sympathise, pour ma part, volontiers avec cette seconde impression ; et sans me faire d'illusion sur les symptômes excessivement graves qui

préoccupent justement tous les esprits sérieux dans notre microcosme, j'aime à considérer ce que le mal lui-même nous force à réaliser de bien, et les éléments de paix et de vie que la lutte engagée développe au milieu de nous.

» En premier lieu, le bien et le mal s'accusent tous les jours davantage ; la pénombre tend à disparaître, et la limite tranchée qui sépare les ténèbres de la lumière, à se montrer de plus en plus nette. C'est là une observation qui a son côté attristant, je le sais, mais qui produit une tristesse salutaire après tout, la tristesse des illusions dissipées. Nous avions autrefois à Genève une classe nombreuse de gens aux habitudes régulières, professant le christianisme sans en avoir la vie, mondains au fond de l'âme, présentant toutes les nuances du formalisme et de la propre justice. Maintenant, cette position n'est plus tenable ; il faut prendre parti, sous peine de lâcheté et d'hypocrisie. Le mal qui se cachait se montre, s'affiche et devient pire, il faut bien en convenir. La masse incrédule ou indifférente ne paraît plus dans les temples ; la masse vicieuse ou corrompue porte la livrée du vice, et se montre cyniquement corrompue ; ce qui se cachait encore il y a quelques an-

nées, s'étale et court les rues ; le scandale ne fait plus scandale, la retenue s'en va, la honte se perd... et tout cela forme un navrant spectacle. Mais, par contre, ceux qui sont pour Christ le connaissent mieux, et se connaissent mieux les uns les autres ; les convictions prennent un caractère toujours plus personnel et vivant ; l'Église se recrute par des conversions ; celui qui croit se sent sous le poids d'une responsabilité qui le pousse, d'une part, à s'affirmer lui-même par ses paroles et par ses œuvres, de l'autre, à se rapprocher de ceux qui croient comme lui. Il y a un je ne sais quoi dans l'air, enfin, qui contraint le peuple de Dieu à se tirer au clair, et l'Église invisible à se manifester.

» En second lieu, je suis frappé du besoin de paix qui se fait sentir entre les chrétiens. L'idéal serait l'union intime de tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur, et la guerre sainte, la guerre à outrance pour la conversion de tous ceux qui le renient. Certes, je ne veux pas dire que nous en soyons là. Toutefois, pour tout ce qui tient au premier de ces deux aspects, la voix de celui qui calme les tempêtes semble avoir retenti au milieu de nous, et une efficace d'apaisement se fait sentir

sans contredit. Cela est vrai quant aux Églises: on apprend à se réjouir de ce que Christ est annoncé par d'autres voix que la sienne et celle de ses amis. Mais cela est vrai surtout de l'Église qui représente encore l'immense majorité de ce qu'il y a d'éléments chrétiens à Genève: l'Église nationale. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas dans le clergé national des diversités profondes, et encore moins que ces diversités soient un bien. Mais, d'abord, qu'on le sache, elles restent en deçà du grand débat qui travaille aujourd'hui les esprits, et je crois pouvoir affirmer que, dans la lutte engagée, il n'est pas un des pasteurs de l'Église de Genève qui renie le drapeau du supranaturalisme et pour qui le Christ et le christianisme ne soient pas, dans le sens naturel et profond du mot, un *don de Dieu pour le salut des pécheurs*. Puis, et c'est là l'important, si ces diversités amènent quelquefois des conflits inévitables et regrettables, ces conflits ne durent pas, ne s'enveniment pas, et sont bientôt étouffés par le désir réciproque de surmonter le mal par le bien, et de mettre en commun du moins ce qu'on a de commun, pour faire en commun ce qu'on peut faire en commun. On semble, en un mot, se souvenir de cette parole si

bonne à répéter dans les jours où nous sommes : « *Le fruit de la justice se sème dans la paix.* »

Et M. Coulin termine par une rapide énumération de ce qui s'est fait parmi nous ces dernières années. Nos lecteurs en ont connaissance ; et ceux mêmes qui ne connaîtraient encore que notre présent compte-rendu, sauront déjà, jusqu'à un certain point, où nous en sommes. Ils verront une Église qui aurait grand tort, assurément, de s'enorgueillir devant Dieu, et à qui bien des plaies rappellent journellement sa misère, mais qui s'efforce de ne laisser inculte aucune portion du champ que Dieu lui a assigné. Une seule œuvre grande et belle, ardemment embrassée, vaudrait mieux, sans doute, que ce tas de petites œuvres, de petits efforts, de petits progrès. Remercions Dieu, néanmoins, du peu qu'il nous donne de faire. D'ailleurs, avec sa bénédiction, rien n'est petit, car tout se lie à la plus grande des affaires, — l'avancement de son règne dans le monde.

Un anniversaire va venir qui nous remettra sous les yeux ce qu'un homme peut être quand il a Dieu pour lui et avec lui. C'est le 27 mai 1564 que cet homme « *est allé à Dieu,* » comme nous

dit, à cette date, le registre du Consistoire, et 1864 nous verra célébrer, par une fête solennelle, le souvenir de cette mort. Nous ne serons pas seuls. Du nord au sud et de l'ancien monde au nouveau, des millions de chrétiens évangéliques la célébreront comme nous, et des millions de bouches prononceront le nom de Genève uni à celui de Calvin. Que ces deux noms s'unissent aussi dans nos bouches, dans nos cœurs, non pas pour diviniser l'homme, mais pour remercier Dieu qui nous a faits, par lui, tout ce que nous sommes, et pour nous retremper à ces souvenirs de foi, de persévérance et de courage, que le nom de Calvin évoquera dans tous les siècles.

PERSONNEL ECCLÉSIASTIQUE.

CONSISTOIRE.

MM. Chauvet, *Président* [1].
Cougnard, pasteur *Vice-Président*.
Moynier, Gustave, *Secrétaire*.
Coulin, pasteur.
Trembley, Jules.
} Commission exécutive.

Membres ecclésiastiques.

MM.	MM.
Bret, François-Marc.	Guillermet, François.
Cougnard, John-Marc.	Roehrich, Louis.
Coulin, Frank.	Tournier, Louis.

1. Les adresses des personnes nommées dans ce tableau se trouvent à la suite dans une table alphabétique.

Membres laïques.

MM.

Audéoud, Frédéric.
Barry, Marc.
Bonna, J.-L.
Bossi, Arthur.
Chauvet, Michel.
Colladon, J.-L.-Eugène.
Decrue, David.
Des Gouttes, Adolphe.
Ducloux, Louis.
Dufour, Édouard.
Fæsch-Micheli, Alphonse.
Galopin-Bertolus.
Guédin, Jean-André.

MM.

Horn, Charles.
Le Grand Roy, Charles.
Lullin, Charles-Amédée.
Meylan, Théodore-Henri.
Moynier, Gustave.
Olivet, Marc-André.
Paccard, Constant.
Reverdin, Adolphe.
Sarasin, Maurice.
Trembley, Jules.
Vernes-Prescott.
Vieusseux, Alfred.

Présidents des Sections et Commissions permanentes du Consistoire.

MM. Chauvet, *de la Section du culte et de l'enseignement religieux.*

Cougnard, *de la Section paroissiale de la ville.*

Coulin, *de la section paroissiale de la campagne.*

Trembley, *de la Commission de surveillance de l'enseignement religieux des écoles primaires et secondaires, et de la Commission des délégués.*

Moynier, *de la Commission de musique sacrée.*

Cougnard, *de la Commission des catéchumènes.*

Secrétaire-adjoint du Consistoire.

M. Eug. Ritter.

Le bureau du Consistoire, place de la Taconnerie, est ouvert tous les jours, de 9 h. à midi et de 1 1/4 à 3 h., le dimanche et les jours fériés exceptés. Les jeudis, il est fermé dès 11 heures.

COMPAGNIE DES PASTEURS.

MM. Guillermet, *Modérateur.*
Tournier, *Vice-Président.*
Hirschgartner, *Secrétaire.*

Professeurs en théologie.

MM.	MM.
Chenevière, J.-J. Caton.	Oltramare, Hugues.
Munier, David.	Bouvier, Auguste.
Chastel, Étienne.	

Pasteurs en office.

A la ville.

MM.	MM.
Pallard, Jules.	Bordier, François.
Archinard, André.	Borel, Théodore.
Bourdillon, Philippe.	Jaquet, Louis.
Le Fort, Frédéric.	Cougnard, John.
Oltramare, Hugues.	Guillermet, François.

MM.
Tournier, Louis.
Henry, Étienne.
Bret, François.

MM.
Vaucher-Dunant.
Chantre, Auguste.

A la campagne.

MM.
Théremin, François.
Chapuis, François.
Segond, Louis.
Viollier, Joseph.
Delétra, François.
Viguet, Octave.
Coulin, Franck.
Droin, Moïse.

MM.
Thomas, Louis.
Paul, Théodore.
Vallette, Louis.
Hirschgartner, Albert.
Gœtz, Isaac.
Richard, Joseph.
Dufour, J.-J.
Ferrier, Henri.

Pasteurs émérites.

MM.
Liotard, Antoine.
Thouron, André.
Weber, Jacques.
Vaucher-Amat.

MM.
Coulin, Étienne.
Claparède, Jean-Louis.
Picot, Eugène.

Bedeau du Consistoire et de la Compagnie.

M. Voirrier, Henri.

Ecclésiastiques ne faisant pas partie de la Compagnie des Pasteurs.

Anciens pasteurs de l'Église de Genève.

MM.

Barde, J.-Ch.
Bedot, Ch.
Bourrit, O.
Chenevière, Ch.
Claparède, Th.
Dandiran, Eugène.
Duby, John.
Eymar, J.-M.-A.

MM.

Henry, F.
Lavit, A.
Martin, J.
Ramu, A.
Rœhrich, L., catéchiste.
Teysseire, E.
Vaucher-Mouchon.

Ministres.

MM.

Anspach, ancien pasteur à St-Pétersbourg.
Barde, Ed.
Binder.
Bonneton, ch. du collége.
Braschoss, chapelain de la maison des aliénés et des Écoles primaires.
Briquet.
Bungener.

MM.

Chalumeau, chapelain des Écoles primaires.
Champendal, catéchiste.
Cherbuliez-Bourrit.
Choisy, anc. past. Londres.
Claparède-Appia, chapelain de l'Hôpital.
Croisier.
David.
Dubois, past. à Souvilliers.

MM.

Dubois, Charles.
Empaytaz, pasteur à Saint-Imier.
Ferrière.
Freundler.
Gaberel, ancien pasteur à Gènes.
Geisendorf, ancien pasteur à Hanau.
Goty.
Jaquemot.
Lecoultre.
Lütscher, a. p. de l'Église allemande.
Mittendorf.

MM.

Næf, anc. past. à Poliez, et chapel. des Écoles prim.
Naville, Ernest, anc. prof.
Reymond.
Richard, a. p. des Ollières.
Rilliet-de Candolle.
Rimond, chap. des prisons.
Rœhrich, p. à Stockholm.
Sautter, anc. past. à Alger.
Siordet.
Thomas, Aug., chapelain des Écoles primaires.
Tissot.
Vernet.
Vulliemoz.

ADRESSES.

A

Alizier, diacre, Verdaine, 9.
Andersen, pasteur de l'Église luthérienne, Verdaine.
Anspach, a. p. à St-Pétersbourg, rue de Carouge, 12.
Archinard, pasteur, rue des Allemands, 1.
Archinard-Duvillard, diacre, Calabri.
Aubanel, diacre, rue de l'Hôtel-de-Ville.
Audéoud, Frédéric, m. du Consistoire, Contamines.
Autran, diacre, quai du Seujet, 17.

B

Barde, ancien pasteur, Chanoines, 14.
Barde, Ed., ministre, Chanoines, 14.
Barry, Marc, m. du Consistoire, villa Saint-Jean.
Bastard, John, place des Bergues, 3.
Bauer, concierge de l'Église luthérienne, Fontaine, 24.
Baylon, diacre, Bel-Air, maison des Trois-Rois.
Beaumont, H., diacre, Calabri, 2.
Bedot, ancien pasteur, Chanoines, 1.
Binder, ministre, Grand'rue.
Boissonnas-Cellérier, diacre, Puits-Saint-Pierre.
Boissonnas-Pilet, diacre, Cornavin.
Bonneton, ministre, rue des Alpes, 5.
Bordier, pasteur, Bonivard, 4.

Borel, pasteur, rampe de Saint-Antoine. 8.
Bossi, membre du Consistoire et diacre, Contamines.
Bost, Aug., anc. past. à Sedan, Malagnou.
Bourdillon, pasteur, rue Adhemar Fabri, 6.
Bourdillon, Auguste, diacre, Id.
Bourrit, ancien pasteur, Vandœuvres.
Bouvier, professeur, Beauregard, 1.
Braschoss, ministre, Allemands, 5.
Breitenstein, diacre, Tour-de-Boël, 23.
Bret, pasteur, m. du Consistoire, Chaudronniers, 7.
Briquet, ministre, chemin Gourgas.
Bruno, diacre, Marché, 15.
Bungener, ministre, Verdaine, 9.

C

Chalumeau, min. et diacre, Rhône, 23.
Champendal, ministre et diacre, Taconnerie, 3.
Chantre, pasteur, Bonivard, 12.
Chapuis, pasteur, Satigny.
Chastel, professeur en théol., Soleil Levant, 6.
Chauvet, président du Consistoire, Cité, 22.
Chenevière, professeur en théol., Bourg-de-Four, 9.
Chenevière, fils, ancien pasteur, Champel.
Cherbuliez Bourrit, ministre, Champel.
Choisy, pasteur, Tranchées, maison Picot.
Cholly, conc. de l'église anglaise, q. du Mont-Blanc, 8.
Claparède-Perdriau, ancien past., Clairmont-Champel.
Claparède-Appia, chapelain de l'Hôpital, Florissant.
Claparède, Théod., ancien pasteur, Beauregard, 1.
Colladon, membre du Consistoire, Contamines.

Constantin-Heunisch, diacre, place du Port.
Cougnard, past., m. du Consistoire, Vieux-Collége, 4.
Cougnard-Vonnard, diacre, Cité, 12.
Coulin, ancien pasteur, Jargonnant.
Coulin, fils, pasteur, m. du Consistoire, Genthod.
Cramer-Prévost, diacre, Treille, 2.
Cramer, Paul, diacre, cour Saint-Pierre.
Croisier, ministre, Tranchées-de-Rive.
Curtin, Louis, diacre, Croix-d'Or.

D

Dandiran, ancien pasteur, Clairmont-Champel.
David, ministre, Beauregard, 1.
Decrue, David, m. du Consistoire, Grand-Mézel, 10.
Delétra, pasteur, Avully.
Demole, ministre, Corraterie, 24.
Descombaz, pasteur, Chantepoulet, 5.
Des Gouttes, m. du Consistoire, Puits-Saint-Pierre, 1.
Diodati-Eynard, diacre, Beauregard.
Downton, chapelain de l'église anglaise, Saint-Jean.
Droin, pasteur, promenade de Carouge.
Dubois, pasteur, Sonvilliers (canton de Berne).
Dubois, ministre, Contamines.
Duby, anc. pasteur, Jargonnant.
Duchêne, diacre, Vieux-Pont, Plainpalais.
Ducloux, Louis, membre du Consistoire, Molard, 4.
Dufour, pasteur, Dardagny.
Dufour, Ed., membre du Consistoire, Corraterie, 4.
Dufour-Galopin, diacre, Corraterie, 4.
Dunant, P., diacre, Puits-St-Pierre.

Duperret, concierge de la Madeleine, Fontaine, 33.
Dupuis-Rey, diacre, Guillaume-Tell, 3.
Dustour, concierge de la cathédrale, Philosophes, 3.

E

Empaytaz, pasteur, Saint-Imier (canton de Berne).
Eymar, ancien pasteur, Colovrex.

F

Fæsch, membre du Consistoire, Chaudronniers, 1.
Faidy, bedeau de l'Académie, Musée Acad., Grand'rue.
Ferrier, pasteur, Pré-l'Évêque.
Ferrière, ministre, Florissant.
Firstenfelder, chantre, Villeureuse, 263.
Fourcy-Christinet, diacre, rue Grenus, 2.
Freundler, ministre, Plainpalais, route de Carouge.

G

Gaberel, ancien pasteur à Gênes, St-Antoine, 14.
Galopin, Ch., diacre, rue des Alpes, 9.
Galopin-Bertolus, m. du Consistoire, rue du Stand, 15.
Gay-Guédin, diacré, Bergues, 29.
Geisendorf, ancien pasteur, Grand'rue, 9.
George, diacre, Croix-d'Or, 13.
Gignoux-Autran, diacre, Temple, 35.
Gillet, chantre, Terreaux-du-Temple, 22.
Gœtz, pasteur, Vieux-Pont, Plainpalais.
Goty, ministre, Bourse Française.
Guédin-Chantre, memb. du Consistoire, Bonivard, 12.
Guillaume cadet, diacre, Orfévres, 24.
Guillermet, past., m. du Consist., cour Saint-Pierre, 4.
Guillermet, Jules, diacre, Chanoines, 2.

H

Henry, ancien pasteur, Onex.
Henry fils, pasteur, Beauregard, 11.
Heyer, diacre, Cloître.
Hirschgartner, pasteur, Plainpalais, route de Carouge.
Horn, Charles, membre du Consistoire, Rive.

J

Jaquemot, min. et diacre, pl. de la Tour-Maîtresse, 1.
Jaquet, pasteur, place de la Tour-Maîtresse, 2.
Johannet, diacre, Fusterie, 5.
Jouard, diacre, Marché, 19.
Julliard, organiste, rue du Marché, 16.

K

Killer, concierge de l'église allem., Chaudronniers, 14.
Kleffler-Duchêne, diacre, place des Bergues, 3.

L

Ladé, diacre, place Saint-Gervais, 29.
Lantz, chantre suppléant, Chanoines, 5.
Lavit, ancien pasteur et diacre, place des Bergues, 5.
Lecoultre, ministre, Verdaine, 11.
Le Fort, pasteur, Corraterie, 6.
Le Grandroy, m. du Consistoire et diacre, Bergues, 23.
Liotard, ancien pasteur, Céligny.
Lullin, A., memb. du Consistoire, Saint-Germain, 14.

M

Mme Macaire, concierge de St-Gervais, Corps-Saints, 2.
Malan, César, ministre, Vandœuvres.
Malan-Sillem, ancien pasteur à Gênes, Contamines.

Malègue, diacre, rue du Marché.
Maliverney, concierge de la Fusterie, Cité, 11.
Martin, ancien pasteur, Bourg-de-Four, 36.
Merle-d'Aubigné, professeur, Eaux-Vives.
Meylan, Th., membre du Consistoire,, Allemands, 30.
Meylan, chantre, aux Acacias, Lancy.
Mooser, organiste de Saint-Pierre, Verdaine, 30.
Moynier, membre du Consistoire, Manége.
Munier, professeur en théologie et diacre, Contamines.

N

Naef, F., ancien pasteur, route de Carouge, 249.
Naville, E., anc. professeur en théologie, Tranchées.
Neydeck-Solier, diacre, Villa-les-Grottes.

O

Olivet, membre du Consistoire, Rhône, 1.
Oltramare, pasteur et professeur, Allemands, 1.

P

Paccard, Constant, m. du Consistoire, Corraterie, 22.
Pallard, pasteur, Bourg-de-Four, 9.
Pallard, fils, diacre, id.
Paris, Isaac, diacre, Malagnou.
Paul, pasteur, Céligny.
Pautry, Pierre-Henri, chantre, Grottes, 14.
Penard, diacre, Vieux-Collége, 3,
Picot, ancien pasteur, Vernier.
Pictet-de Bock, diacre, Grands-Philosophes.
Pilet, pasteur, Florissant.
Plan, Jules, diacre, place du Molard.

Prokesch, organiste, rue de Carouge, 5.
Pronier, pasteur, Plainpalais.

R

Ramu, anc. past., Plainpalais, chemin des Terrassiers.
Reymond, ministre, Champel.
Reverdin, Ad., m. du Consist., r. du Commerce, 10.
Reverdin, diacre, Cité, 8.
Richard-Bedot, ancien pasteur, place du Port, 1.
Richard, pasteur, Chancy.
Rilliet-de-Candolle, ministre, Saint-Germain, 14.
Rimond, chapelain des prisons, Pré-l'Évêque, 181.
Ritter, Eugène, secrétaire-adj. du Consistoire, Ile, 6.
Rochette, Gustave, diacre, Évêché, 7.
Roehrich, anc. past., m. du Consistoire, Évêché, 7.
Rosier, diacre, Machine, 9.
Rosselet, diacre, Cornavin, 25.
Rotschy, organiste suppléant, Boul. de Plainp., 17.

S

Sarasin, membre du Consistoire, Saint-Germain, 16.
Sautter, anc. pasteur, Saint Antoine.
Schaub, diacre, Servette, 243.
Segond, pasteur, Chêne-Bougeries.
Siordet, ministre, Contamines.
Szekelyhidi, diacre, boulevard de Plainpalais.

T

Teysseire, ancien pasteur, Bois-Bougy, près Nyon.
Théremin, pasteur, Vandœuvres.
Thévenaz, chantre, Tabazan, 9.

Thomas, Auguste, ministre, Contamines, 569.
Thomas, L., pasteur, Cologny.
Thouron, ancien pasteur, Nyon.
Tissot, ministre, Plainpalais, chemin du Vieux-Billard.
Tournier, pasteur, m. du Consistoire, Belles-Filles, 3.
Trembley, membre du Consistoire, Cité, 22.

V

Valier, Will., diacre, Saint-Jean.
Vallette, Louis, pasteur à Jussy.
Vaucher-Amat, ancien pasteur, Bossey (Vaud).
Vaucher-Mouchon, ancien pasteur, Vevey (Vaud).
Vaucher-Dunant, pasteur, route de Lyon, 21.
Vernes-Prescott, m. du Consist. et diacre, Verdaine, 13.
Vernet, ministre, Beauregard.
Vieusseux, Alfred, m. du Consist., avenue d'Aïre, 306.
Viguet, pasteur, Cartigny.
Viollier, pasteur, Petit-Saconnex.
Viollier-Rey, diacre, Malagnou.
Vœlter, suffragant de l'Égl. luth., route des Eaux-Viv.
Voirrier, Henri, bedeau, Taconnerie, 3.
Vulliemoz, ministre, place de la Fusterie.

W

Wartmann, diacre. Verdaine, 11.
Weber, ancien pasteur, Jargonnant.
Wehrstedt, organiste, Pâquis.

Z

Zehfus, Louis, diacre, Servette.

Genève. — Impr. Ch. Gruaz.